

LE DIRECTEUR SPIRITUEL SELON JEAN-JACQUES OLIER

Textes transcrits et introduits par Gilles CHAILLOT, PSS

Préparés par Ronald D. WITHERUP, PSS



Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice

Bulletin de Saint-Sulpice

Supplément N° 3

2022

© 2022 COMPAGNIE DES PRETRES DE SAINT-SULPICE

TOUTS DROITS RESERVES

Pour de plus amples informations :

Supérieur Général
Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice
6 rue du Regard
75006 Paris

Courriel : psssuperiorgeneral@gmail.com
www.generalsaintsulpice.org

TABLE DE MATIERES

Préface (français et anglais).....	1-3
Introduction générale.....	4-9
Chronologie de la vie de J.-J. Olier.....	10-11
1. Être bien préparer.....	12-19
a. Il faut en avoir reçu la mission	
b. Une longue préparation spirituelle	
c. Un sens affiné du discernement	
d. La vertu de prudence	
e. Un complet désintéressement	
f. Conclusion : Tel un nouveau Moïse	
2. Guider sur les chemins de la sainteté.....	20-38
a. Engager sur la voie de la perfection	
b. Révéler à tous l'appel à la sainteté	
c. La perfection est celle de l'amour	
d. Diriger sans lâcheté, par amour	
e. Pour manifester la gloire du Christ	
f. A la grande joie du Père	
g. Pour le bien de l'Eglise	
h. Au bénéfice du directeur lui-même	
3. Aimer avec désintéressement.....	39-52
a. Aimer en Dieu et pour Dieu	
b. Non pour des motifs humains	
c. Voir, aimer et servir le Christ en chacun	
d. S'attacher serait usurper	
e. L'oubli de soi établit dans la paix	
f. Le problème de l'union spirituelle	
4. Aimer avec courage et patience.....	53-60
a. La disponibilité	
b. La patience	
c. La charité du Christ	
d. L'obéissance dans l'espérance	
5. Accompagner par la prière.....	61-70
a. La prière du directeur	

- b. Quatre exemples bibliques
 - i. Jésus
 - ii. Saint Paul
 - iii. Moïse
 - iv. Job
 - c. Désintéressement dans cette prière même
6. Être uni au Père, au Fils et à l'Esprit.....71-79
- a. Dans la lumière de Dieu
 - b. Avec le Christ pasteur
 - c. Remplis de l'Esprit Saint
- Conclusion : Dimension trinitaire du ministère de la direction.....79

Préface

Le présent volume constitue le troisième *Supplément* du *Bulletin de Saint-Sulpice* qui est passé d'une publication « annuelle » à une publication « occasionnelle ». Même si le texte original a été publié à titre privé en 1995 par la Province de France sous forme de petit livre, il existe désormais en format PDF pour être plus accessible aux Sulpiciens dans le monde et à toute autre personne intéressée.

Le regretté Père Gilles Chaillot (1931-2018), Sulpicien qui a réuni et préparé ces extraits des textes du Père Jean-Jacques Olier, fut l'un des spécialistes les plus réputés d'Olier et de ses textes au XX^{ème} siècle. À l'origine, ce texte a été constitué au XVII^{ème} siècle par Alexandre Le Ragois de Bretonvilliers, qui a succédé à Olier comme Supérieur Général des sulpiciens. Le Père Chaillot a consacré de nombreuses années à étudier les textes inédits d'Olier trouvés dans ses *Mémoires* qui sont conservés dans les Archives des sulpiciens à Paris. Il a tenté de trouver un ordre dans ses textes très dispersés et de les interpréter au mieux en les replaçant dans le contexte de la vie et des pensées d'Olier et de la culture et de la théologie du XVII^{ème} siècle.

Dans cette tâche, il a souvent collaboré avec le père Bernard Pitaud (né en 1939) qui est bien connu dans de nombreux cercles pour son expertise en théologie spirituelle et en pensée spirituelle du XVII^{ème} siècle, pour ses nombreux textes sur le père Olier et l'histoire des sulpiciens, sans oublier ses travaux de recherche et ses publications sur Madeleine Delbrêl. Il a collaboré avec le père Chaillot pour publier un livre sur la direction spirituelle intitulé *Jean-Jacques Olier, directeur spirituel* (Paris, Cerf, 1998), qui comprend le présent texte ainsi que d'autres ressources sur la direction spirituelle. Ces deux auteurs ont travaillé en étroite collaboration avec le père Irénée Noye, PSS (1921-2022) pour publier la toute première édition critique de la correspondance du père Olier, dont une partie nous éclaire sur la pratique de la direction spirituelle du père Olier.¹

Ceux qui souhaiteraient une plus large introduction sur le sujet peuvent également consulter deux ouvrages connexes du père Pitaud : *La Pratique de la direction spirituelle. Textes de Bernard Pitaud* (Paris : Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice, 2015 ; édition en anglais traduite par R. D. Witherup : *The Practice of Spiritual Direction. Texts by Bernard Pitaud, PSS* [Baltimore: U.S. Province of Saint Sulpice, 2019]) ; et *Libres réflexions sur l'accompagnement spirituel* (Bruyères-le-Châtel, Nouvelle Cité, 2020).

Quelle est l'importance de cette petite brochure sur la direction spirituelle selon le père Olier ? Le thème de la direction spirituelle (maintenant plus souvent appelée accompagnement spirituel afin d'éviter une orientation excessivement directive) attire toujours un grand nombre de chrétiens, aussi bien catholiques que non catholiques. Mais la pratique de l'accompagnement spirituel, en particulier d'un point de vue historique, n'est pas toujours bien connu. Le lecteur de ce court opuscule trouvera que le père Olier avait une approche pastorale et pratique unique du ministère de l'accompagnement spirituelle. Il était inspiré par de nombreuses images bibliques qui l'aidaient à expliquer comment la grâce de Dieu était à l'œuvre pendant la direction spirituelle et comment l'Esprit Saint pouvait transformer la vie du dirigé avec l'aide d'un bon guide spirituel, un « compagnon d'âme » (*anam cara*)

¹ *Jean-Jacques Olier, Correspondance. Nouvelle édition des lettres suivies de textes spirituels donnés comme lettres dans les éditions antérieures*, édition par Gilles Chaillot, PSS, Irénée Noye, PSS et Bernard Pitaud, PSS, Paris, Honoré Champion, collection Mystica, 2014, 984 p.

en quelque sorte, ce qui était la notion d'accompagnement spirituel à l'origine. Ses connaissances peuvent donc nous aider à expliquer cette ancienne pratique spirituelle à partir de l'expérience d'un des plus grands participants au renouveau de l'Église catholique au XVII^{ème} siècle, menés pour la plupart par des membres de ce qu'on appelle l'école française de spiritualité, comme le Cardinal Pierre de Bérulle, Charles de Condren, Jean Eudes et Olier lui-même. Leur ministère a permis de renouveler la vie de l'Église en réformant le clergé et en promouvant une vie spirituelle solide chez les prêtres. L'accompagnement spirituel a joué, et joue toujours, un rôle important dans ce renouveau permanent. Il faut espérer qu'une plus large diffusion de cette ressource sera utile au renouveau spirituel du sacerdoce ministériel et qu'elle permettra également à la contribution du Père Olier et à la tradition spirituelle sulpicienne d'être davantage appréciées.

Le rédacteur souhaiterait remercier madame Véronique Dumont qui a parfaitement redactylographié le manuscrit pour cette publication.

Ronald D. Witherup, PSS
Supérieur Général
Rédacteur en chef du *Bulletin de Saint-Sulpice*

Paris, le 28 février 2022

Preface

This third volume of the new *Bulletin de Saint-Sulpice Supplements* republishes a delightful small opusculé of Jean-Jacques Olier on spiritual direction. The modern edition of the text was originally published privately by the French Province of Sulpicians in 1995. Father Gilles Chaillot, PSS, a renowned expert from the French Province of Sulpicians on the *Mémoires* of Father Olier, actually reworked the text that had originally been published in 1831 and went through several successive editions.

Already in the seventeenth century, Alexandre Le Ragois de Bretonvilliers—one of Olier's closest collaborators and the one who succeeded him at the head of the Society of Saint Sulpice—had assembled notes from Father Olier gathered over the course of numerous conferences Olier had given. Bretonvilliers first put together a small tract for the edification of his confreres, although the text was somewhat dull and unimaginative. The third Superior General, Louis Tronson, further refined the text, building upon Bretonvilliers' work. For the present edition, Father Chaillot considerably refined the text based upon his careful reading of Olier's original *Mémoires*. In addition, he added subtitles and subdivisions, as well as some short summaries, to aid the reader's absorption of the many insights that remain useful even today for the ministry of spiritual direction.

A word must also be said of the expression "spiritual direction." Today, experts prefer to speak of "spiritual accompaniment" for the obvious reason that it evokes the original sense of what this highly

specialized ministry entailed, namely *accompanying* someone in the spiritual life rather than *directing* them. This was the original idea of the “soul friend” (Gaelic, *anam cara*) as developed in medieval Irish Catholicism, a person more experienced in the spiritual life who could give wise advice and counsel to someone desirous of it. It was not intended as way to impose an external method or path. The idea was a companion on a spiritual journey. For this book, however, it was not possible to adopt this newer language for a text that dates from the seventeenth century. It would have done a disservice to Olier's overall conception of this ministry, even though the text clearly indicates Olier's humility in approaching the task of spiritual direction. He viewed himself as an instrument for God's grace at work in another individual's life. In this way, we can say that Olier exercised spiritual direction while maintaining the orientation of accompaniment as a companion on the path to holiness and perfection. Furthermore, the language of “accompaniment” and its attendant vocabulary can be awkward at times, especially in English. I trust readers will be able to tolerate the somewhat antiquated language while nonetheless appreciating Olier's expertise in this ministry.

I owe a word of gratitude to Mme Véronique Dumont, who kindly retyped the text and formatted it appropriately. May this text serve as another profound resource in the toolbox of spiritual directors always seeking new insights into an ancient ministry.

Ronald D. Witherup, PSS
Superior General
Editor, *Bulletin de Saint-Sulpice*

28 February 2022

LE DIRECTEUR SPIRITUEL SELON J.-J. OLIER

INTRODUCTION GÉNÉRALE

1. LA DIRECTION SPIRITUELLE DANS L'EXPÉRIENCE PERSONNELLE DE J.-J. OLIER

Depuis sa « *conversion* » de 1630 au sérieux de la vie chrétienne jusqu'à la fin de sa vie en 1657², Jean-Jacques Olier n'a pratiquement jamais cessé de recourir personnellement à l'aide, pour lui décisive, d'un directeur spirituel. Accompagné d'abord par Vincent de Paul, puis par Condren, il se met en 1642 sous la conduite du R. P. Bataille, religieux bénédictin de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés : précisément écrits à la demande de ce dernier pour lui rendre compte de sa « *vie intérieure* », les **Mémoires** autographes sont parsemés de détails concrets sur la manière dont Olier, tout au long de son itinéraire spirituel, a bénéficié de cet accompagnement³. S'il y parle de « *la soumission aux directeurs* » qui, au regard de la foi, « nous tiennent place du Saint-Esprit »⁴, c'est pour avoir expérimenté le rôle important qu'elle a joué dans sa découverte personnelle de ce qui est comme le secret de toute existence authentiquement chrétienne et dont il a fait sa devise : « *se laisser à l'Esprit* »⁵.

Rien d'étonnant dès lors si, dans l'exercice de son propre ministère de prêtre après l'ordination de 1633, Olier a fait, à son tour, une place de choix à la conduite personnelle des âmes. Comme en témoignent, en particulier, ses **Lettres**⁶, nombreux sont ceux et celles qui ont bénéficié de son accompagnement sur les chemins de la perfection évangélique : non seulement des clercs et des prêtres, en particulier parmi ses disciples au Séminaire et dans la Compagnie de Saint-Sulpice, mais aussi des religieuses et des laïcs rencontrés au cours de ses tournées missionnaires en province ou dans son ministère de curé à Paris. Et les relations épistolaires suivies entretenues ainsi avec plusieurs d'entre eux permettent de prendre « *connaissance directe d'une part révélatrice de la direction spirituelle assurée par Jean-Jacques Olier* »⁷.

² Cf. infra p. 17 notice biographique de Jean-Jacques Olier.

³ Voir G. Chaillot : « *La pédagogie spirituelle de M. Olier d'après ses Mémoires* » dans le *Bulletin de Saint-Sulpice* 2 (1976) p. 33-34.

⁴ Ms 2, p. 264 (juin 1642), Archives de la Compagnie de Saint-Sulpice, Paris.

⁵ Voir M. Dupuy : *Se laisser à l'Esprit : itinéraire spirituel de Jean-Jacques Olier*, Paris 1982.

⁶ Voir **Lettres de M. Olier**, éditées par E. Levesque, 2 vol. Paris 1935. Une nouvelle édition critique, plus complète, est actuellement disponible : **Jean-Jacques Olier, Correspondance. Nouvelle édition des lettres suivies de textes spirituels donnés comme lettres dans les éditions antérieures**, édition par G. CHAILLOT, I. NOYE et B. PITAUD, Paris, Honoré Champion, collection Mystica, 2014.

⁷ C. Bouchaud : « *Jean-Jacques Olier directeur spirituel* » dans le *Bulletin de Saint-Sulpice* 14 (1988), p. 132. Voir l'ensemble de l'article (p. 132-154) qui analyse quatre de ces « *directions* » significatives. Cf. également T.K. Johnson : « *Jean-Jacques Olier spiritual director* » dans le *Bulletin de Saint-Sulpice* 6 (1980), p. 287-310.

2. LA DIRECTION SPIRITUELLE DANS LA PÉDAGOGIE PASTORALE DE J.-J. OLIER

A partir de cette double expérience personnelle, le fondateur de Saint-Sulpice, - on n'en sera pas davantage surpris, - s'est employé à initier ses disciples dans la Compagnie à l'art de la conduite des âmes. Appelés à travailler, à sa suite, au « *renouvellement* » spirituel de toute l'Eglise « *par la sanctification du clergé* »⁸, ceux-ci auront à lui faire une place toute particulière dans la formation des prêtres qu'il lui confie comme mission prioritaire, en tant que « *ministres de la direction* » dans les séminaires diocésains sous la responsabilité des évêques⁹. Mais l'accompagnement spirituel personnel n'est pas moins utile pour permettre au plus grand nombre possible de chrétiens de s'engager dans la véritable « *vie intérieure* » : si trop « *peu de personnes* » y *profitent* dans l'Eglise de son époque, c'est justement, estime Olier, « *faute de directeurs* » expérimentés pour les y aider, et le souci de préparer pour cette tâche des pasteurs qui soient eux-mêmes « *gens intérieurs* » est l'un des « *piliers* » de la réforme ecclésiale à laquelle la Compagnie de Saint-Sulpice doit contribuer¹⁰.

Prenant appui sur sa propre pratique, discrètement exemplaire, cette initiation au ministère de la conduite des âmes sur les chemins de la sainteté chrétienne s'est volontiers explicitée dans l'enseignement spirituel dispensé par le fondateur à ses disciples. Non seulement il arborait ce sujet dans certaines des « *conférences* » qu'il devait adresser régulièrement à toute la communauté du Séminaire Saint-Sulpice, mais il y revenait souvent aussi, à l'occasion, au cours de ses entretiens familiers avec ses collaborateurs, les premiers membres de la « *petite Compagnie* » destinés à poursuivre son œuvre. L'un d'entre eux, Alexandre de Bretonvilliers, témoin direct et privilégié – celui qu'Olier appelait volontiers « *son cher enfant* » allait lui succéder à la tête du Séminaire et bientôt de la Compagnie, en 1657¹¹ -, nous en a conservé un précieux écho. Dans un long chapitre de ses **Mémoires historiques sur M. Olier**, composés sans doute dans les années 1660, il a pris soin, en effet, de consigner, probablement à partir des notes personnelles prises à l'audition, le vivant souvenir qu'il gardait des consignes du fondateur à « *la conduite des âmes* »¹².

Demeuré inédit, ce document n'en devrait pas moins jouer un rôle important aux origines et pour la diffusion ultérieure de la tradition pédagogique sulpicienne, au moins dans le cadre de la Compagnie. Grâce, notamment, aux initiatives du troisième supérieur général de Saint-Sulpice, Louis Tronson. Pour composer, à l'intention de ses confrères, l'ouvrage manuscrit qu'il intitule **L'esprit de Monsieur Olier**, celui-ci utilise, en effet, très largement les souvenirs de Bretonvilliers¹³. Le chapitre où,

⁸ **Divers écrits 1**, ms. 14, p. 69 (sans date), Archives de la Compagnie de Saint-Sulpice, Paris.

⁹ C. Bouchaud : article cité, p. 132, qui renvoie au texte olérien du **Projet** pour un séminaire diocésain (1651). Cf. également G. Chaillot : article cité p. 31-34 et 39-40, qui situe la direction spirituelle dans l'ensemble de la pédagogie d'Olier dans les séminaires de la Compagnie de Saint-Sulpice. Cette tradition y demeure toujours vivante comme en témoignent les Constitutions récentes (1982) : parmi « *les caractères essentiels de la pratique pédagogique* » en honneur dans les séminaires sulpiciens, la place centrale est donnée à « *une initiation progressive à la vie spirituelle personnelle, qui est réalisée tout particulièrement par une direction spirituelle suivie* » (article 14, n°3).

¹⁰ Ms 2, p. 228-229 (**Mémoires**, juin 1642).

¹¹ **Lettres de M. Olier**, t. 1, p. 260 en note.

¹² **Mémoires historiques sur M. Olier par M. de Bretonvilliers**, t. 5, p. 1-199, autographe conservé aux Archives de la Compagnie de Saint-Sulpice, Paris (ms. 116). Le chapitre, intitulé « *De sa mort et de son esprit dans la conduite des âmes* », met fortement l'accent sur « *la mort à soi-même* » de Jean-Jacques Olier directeur spirituel.

¹³ **L'esprit de M. Olier**, copie revue par Tronson lui-même, Archives de la Compagnie de Saint-Sulpice, (mss. 105, 106 et 107). Après révision par M. Goubin, ce texte sera lithographié à la fin du XIXe siècle.

dans le prolongement des notations de ce dernier, il s'essaie à faire revivre l'expérience et l'enseignement du fondateur dans ce domaine privilégié de l'accompagnement spirituel, s'avère d'un intérêt tel que l'on en fera finalement l'objet d'un opuscule distinct, sous le titre **L'esprit d'un directeur des âmes ou Maximes et pratique de M. Olier touchant la direction**. Cette sorte de petit traité, publié une première fois en 1831, connaîtra un certain nombre de rééditions par la suite¹⁴.

3. AUX SOURCES D'UNE TRADITION TOUJOURS D'ACTUALITÉ

Couramment utilisé, jusqu'à une époque récente, pour la formation initiale des prêtres de Saint-Sulpice, ce livret, originellement dû à la plume de Louis Tronson, n'a guère connu, semble-t-il, qu'une diffusion très limitée en dehors de la Compagnie. Alors qu'aujourd'hui se manifeste dans l'Eglise, chez nombre de chrétiens de toutes conditions, un désir renouvelé de trouver de véritables guides spirituels, notamment parmi les prêtres, et où ceux-ci, de leur côté, redécouvrent l'importance de cette dimension personnelle de leur ministère pastoral, le moment semble venu de présenter à nouveau la richesse, trop peu connue et exploitée encore, de la tradition léguée en ce domaine par Jean-Jacques Olier. Tel est le but que l'on se propose ici.

Fallait-il envisager, pour cela, de publier une édition critique de **L'Esprit d'un directeur des âmes** en comparant le texte de Tronson, avec les différentes sources, notamment de souvenirs autographes de Bretonvilliers, auxquelles il se réfère, comme on l'avait fait il y a peu pour le **Traité des Saints Ordres**¹⁵ ? Parce que la comparaison n'offrirait pas ici l'intérêt qu'elle présentait là, le propos n'a pas été retenu : tout en les disposant à sa manière et en les complétant, au besoin, Tronson ne semble pas avoir infléchi le sens des propos qu'il emprunte à son prédécesseur¹⁶. Suffisait-il, dans ces conditions, de rééditer simplement l'écrit de Tronson ? Il a paru préférable d'adopter ici un autre parti, en reprenant à frais nouveaux et dans une perspective un peu différente la tentative de ce dernier.

Fidèle à sa source principale – le chapitre des **Mémoires historiques sur M. Olier** où, à propos de la direction spirituelle, Bretonvilliers rappelle les avis entendus de la bouche du fondateur en les complétant, ici et là, par la citation de quelques textes, empruntés aux **Lettres** ou aux **Mémoires** d'Olier¹⁷ – Tronson, en effet, en reprend purement et simplement la perspective. Une perspective qui s'inscrit dans le registre hagiographique courant à l'époque : on se plaît à souligner au passage combien « *la pratique* » exemplaire du serviteur de Dieu corrobore admirablement ses « *maximes* » touchant à

¹⁴ **L'esprit d'un directeur des âmes...**, Paris 1831. Après les 5 réalisées au XIXe siècle, la dernière édition française a été publiée en 1928. A noter une traduction italienne en 1936 et allemande en 1958.

¹⁵ Voir **Traité des Saints Ordres (1676) comparé aux écrits authentiques de Jean-Jacques Olier (+ 1657)**, Paris MCMLXXXIV. Cette sorte de manuel à l'usage des ordinands dans les séminaires a été librement composé et publié par L. Tronson à partir de nombreux inédits du fondateur de Saint-Sulpice.

¹⁶ Ce qui était le cas dans le **Traité**. Voir **Traité des Saints Ordres (1676)...**, Introduction p. XVII-L où sont présentés les principaux enjeux de la comparaison entre le texte reçu et les sources olériennes.

¹⁷ Plusieurs de ces emprunts, malgré l'absence de référence précise, sont aisés à identifier. Ainsi **L'esprit d'un directeur des âmes ou Maximes et pratique de M. Olier touchant la direction**, Paris 1928, p. 86 cite un extrait de la lettre à M. de Parlagès, prêtre sulpicien, publiée dans **Lettres de M. Olier**, t. 1, p. 464 (lettre 185, connue par ailleurs) et p. 36-37, 59, 85, 86, fournit des extraits de trois autres lettres (lettres 354, 461, 460 dont ces citations par Tronson sont la seule source) également publiées dans **Lettres de M. Olier**, t. 2, p. 258, 530 et 529. De même **L'esprit d'un directeur**, 1928, p. 9-12, 62-65, renvoie aux **Mémoires** autographes d'Olier (ms. 8, p. 32-35 et 133-134).

la conduite des âmes¹⁸. Quelle que soit la valeur de telles notations, dont la justesse est tout à fait vérifiable par ailleurs en effet¹⁹, il a semblé préférable de ne pas les reprendre ici et de situer la présente publication sur le seul registre de l'enseignement d'Olier à ses disciples sur l'art de la direction spirituelle : les souvenirs personnels de Bretonvilliers constituent, en effet, sur ce point un témoignage remarquable, pratiquement sans équivalent²⁰.

Par delà les emprunts de Tronson, c'est donc à ce témoignage autographe qu'il va être immédiatement fait appel ici. En remontant de la sorte au plus près de la source, il devrait être possible de faire mieux revivre aujourd'hui la richesse, pour l'essentiel toujours d'actualité, des entretiens d'Olier à l'intention et au bénéfice de tous les directeurs spirituels qui voudront bien se mettre à son école. Quitte à prendre pour cela, vis-à-vis de la littéralité du texte original de Bretonvilliers auquel on va puiser, quelques libertés dans la présentation, avec l'espoir qu'elles seront l'expression d'une authentique fidélité à la tradition vivante léguée par Jean-Jacques Olier.

Liberté, d'abord, dans le style adopté. Celui des **Mémoires historiques** de Bretonvilliers est souvent lourd et ampoulé : le plus habituellement en effet, c'est en langage indirect qu'il transcrit les « *maximes* » d'Olier dont il a gardé le souvenir. Pour présenter ici les propos du fondateur, on s'est efforcé de leur rendre leur probable facture orale, telle qu'elle se laisse en général assez facilement deviner, mais telle aussi qu'il a fallu parfois se risquer à la recomposer²¹ ! Mais on a surtout pris délibérément le parti, ce faisant, de moderniser le style et donc de faire parler à Olier le langage des lecteurs d'aujourd'hui : même si, au goût des spécialistes, le résultat n'offrira pas la saveur de la langue du XVIIe siècle, on espère qu'il aura, du moins, l'avantage d'être accessible à tous sans être infidèle à la pensée olérienne.

Liberté également dans le choix des propos de Jean-Jacques Olier sur la conduite des âmes tels que Bretonvilliers les a consignés dans ses **Mémoires historiques**. D'une part, en effet, toutes les

¹⁸ Voir **L'esprit d'un directeur des âmes...**, 1928, p. 8 : « *M. Olier était si accoutumé à marcher en la présence de Dieu et à regarder uniquement Notre Seigneur qu'il tâchait d'oublier ce qu'étaient les personnes dont il avait la conduite pour n'envisager que Jésus-Christ en elles, et il disait souvent...* » Ces premières lignes de l'opuscule de L. Tronson s'inspirent des **Mémoires historiques...** de Bretonvilliers, où l'on peut lire, à propos des « *dispositions* » que celui-ci avait « *remarquées* » chez Olier : « *La première était qu'il ne regardait que Dieu dans toutes les personnes que sa divine bonté lui adressait pour les conduire : il tâchait d'oublier ce qu'elles étaient pour ne plus envisager que Jésus-Christ seul en elles. Il nous a dit souvent...* » (**Mémoires historiques...**, t. 5, p. 5). Cet exemple montre bien la fidélité habituelle de Tronson à sa source.

¹⁹ On se reportera, pour le constater, soit aux notations générales des principales biographies de Jean-Jacques Olier, en particulier P. Pourrat : **Jean-Jacques Olier, fondateur de Saint-Sulpice**, Paris 1932, p. 206-209, soit surtout à l'étude précise de C. Bouchaud : **Jean-Jacques Olier directeur spirituel**, p. 132-154.

²⁰ Sans équivalent dans les autres documents sur les origines de la tradition sulpicienne, mais sans équivalent non plus, il est permis de le penser, dans l'ensemble de la littérature spirituelle actuellement accessible au grand public sur ce sujet.

²¹ Il arrive parfois que Bretonvilliers cite textuellement les propos d'Olier. Ainsi se souvient-il de l'avoir entendu donner cet « *avis* » à l'un de ces disciples qui allait « *prendre un emploi notable pour le prochain* » : « *Il ne faut pas, lui dit-il, que vous envisagiez le prochain en lui-même, mais Notre Seigneur en lui. Car autrement vous êtes en danger de vous y attacher, ce qui serait un grand mal...* » (**Mémoires historiques...**, t. 5, p. 5 : le propos a été pratiquement repris tel quel dans la présente publication : chapitre 6, p. 114). Mais le fait est assez rare, et le plus souvent c'est en style indirect que le mémorialiste rapporte les « *maximes* » de celui qu'il appelle « *notre serviteur de Dieu* ». Ainsi note-t-il, par exemple, au début du chapitre sur « *l'esprit* » d'Olier « *dans la conduite des âmes* » : « *Notre serviteur de Dieu m'a dit souvent que nous devons être entre les mains de Dieu pour diriger en Lui les âmes...* » (**Mémoires historiques...** t. 5, p. 1) et son texte est sans cesse ponctué de « *Il nous disait, un jour que... Il nous a dit souvent que... Je l'ai ouï dire encore que...* » etc. (la présente publication n'a retenu que les propos d'Olier en les transcrivant en style direct).

« maximes » précieusement recueillies par lui n'ont pas été intégralement retenues toujours : certains doublets ont été omis et certaines digressions ont été écourtées pour ne pas alourdir ou rendre fastidieuse la lecture²². D'autre part, en revanche, on s'est parfois risqué à mettre directement sur les lèvres d'Olier quelques éléments de sa pensée auxquels Bretonvilliers se borne à faire des allusions indirectes en parlant de son comportement²³. Faisant œuvre de vulgarisation, on n'a pas cru devoir signaler chacun de ces choix dans un appareil critique : la référence donnée périodiquement aux pages du manuscrit-source suffiront à permettre aux spécialistes les vérifications souhaitées.

Liberté, enfin, dans l'organisation des différentes « maximes » d'Olier sur la conduite des âmes, autrement dit dans le plan adopté pour présenter ici les grands thèmes de son enseignement à ce sujet, ainsi que dans la succession des propos recueillis. Un peu différente de celle qu'avait choisi de suivre Tronson dans son chapitre sur **L'esprit d'un directeur des âmes**²⁴, la répartition en six chapitres que l'on trouvera ici s'est efforcée de demeurer pratiquement fidèle, pour l'essentiel, à la manière dont Bretonvilliers lui-même a développé tour à tour chacun des thèmes principaux qu'Olier aimait à aborder : on a seulement préféré le faire selon un plan peut-être plus logique et plus clair, en intervertissant donc à plusieurs reprises l'ordre des différentes parties du texte-source²⁵. Quant à la succession des propos d'Olier présentés dans le détail de chaque chapitre, elle appelle deux remarques. D'une part des subdivisions ont été introduites pour essayer de rendre la présentation moins compacte et d'aider le lecteur à mieux suivre les divers aspects de la pensée olérienne. D'autre part cependant celle-ci est exprimée habituellement, non pas sous la forme de longs développements très construits, mais plutôt à travers une succession de propos qu'Olier a dû tenir dans des circonstances différentes : chaque paragraphe correspond ainsi à l'un des souvenirs recueillis à l'occasion par Bretonvilliers²⁶.

²² Ainsi n'a-t-on pas reproduit intégralement tous les développements olériens sur le complet désintéressement nécessaire aux directeurs (le chapitre 1, sous-titre 5, renvoie à **Mémoires historiques...**, t. 5, p. 187-195 passim) et de même a-t-on abrégé les propos d'Olier sur le caractère, à la fois paternel et maternel, de l'affection à manifester aux dirigés par leurs accompagnateurs spirituels (le chapitre 4, sous-titre 3, renvoie à **Mémoires historiques...**, t. 5, p. 163-169 passim).

²³ Ainsi par exemple a-t-on cru pouvoir transposer sous forme d'enseignement d'Olier le passage où Bretonvilliers évoque l'amour « *opérant et agissant* » qu'Olier proposait à ses dirigés, chapitre 2, sous-titre 3, p. 39-40 ; cf. **Mémoires historiques...**, t. 5, p. 47.

²⁴ Dans l'opuscule de L. Tronson, le chapitre sur **L'esprit d'un directeur des âmes** comportait 7 articles tour à tour consacrés à célébrer Olier dans « *son application à Dieu* » (1), sa « *grande pureté d'intention* » (2), sa « *vigilance* » (3), son « *courage* » et sa « *patience* » (4), son « *parfait désintéressement* » (5) et son « *zèle* » (6), ainsi qu'à relever finalement « *quelques autres dispositions* » dont il a fait preuve et « *qu'il désirait voir dans tous les directeurs des âmes* » (7).

²⁵ Ainsi a-t-on estimé préférable de faire figurer dans le chapitre 1 les notations olériennes concernant la préparation nécessaire aux directeurs spirituels, alors qu'elles venaient seulement dans les dernières pages du document de Bretonvilliers. A l'inverse, on a regroupé dans le ch. 6, en guise de conclusion, les indications d'Olier sur la dimension trinitaire du ministère de la conduite des âmes, dont la plupart avaient été consignées par Bretonvilliers au début de sa chronique. De même enfin a-t-on interverti l'ordre dans lequel ce dernier présentait les quatre points principaux de l'enseignement olérien : on a maintenu en tête (ch. 2) les développements d'Olier sur la véritable sainteté chrétienne vers laquelle les directeurs ont à conduire, mais on les a fait suivre immédiatement de ceux où il leur recommande, d'une part le désintéressement (ch. 3), d'autre part le courage et la patience (ch. 4), en renvoyant son insistance sur la prière pour les dirigés en dernier lieu (ch. 5), alors que, dans la chronique de Bretonvilliers, celle-ci occupait la seconde place.

²⁶ Il n'a pas paru nécessaire d'indiquer, pour chacun des propos olériens ainsi rapportés tour à tour, à quel auditoire il était adressé. Les notations introductives de Bretonvilliers demeurent, en effet, assez vagues : tantôt c'est à lui, personnellement qu'Olier s'adressait (« *il m'a dit un jour que...* »), ou c'est lui qui a été le témoin des propos du fondateur (« *je l'ai oui-dire un jour que...* ») ; tantôt c'est, semble-t-il, à toute la communauté de ses disciples que M. Olier a dû dispenser son enseignement (« *il nous disait souvent que...* »). Impossible, dans ces conditions, de faire avec plus de précision le départ entre ce qui, dans le détail, relevait d'un tel enseignement plus habituel et ce qui n'était que propos purement occasionnel.

Une telle présentation doit donc être bien comprise. Elle ne prétend pas offrir au lecteur un exposé systématique et rigoureusement construit de toutes les règles de « la conduite des âmes » selon Olier. Si l'on en juge par les souvenirs de Bretonvilliers, ce n'est, en effet, pas sous cette forme que le fondateur les a données à ses disciples : mises à part quelques « conférences » spirituelles un peu plus élaborées sur l'un ou l'autre aspect – les notes du chroniqueur permettent ici ou là de les reconstituer au passage²⁷ –, de manière plus empirique mais probablement plus efficace, Olier profitait sans doute plutôt de toutes les occasions concrètes pour leur faire partager les convictions personnellement acquises au cours de sa riche expérience. Et ce sont, pour la plupart, ces réflexions passagères dont Bretonvilliers a retenu le souvenir et qu'il a simplement regroupées là, en fonction d'un thème donné. Pour n'être pas autrement construite, une telle succession de propos sur la direction spirituelle n'en est sans doute que plus suggestive.

NOTA : Les titres et les sous-titres, ainsi que les sommaires en italique, ont été ajoutés pour faciliter la lecture.

On n'aura, d'ailleurs, pas de peine à remarquer qu'au fil des divers chapitres un certain nombre de thèmes olériens se recourent, voire même se répètent plus ou moins, où l'on retrouve ainsi ses principales insistances.

²⁷ On en a un exemple-type dans la « conférence de la Croix », signalée comme telle par Bretonvilliers, reproduite ici au chapitre 2, sous-titre 3, pp. 41-44 (le texte en a été publié, en avant-première, dans le **Bulletin de Saint-Sulpice** 16 (1990), pp. 14-18 : « Conférence de la Croix : un écho de l'enseignement spirituel de J. J. Olier ». Peut-être en trouve-t-on également trace dans plusieurs passages des **Mémoires historiques...** où le développement, plus abondant, est ponctué de semblables subdivisions : « premièrement... en second lieu... troisièmement... quatrièmement... » : voir ici ch. 2, sous-titre 7, p. 53-54 – ch. 3, sous-titre 1, p. 61-63 – ch. 3, sous-titre 8, p. 79-81 – ch. 5, sous-titre 2, p. 99-109 – ch. 6, sous-titre 1, p. 113-118.

Jean-Jacques OLIER (1608-1657)

Chronologie

1608-1634

Les années de préparation

- 1608 20 septembre. Naissance à Paris. Séjour à Lyon (1617-1624).
1622 Saint François de Sales le bénit.
1625-1630 Philosophie au collège d'Harcourt, puis théologie en Sorbonne. Olier reçoit divers « bénéfiques ».
1630 Rome-Lorette : « grand désir de la prière ».
1633 mars : sous diaconat ; diaconat. Vœu de servitude filiale à Marie le 26 mars.
1633 21 mai. Ordination sacerdotale. Dirigé par saint Vincent de Paul. Il participe aux « conférences du mardi ».

1634-1641

Les premières missions ; la grande épreuve

- 1634-1641 Missions rurales.
1634 Rencontre d'Agnès de Langeac. Réforme de l'abbaye de Pébrac.
1635 Il prend le P. de Condren comme directeur.
1636-37-38 Retraites importantes.
1638 Ministère auprès de communautés religieuses.
Réforme du prieuré de la Regrippière. Début des relations avec Marie Rousseau.
1639 (juillet) à 1641 (juillet) la grande épreuve. Refus d'une seconde nomination épiscopale (Châlons, après Langres en 1634).
1641 7 janvier. Mort du P. de Condren.

1641-1652

Les grandes réalisations apostoliques

- 1641 29 décembre. Début du Séminaire à Vaugirard.
- 1642 11 janvier. Vœu de servitude à Jésus. Dom Tarrisse puis Dom Bataille deviennent ses directeurs (Début de la rédaction des **Mémoires**).
27 février. Réunion à N.D. de Paris de la « société de N.D. de Montréal ».
Juin. Olier devient curé de Saint-Sulpice. Il organise le séminaire auprès de la paroisse.
- 1643 11 janvier. Vœu de servitude aux âmes.
- 1644 31 mars. Vœu d'hostie.
- 1647 Premier envoi de confrères à deux diocèses de province.
- 1648 Début de l'action d'Olier contre le jansénisme.
- 1649 Séminaire de Nantes ; 1650 : celui de Viviers.
- 1651 « Projet de l'établissement d'un séminaire » proposé à l'Assemblée du Clergé de France.
15 août. Bénédiction des bâtiments du séminaire.
15 septembre. Remise de tout lui-même à la Vierge Marie.

1652-1657

Epreuves de santé.

Dernières activités. Publications.

- 1652 Juin. Gravement malade. Olier démissionne de sa cure, mais garde la direction du séminaire.
- 1653 26 septembre. Paralyse partielle.
- 1654-1657 Négociations pour fonder les séminaires du Puy, de Clermont et de Montréal.
- 1655-1657 Publication des traités de spiritualité : **Journée chrétienne** (1655), **Catéchisme chrétien** (1656), **Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes**.
- 1657 2 avril. Mort à Paris, à 48 ans.
29 juillet. Arrivée à Québec des quatre premiers sulpiciens désignés par M. Olier.

CHAPITRE PREMIER ÊTRE BIEN PRÉPARÉ

Ces pages, qui figurent parmi les dernières dans l'écrit de Bretonvilliers (p. 175-199), présentent les cinq dispositions que Jean-Jacques Olier jugeait « entièrement nécessaires à tout bon directeur pour qu'il soit en mesure de conduire saintement » ceux qui lui sont confiés (p. 175). Aussi a-t-il paru préférable d'en faire ici le chapitre introductif.

1. Il faut en avoir reçu la mission

Olier met en garde contre le « manque de vocation » pour ce ministère de la direction spirituelle : la mode ou l'ambition pouvaient, de son temps, faire convoiter le rôle de directeur par des ecclésiastiques désireux surtout de se tailler une réputation auprès des « personnes de qualité ».

Mais c'est, plus profondément et de manière toujours valable, par une conviction de foi : la conduite des âmes relève de Dieu lui-même et de sa grâce dont on n'est pas assuré si l'on s'ingère soi-même dans cette tâche. La citation biblique de la n. 1 évoque les deux chefs d'armée qui rêvaient de « se faire un nom » en imitant « les prouesses de Judas et de ses frères » et conduisirent Israël au désastre.

La conduite des âmes est une des tâches les plus difficiles au monde. C'est l'art des arts. Aussi la première condition pour être un bon directeur en mesure de conduire saintement les âmes est-elle de ne pas s'ingérer dans ce ministère de son propre chef, de ne pas même faire pression pour obtenir la charge, mais d'attendre que l'ordre de Dieu en soit expressément signifié de la bouche même de ceux qui ont autorité pour la confier.

C'est, en effet, être bien téméraire que de vouloir s'engager de soi-même dans un ministère si difficile : on ne peut l'accomplir sans une grâce spéciale de Dieu, et Notre Seigneur n'est pas tenu de nous la donner si ce n'est pas lui qui nous établit dans cette fonction et lui qui nous choisit du milieu des hommes pour tenir sa place dans un ministère si important. Il pourrait nous dire alors, au contraire, que nous nous établissons nous-mêmes sans en avoir reçu mission. Le manque de vocation, voilà bien, pour le directeur et pour les dirigés, l'un des plus grands dangers !

Si l'on voit la conduite des âmes porter si peu de fruit, c'est souvent parce que les directeurs s'y engagent sans vocation et n'attirent donc pas sur eux la grâce de Dieu. Ils auront un lourd compte à lui rendre pour le tort fait à leurs dirigés en agissant de la sorte. Si bien des directeurs ne conduisent pas les âmes dans l'Esprit de Dieu, c'est pour ne les avoir pas prises en charge sur son ordre.

Le ministère de la direction ne va pas sans grands dangers. Seul le secours de Dieu et de sa grâce peut maintenir ceux qui l'exercent dans l'état de pureté et de sainteté exigé d'eux. Notre Seigneur n'est pas tenu de nous donner sa grâce, en tout cas pas avec autant d'abondance, si ce n'est pas Lui qui nous a appliqués à la conduite des âmes : pas plus qu'un maître ne l'est de soutenir son serviteur qui agit contre son sentiment et sans son ordre.

Ainsi s'explique la décadence spirituelle que l'on remarque chez certaines personnes : elles sont moins saintes au sortir de la direction qu'à leur entrée. De là vient le peu de ferveur et de grâces qu'elles manifestent, de là vient le misérable triomphe du Démon dans ces âmes, abattues sous le joug de l'Ennemi : les directeurs qui les conduisent « *ne sont pas du nombre de ceux qui doivent apporter le salut à la maison d'Israël* »²⁸. C'est même une grande plaie dans l'Eglise, en la personne de ses enfants, que leur conduite. Il en va tout autrement des directeurs que Dieu lui-même a établis dans ce ministère : ils reçoivent une grande force et une abondante bénédiction du Saint-Esprit pour détruire le Démon et son empire et mener les âmes vers la sainteté où Dieu les appelle.

Au lieu de nous ingérer dans la direction, nous devons plutôt redouter ce ministère. Si chacun doit craindre pour son propre salut, dans quelle crainte ne devons-nous pas vivre en nous voyant, comme directeurs, chargés du salut de tant d'autres ! Il nous faut, face à ce ministère, demeurer dans un grand anéantissement intérieur à la vue de notre incapacité : plutôt que de nous porter à embrasser cette tâche, celle-ci devrait plutôt nous faire reculer. Mais lorsqu'on nous la demande, il nous faut pourtant l'entreprendre dans la confiance en Dieu. Il ne manque pas d'assister puissamment ceux à qui lui-même confie ce ministère, pourvu seulement qu'ils soient fidèles et recourent sans cesse à lui dans leurs nécessités, avec une totale défiance d'eux-mêmes et un entier appui sur sa miséricorde.

Vouloir attirer à nous les dirigés procède, en effet, habituellement de notre amour-propre : c'est le signe de notre désir de nous rendre estimables ou par la notoriété ou par le nombre des personnes qui s'adressent à nous. Voilà qui vient d'un esprit tout humain et pas du tout de l'Esprit de Dieu ! (p. 175 à 177).

2. Une longue préparation spirituelle

La façon dont Jésus lui-même s'est disposée à sa mission, et celle dont Il a formé ses apôtres sont les modèles pour la préparation d'un directeur. Celui-ci, pour pouvoir travailler sous la conduite de l'Esprit-Saint à la sanctification de ses frères, doit s'être longuement appliqué à attirer en lui l'Esprit de Dieu, avoir acquis les solides vertus chrétiennes et avoir l'expérience des épreuves spirituelles.

Si l'on se prépare soigneusement aux emplois les plus ordinaires, quel souci ne doit-on pas avoir de se disposer au ministère de la direction ? Pour nous autres, prêtres, cet emploi est l'un des plus importants qui nous soient demandés en cette vie, important pour Dieu et pour le prochain mais aussi pour nous-mêmes. Pour se préparer à la conduite des âmes, il faut une longue et continuelle application à Dieu.

Notre Seigneur lui-même, avant de se mettre à évangéliser le peuple Juif, ne s'est-Il pas retiré au désert où Il a voulu vivre à l'écart du monde ? Voilà ce que doivent faire ceux qui se destinent au service des âmes : il leur faut vivre longuement dans la recherche de leur propre sanctification. Ce qui suppose de leur part un retrait des créatures dans toute la mesure où leur état le leur permet ; et, dans

²⁸ Cf. 1 Macc 5, 62.

cette retraite, il leur faut consacrer un temps notable à l'oraison pour attirer en eux l'Esprit de Dieu et les lumières requises pour la conduite des âmes. Il est nécessaire qu'ils fassent l'expérience des épreuves spirituelles de manière à être capables de guider les autres lorsque ceux-ci les connaîtront. Il leur faut jeûner, c'est-à-dire pratiquer la véritable mortification et les solides vertus chrétiennes pour pouvoir y guider avec assurance ceux qu'ils auront à conduire.

Les Apôtres, de leur côté, n'ont-ils pas reçu d'abord le Saint-Esprit dans toute sa plénitude ? L'Écriture remarque, en effet, que l'Esprit est descendu sur chacun d'eux avant qu'ils ne partent s'adonner à leur mission²⁹. De même faut-il qu'avant de travailler au salut des âmes qui nous seront confiées nous soyons tout possédés de ce divin Esprit : c'est lui qui doit nous donner, comme aux Apôtres, les talents et les dons nécessaires pour nous permettre de conduire saintement et utilement les autres. Il est affirmé dans l'Écriture : **Spiritus Domini replevit orbem terrarum** : le Saint-Esprit a rempli tout l'univers³⁰. De même doit-il remplir tous ceux qu'il établit pour la sanctification des autres.

Dans cette plénitude de sainteté, les directeurs spirituels doivent trouver force contre les démons, non pas pour les chasser des corps, mais pour les empêcher de nuire aux âmes. C'est dans cette plénitude et cette force puisées en Dieu qu'ils ont mission de « renouveler toute la terre », comme dit encore l'Écriture³¹, c'est-à-dire les âmes de leurs dirigés, en travaillant à y détruire tout ce qui, en elles, s'oppose à Dieu pour y établir la vie nouvelle que Notre Seigneur est venu apporter sur la terre (p. 177 à 179).

3. Un sens affiné du discernement

Bien plus que sur les livres, le directeur s'appuiera sur l'expérience de son propre cheminement spirituel. Ainsi attentif au « langage même de Dieu », il discernera les différentes manières dont l'Esprit-Saint conduit les âmes : par là, il saura adapter ses conseils aussi bien aux « commençants qu'aux parfaits ». Fidèle à son « rôle public » qui le met au service de tous, il accorde même aux plus faibles un soin particulier, puisqu'ils sont également appelés au royaume des cieux.

C'est un défaut fréquent chez les directeurs de s'imaginer qu'il leur suffit d'avoir lu quelques ouvrages de spiritualité pour être en mesure de bien guider les autres. Bien davantage que par la lecture, si nécessaire soit-elle, c'est par la pratique que s'acquiert la science de la conduite des âmes. Si nos connaissances sont purement livresques, elles risquent de faire de nous des perroquets : ils répètent ce qu'ils ont entendu sans le comprendre ! Il en va tout autrement si notre parole se fonde sur la pratique et l'expérience : alors nous parlons en connaissance de cause, avec discernement et assurance.

Voici un directeur qui parle sans expérience personnelle. Il ressemble à quelqu'un qui se borne à annoncer ce qu'il a appris par ouï-dire : il n'est jamais pleinement crédible. Ne connaissant pas les

²⁹ Cf. Lc 24, 49 ; Ac 1, 4.

³⁰ Sap 1, 7.

³¹ Cf. Ps 103, 20.

choses de l'intérieur, il peut, en effet, facilement se tromper en rapportant ce qu'il a entendu. Sa manière d'en parler ne peut que rester superficielle. Faute de connaître les solides et véritables fondements de ce qu'il avance, il n'ose pas approfondir les choses de peur d'achopper dans ses explications et de se méprendre. Tout au contraire, le directeur expérimenté, lui, n'hésite pas ; sa parole est solide et pleine de force ; il parle avec assurance parce qu'il a expérimenté personnellement la réalité de ce qu'il annonce. Voilà bien la véritable lumière et la science accomplie que suppose la conduite des âmes.

A la manière de ce que l'Écriture affirme des Apôtres³², un directeur doit être capable de pratiquer, pour ainsi dire, toutes les langues, capable de les comprendre et de les parler. Non pas les langues naturelles comme les Apôtres, mais les langues spirituelles. Il doit, autrement dit, connaître les différentes manières dont Dieu conduit les âmes : en mesure d'entendre chacun de ses dirigés lorsque celui-ci lui parlera de son état intérieur et capable de lui répondre dans le langage même de Dieu, ainsi pourra-t-il donner pleine satisfaction à chacun dans tous les doutes et toutes les difficultés que celui-ci lui soumettra.

De la sorte, le directeur saura reconnaître les grandeurs de l'action divine dans ses différentes manifestations. Dieu se montre, en effet, admirable par les manières variées dont Il conduit les âmes, les unes par tel chemin, les autres par tel autre. Au point – l'expérience est là pour le montrer – qu'il n'y a quasiment pas deux âmes à suivre la même voie : une telle diversité témoigne de la grandeur infinie de Dieu. Un directeur doit savoir tout cela. Semblable à un homme universel, il rend grâce à Dieu avec tous et avec eux il le magnifie dans ces cheminements, tous différents, qui sont les leurs : non seulement il connaît la manière propre à chacun de manifester ainsi la grandeur de Dieu, mais il s'en fait le témoin auprès des autres pour le leur reconnaître. Ainsi peut-on dire des directeurs ce que l'Écriture affirme des Apôtres : ***fantur magnalia Dei***³³.

Un directeur, en ce sens, doit être comme une sorte de protégée, capable pour ainsi dire de prendre une infinité de formes dans la mesure où il se fait « *tout à tous pour les gagner* »³⁴ et les conduire tous à Dieu. Il doit, en effet, se consacrer à tous en fonction de la situation de chacun adaptant sa parole et sa conduite, selon les cas, aux commençants, à ceux qui progressent et aux parfaits ; se faisant proche de tous pour dialoguer avec chacun dans son propre langage en s'accommodant son état et à ses capacités. Lorsqu'il s'entretient avec un dirigé déjà parvenu à un degré éminent de perfection, il sait lui parler avec ses propres mots, lui donner des avis appropriés à son état et l'engager à faire ce que demande de lui la voie où Dieu le conduit. Et quand, après cela, il s'adresse à un autre qui n'est qu'un commençant et, pour ainsi dire, encore un enfant dans la grâce, il est capable de lui tenir le langage des enfants pour l'aider, dans cet état des débutants, à marcher vers Dieu et à progresser dans ses voies.

Après avoir traité avec des dirigés éminents en perfection, en parlant avec eux le langage des saints, souvent, à la vérité, on a quelque peine ensuite à en retrouver d'autres plus faibles, encore de

³² Cf. Ac 2, 4 et 6.

³³ Cf. Ac 2, 11.

³⁴ Cf. 1 Co 9, 22.

simples commençants et qui ne font, pour ainsi dire, que bégayer dans cette langue. Aussi, refusant de s'en charger soi-même les renvoie-t-on au soin d'autres directeurs. Il y a là une grande infidélité à Dieu : elle mériterait qu'Il nous retire la charge des premiers pour nous appliquer uniquement aux seconds, puisque nous les traitons si mal !

C'est une toute autre conduite que nous devons avoir, nous qui sommes les débiteurs de tous sans exception : si Dieu, en effet, a établi des directeurs spirituels dans l'Eglise, c'est un peu comme des fontaines remplies des eaux célestes afin d'en abreuver tous ceux qui viennent y puiser. Des fontaines qui doivent fournir aussi bien à ceux qui n'ont pour cela que de petits vases qu'à ceux qui en ont de grands. Agir autrement, c'est pour les directeurs, déchoir de leur rôle public et se comporter en personnes particulières, à l'encontre du dessein de Dieu qui les a établis pour le service de tous.

Il n'y a pas lieu de mépriser les simples commençants, pas plus que ceux qui, ayant déjà cheminé depuis un temps notable, sont toujours conduits par Dieu dans une voie commune et ne sont pas élevés à des lumières aussi sublimes ou des états aussi éminents que d'autres. Toujours, en effet, on commence par être enfant avant de devenir parfait : il n'y a que fort peu de saints dans l'Eglise qui aient été établis dans la perfection adulte dès leur naissance, c'est-à-dire dès l'instant de leur conversion. Quant aux autres, ceux qui demeurent dans une voie tout ordinaire, il leur arrive parfois d'être plus saints que ceux qui reçoivent pourtant en plus grande abondance les faveurs de Dieu ; pour la bonne raison qu'ils sont plus humbles et plus fidèles à leurs grâces propres : si le talent qu'ils possèdent est d'un moindre prix, il ne laisse pas de produire davantage qu'un talent plus précieux, à la mesure même où ils le font davantage fructifier, en le gardant avec plus d'amour et en le mettant plus fidèlement au service de la gloire de Dieu.

Notre Seigneur nous a donné un admirable exemple de la conduite à tenir, en la personne de ces enfants qu'on lui présenta un jour et que les disciples voulaient empêcher d'approcher : « *Laissez venir à moi les enfants, leur dit Jésus, car c'est à eux qu'appartient le Royaume* »³⁵. Quand on pratique la direction et que l'on s'adresse à des âmes que l'on estime parfaites et élevées en sainteté, on a souvent de la peine à accepter le service des commençants, qui sont comme des enfants dans la vie de la grâce : ce serait, pense-t-on, s'abaisser et l'on a vite fait de se persuader d'être propre à faire bien davantage ! Mais c'est alors qu'il faut dire plutôt comme Notre Seigneur : « *Laissez venir à moi ces enfants, car le Royaume des cieus est pour eux* » aussi bien que pour les autres. Il faut même prendre un soin particulier de leur venir en aide : du fait de leur faiblesse, ils ont en davantage besoin encore. C'est un peu comme de jeunes arbustes qu'il est nécessaire d'arroser soigneusement de peur qu'ils ne viennent à crever : si on conduit saintement ces personnes, elles s'élèveront petit à petit et, avec la grâce de Dieu, elles porteront des fruits qui lui seront agréables.

Nous devons être les serviteurs de tous et, à ce titre, accueillir tous ceux que la bonté de Dieu nous envoie. Il nous faut remarquer en eux la grâce que Dieu leur donne, de manière à les conduire chacun conformément aux desseins divins. On ne doit pas tomber dans la routine en dirigeant toutes les âmes de la même manière, mais il faut les conduire selon l'Esprit de Dieu tel qu'Il se manifeste en

³⁵ Mc 10, 14 et Lc 18, 16.

chacune d'elles en particulier. De cette manière nous les aiderons à marcher à grands pas sur la voie où Dieu les appelle et, loin des les en détourner, nous les y engagerons au contraire plus fortement.

Des saints directeurs qui agissent ainsi l'on pourra dire ce que disaient les auditeurs de la prédication des Apôtres au jour de la Pentecôte : bien qu'ils fussent de nations différentes, ils entendaient ceux-ci « *proclamer les grandeurs de Dieu chacun dans sa propre langue* »³⁶. Ceux que conduisent ces directeurs en diront autant parce que ceux-ci leur parlent un langage que chacun comprend (p. 179 à 185).

4. La vertu de prudence

Sobrement évoquée ici, la prudence ou sagesse qui sait attendre a des fondements spirituels qu'Olier développe largement ailleurs (infra, ch. 4).

La grande prudence dont nous devons faire preuve comme directeurs n'est pas celle de la chair³⁷ mais la prudence chrétienne : elle vient du Saint-Esprit qui réside en nous pour conduire les âmes. Sans elle nous nous exposons à bien des fautes.

Il faut avancer pas à pas dans la conduite des âmes sans vouloir aller trop vite. Souvent on gâche tout en voulant agir trop rapidement. Si la précipitation est dangereuse en tous domaines, elle l'est bien davantage dans la direction spirituelle : là, il faut absolument suivre la grâce sans jamais vouloir la devancer. La grande sagesse consiste à marcher à la suite de Notre Seigneur et non pas à le précéder : c'est le moyen de conduire les âmes avec assurance et de les amener à faire le chemin que Dieu leur demande. En agissant autrement on provoque souvent le dégoût des dirigés et, parfois même, on les fait reculer. Les avis désagréables à la nature que l'on doit parfois leur donner sont comme des pilules qu'il faut savoir adoucir en esprit de charité : ainsi les dirigés auront-ils moins peur de les accueillir et ces avis produiront un meilleur effet dans leurs âmes (p. 185 à 187).

5. Un complet désintéressement

Réagissant contre les ecclésiastiques qui par la direction soignaient leur notoriété ou leurs avantages matériels, Olier est revenu très souvent sur le désintéressement du directeur. Au-delà des circonstances de son temps, il exprime un principe spirituel essentiel : pour servir l'action de l'Esprit de Dieu, on ne doit mêler à ce ministère aucun intérêt personnel.

Rechercher, si peu que ce soit, un intérêt propre dans la conduite des âmes, c'est renverser le dessein de Dieu qui n'y tolère pas d'autre recherche que celle de sa gloire. C'est marcher dans un tout

³⁶ Cf. Ac 2, 6ss.

³⁷ Cf. Rm 8, 6.

autre Esprit que celui de Notre Seigneur : Il n'a jamais recherché ses propres intérêts³⁸ mais uniquement ceux de son Père. C'est mêler l'humain à une entreprise qui doit être toute divine.

L'intérêt est chose si grossière et si opposée à la sainteté que Dieu veut voir régner dans ses serviteurs qu'il est capable de faire obstacle en nous aux grâces divines : le rechercher, c'est centrer sur nous-mêmes le regard qui devrait toujours être fixé sur Dieu pour ne contempler que lui et chercher uniquement sa gloire.

Dans la conduite des âmes, la recherche de leur intérêt par les directeurs peut prendre plusieurs formes. Ainsi n'en manque-t-il pas qui essaient de se faire valoir par le nombre et la notoriété des personnes qu'ils dirigent. Par l'assiduité des visites qu'ils vont leur rendre chez elles, ils font en sorte de se rendre indispensables ou, pour le moins, en ont-ils le désir : bon moyen, estiment-ils assez souvent, de parvenir à leurs fins, c'est-à-dire d'assurer leur promotion personnelle.

Agir de cette manière tient en quelque sorte du sacrilège, puisqu'on n'hésite pas à utiliser à des fins toutes profanes les réalités les plus saintes. Comment, dans de telles conditions, ces directeurs pourraient-ils être bénis de Dieu et donc en mesure de travailler vraiment au salut des âmes ? Non, il faut mourir à toutes ces ambitions pour n'avoir en vue, dans la direction, que Dieu seul sans y mêler le moins du monde ses propres intérêts.

Aussi n'est-il pas à propos pour les directeurs de s'entremettre dans les affaires familiales de leurs dirigés – temporelles, notamment -, sauf s'ils sont expressément consultés à ce sujet et si la question a des incidences directes sur la vie spirituelle. Dans tous les autres cas, il faut renvoyer ceux qui nous consultent à l'avis de gens compétents en ces matières. Nous n'avons pas, quant à nous, vocation pour en traiter et, si nous le faisons, nous prenons le risque de donner de mauvais conseils et de tromper nos dirigés. Et, de cela, Dieu nous demandera compte !

Le père de tous les maux, parce qu'il en est la source, est le souci de notre intérêt propre. On finit par ne plus avoir en tête d'autre préoccupation, on en vient à délaisser l'oraison et les autres exercices pour les visites aux gens du monde, et n'hésitant pas à les flatter au besoin pour la vaine gloire que l'on cherche à en tirer. Adieu alors l'Esprit de Dieu, la solitude et le recueillement, la pureté d'intention et l'union à Dieu ! tout cela, que l'on a abandonné petit à petit vient à disparaître... O misérable intérêt, que de mal tu fais : que de malheurs tu causes ! que de misères tu entraînes ! que d'œuvres de Dieu tu détruis !

Si l'intérêt que l'on cherche auprès des gens du monde est si précieux, comment ne serait-il pas plus dommageable encore dans les communautés chrétiennes ? Là ne devraient régner rien d'autre que la sainteté et, par conséquent, le désintéressement ! Lorsque vous bannirez tout intérêt propre, Dieu donnera à la communauté sa bénédiction en abondance. Et Il la soutiendra à la mesure même où c'est lui seul sur lequel on y prendra appui et lui seul que l'on y cherchera.

³⁸ Cf. Rm 15, 3.

Si nous mettons en Dieu notre confiance, nous serons toujours comblés : avec elle, en effet, on est assuré d'avoir bien davantage que si l'on possédait toutes les richesses de la terre. Ses propres trésors, Dieu ne les refuse jamais à ceux qui mettent en lui seul toute leur espérance. Si nous venons à manquer, c'est seulement à proportion où diminuera cette confiance : dans la même mesure, en effet, Dieu nous retirera son secours, sa protection et son assistance (p. 187 à 195).

Conclusion : Tel un nouveau Moïse

Les directeurs spirituels doivent ressembler à Moïse. Toutes les merveilles qu'a réalisées ce grand patriarche sont comme la figure de celles auxquelles ils sont appelés dans la conduite des âmes. Ils doivent, en effet, tous les jours, en puisant leur force et leur autorité dans la puissance même de Notre Seigneur, arracher les hommes à la captivité du Démon, leur montrer le chemin de la perfection, apaiser la colère de Dieu à leur égard et leur obtenir sa miséricorde, enfin les conduire à travers le désert de la vie présente jusque dans la Terre Promise, c'est-à-dire le Paradis.

Tout cela, nous serons en mesure de le réaliser aisément si nous nous abandonnons tout entiers à Dieu et si nous demeurons sous sa dépendance, exactement comme Moïse, ce grand homme de Dieu qui ne cherchait que sa gloire et le bien de son peuple (p. 199).

CHAPITRE DEUXIÈME

GUIDER SUR LES CHEMINS DE LA SAINTETÉ

Les notations de Bretonvilliers reprises dans ce chapitre concernent la finalité de la conduite des âmes (p. 31 à 79). Les directeurs spirituels ont pour mission de guider ceux qui leur sont confiés sur les chemins de la sanctification. Et, cela, compte-tenu, tout ensemble, de l'appel universel à la perfection évangélique de l'amour, et de la vocation particulière de chacun dans l'Eglise. En même temps qu'une sorte de petit traité de la sainteté chrétienne, ces pages offrent un guide pratique sur le bon usage à en faire dans la conduite des âmes, ainsi qu'un enseignement sur la portée, apostolique et spirituelle, de ce ministère ecclésial décisif.

1. **Engager résolument sur la voie de la perfection évangélique**

Olier part des exigences pratiques auxquelles le directeur doit faire droit dans le dialogue avec ses dirigés pour les engager fermement, tels qu'ils sont, au progrès spirituel et à la recherche de la sainteté. Faute de quoi, il serait dans l'Eglise un mauvais pasteur.

Nombre de chrétiens ne marchent pas sur le chemin de la mortification et de la sainteté pour la simple raison que personne ne leur a fait connaître. Si on le leur avait montré, beaucoup l'auraient emprunté avec joie, qui pourraient dire avec le psalmiste : **Aperite mihi portas justitiæ ; ingressus in eas, confitebor Domino. Hæc porta Domini, et justii intrabunt in eam**³⁹.

Pour répondre à cette requête, il faut leur découvrir, simplement mais avec clarté et tendresse, leurs besoins et leurs nécessités, les aider à prendre conscience de leurs défauts et leur en indiquer les remèdes, fussent-ils les trouver amers et désagréables. Sinon les fidèles demeurent jusqu'à leur mort dans leurs imperfections sans même les connaître, faute que quelqu'un ne leur ait ouvert les yeux. Ils se contentent d'une vie chrétienne routinière qui se réduit à quelques exercices de piété tout extérieurs. Ils ne prennent pas en main le glaive pour offrir en sacrifice leur Isaac⁴⁰, c'est-à-dire leur volonté propre ; et celle-ci demeure aussi impérieuse, avec toutes les autres passions, qu'elle ne l'était au premier jour où ils se sont donnés au service de Dieu. Pourtant l'Écriture nous l'apprend, **Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt cum vitis et concupiscentiis**⁴¹.

C'est parce que nous n'osons pas leur dire franchement leurs vérités de peur de les choquer. Agir ainsi ne procède pas de la charité à leur égard mais satisfait plutôt notre amour-propre : nous avons peur de perdre leur estime et de les éloigner de nous. Poussés par l'intérêt ou quelque autre motif purement humain, nous craignons de les blesser et nous nous taisons. C'est cela qui nous empêche d'appliquer le traitement qui convient, et le mal, faute de remède, devient souvent incurable par la force de l'habitude contractée.

³⁹ Ps 117, 19.

⁴⁰ Gn 22 allusion au sacrifice d'Isaac.

⁴¹ Cf. Gal 5, 24.

Les directeurs qui se comportent ainsi ne font pas l'usage qu'ils devraient de la sainte Parole de Dieu et de la grâce du ministère dont ils disposent. Ils laissent les âmes devenir comme une terre stérile, sans fécondité et toute pleine de mauvaises graines. Ils ne purifient pas l'épouse de Jésus, alors que celui-ci, comme dit l'Écriture, est « *blessé par un seul de ses cheveux* »⁴², c'est-à-dire par la moindre des imperfections de cette Épouse qu'Il veut toute pure et sans tache comme lui-même. Ils affligent Jésus-Christ, lui qui est tout ensemble le Père et l'Époux des âmes. Ils rendent infructueux le sang qu'Il a versé pour elles. Ils sont de ces pasteurs dont parlent le prophète Ezéchiel et l'apôtre saint Jude « *qui se paissent eux-mêmes au lieu de prendre soin de leurs ouailles* »⁴³. Et, comme en témoigne saint Paul, « *ils détiennent la vérité captive de l'injustice* »⁴⁴, en ne l'annonçant pas à ceux qui devraient la connaître.

Quelle ne sera pas leur condamnation au jour du Jugement : ces âmes chrétiennes demanderont alors des comptes à ces pauvres directeurs en proclamant bien haut qu'ils ne leur ont pas donné à manger quand elles avaient faim !

Je ne veux pas, quant à moi, que le Seigneur Jésus-Christ puisse me reprocher en ce jour-là d'avoir cherché, dans la conduite des âmes, autre chose que sa gloire et leur salut et, par peur de leur être désagréable, de n'avoir pas pris garde de lui déplaire à lui-même ! (p. 31 à 33).

2. Révéler à tous l'appel à la sainteté

L'opinion courante, selon laquelle la sainteté ne concernerait pas tous les chrétiens, causait à M. Olier « une très grande peine », doublée d'un douloureux « étonnement » de voir si peu d'hommes d'Eglise s'employer à combattre une telle « tromperie du démon » (p. 35). Le premier soin d'un bon directeur sera donc d'établir chez ses dirigés une conviction fondamentale : l'appel universel, dans l'Eglise, à la sainteté qui est communion de tous les fidèles à la sainteté même de Dieu Père, Fils et Esprit-Saint. Invitation, commandement et grâce sont donnés à chacun dans ce but.

Pour porter les âmes à la perfection, il faut donc les convaincre, d'abord, du devoir qu'elles ont de la rechercher : faute de cette conviction, beaucoup de fidèles ne s'en soucient pas qui, s'ils l'avaient acquise, s'y porteraient de tout leur cœur.

Croire que tous les chrétiens ne sont pas appelés à la perfection, mais simplement à une vie commune qui les dispense de pratiquer les véritables et solides vertus en suivant les exemples et les maximes les plus purs de l'Évangile, voilà qui est une bien grande tromperie et une illusion soufflée par le Démon. La perfection évangélique est pour tous : c'est le festin auquel tout le monde est invité. Il ne tient qu'à nous d'y participer pour être rassasiés des mets délicieux que Dieu veut offrir aux âmes. Quiconque ne cherche pas à s'en excuser peut y être admis, car le maître de maison nous y convie tous et désire de tout son cœur nous y accueillir : sa grande joie est, en effet, de nous faire tout asseoir à sa

⁴² Cf. Cant 4, 9.

⁴³ Cf. Ez 34, 2 et 8 et Jud 12.

⁴⁴ Rm 1, 18.

table pour nous nourrir de sa vie divine et nous combler de ses dons les plus précieux. Non seulement il nous y invite mais, tous, il nous prie instamment : son amour n'a de cesse qu'il ne nous y voie et il irait même jusqu'à nous menacer pour nous faire une plus pressante obligation d'y prendre place⁴⁵.

Parce qu'Il désire obliger tous les chrétiens à la perfection, Notre Seigneur leur propose en exemple Dieu son Père : « *Soyez parfaits, dit-il, comme votre Père céleste est parfait* »⁴⁶. Du moment que nous sommes ses enfants, nous devons lui ressembler. Comme le Père possède en lui-même, au plus haut point qui se puisse concevoir toutes les perfections, ainsi devons-nous les avoir toutes au degré le plus éminent possible. De même qu'il n'y a pas un seul chrétien qui n'ait l'honneur d'être enfant de Dieu, de même n'y en a-t-il point qui se doive exempter de travailler à devenir parfait pour ressembler à Dieu son Père.

Jésus-Christ est l'exemple que nous devons suivre de notre mieux : Il s'est donné lui-même à tous les membres de son Corps comme le modèle de leur vie. Il est notre chef et, nous qui sommes ses membres, nous devons participer à son Esprit et nous remplir de sa vie : en se développant en nous comme il convient, c'est elle qui nous rendra capables de nous approcher de sa propre sainteté. Voilà pourquoi Notre Seigneur nous dit à tous : « *Soyez saints parce que je suis saint* »⁴⁷. Voilà pourquoi Il a voulu pratiquer toutes les vertus : afin de nous donner l'exemple et de nous obliger à l'imiter.

Nous devons tous tendre à la perfection et y travailler. D'abord parce que l'Evangile, sur lequel nous serons jugés, est unique et le même pour tous les chrétiens : c'est comme le testament laissé par Dieu notre Père à ses enfants pour leur manifester ses volontés afin qu'ils mettent tout leur empressement à les suivre. Ensuite parce que nous avons tous reçu un unique baptême, dont les obligations sont les mêmes pour tous en vertu des mêmes promesses que nous y avons toutes faites à Dieu. Enfin parce que nous sommes tous les enfants d'une unique mère, l'Eglise. A tous elle donne les mêmes lois et une même nourriture, Jésus-Christ, qui nous inculque les mêmes dispositions, nous donne pour nous faire vivre et nous conduire un même esprit, à savoir le Saint-Esprit en personne, dont les fruits sont les mêmes dans toutes les âmes. A tous elle dispense la même vie divine qui doit nous remplir, les mêmes sacrements qui doivent produire chez tous les mêmes effets de grâce. A tous elle recommande les mêmes maximes que tous sont appelés à suivre. Ainsi nous aspirons tous à la même gloire. Le jugement sera le même pour tous : tous nous serons jugés en fonction de la même loi et tous nous recevrons ou le même châtiment ou la même récompense.

N'avons-nous pas, d'ailleurs, l'exemple de nos frères les membres de la primitive Eglise qui étaient parfaits ? Il n'y avait entre eux qu'un même esprit, qu'un seul cœur et une seule âme, parce que tous ils étaient remplis du Saint-Esprit qui les élevait tous à la même sainteté⁴⁸.

⁴⁵ Cf. Mt 22, 1-14 ; Lc 14, 15 : parabole du festin.

⁴⁶ Mt 5, 48.

⁴⁷ Cf. Lv 11, 44-45 ; 19, 2 ; 20, 7 etc... 1 P 1, 16.

⁴⁸ Cf. Ac 2, 44 et 46 ; 4, 24 ; 5, 12.

Dieu aime tellement les hommes qu'Il veut se donner à eux en jouissance, non seulement dans l'éternité bienheureuse, mais encore – même si ce n'est pas aussi pleinement – dès cette vie. Et cette jouissance de Dieu est un si grand bien que nous ne devons rien négliger pour l'obtenir. Perdre, ne fût-ce qu'un moment de cette jouissance, ou encore manquer de s'élever, ne fût-ce que d'un degré, dans cet amour, voilà qui est un malheur bien plus grand pour nous que si nous perdions une infinité de mondes. En vérité, nous perdons tout si nous ne parvenons pas à la perfection à laquelle Dieu nous appelle : la mesure de cette perfection est, en effet, celle de notre sainteté, et la mesure de cette sainteté n'est autre que celle de notre union intime avec Dieu et de notre jouissance de lui.

Si nous savions ce que perdent les âmes quand elles ne jouissent pas de Dieu autant qu'elles le pourraient, nous serions inconsolables de consentir pour nous-mêmes à une si grande perte. Et si les saints du ciel étaient capables de ressentir douleur et affliction, quelles ne seraient pas les leurs de constater qu'ils auraient pu posséder Dieu plus profondément et que, par leur faute, ils se sont privés d'un si grand bonheur !

Puisque Dieu désire tellement nous posséder et se donner à nous, nous devrions n'être, en retour, que désir d'aller à lui pour être tout à lui, n'être remplis que de lui et le posséder le plus parfaitement possible. Dans cette perspective, il n'y a point de sainteté, point de perfection à laquelle nous ne devons travailler et prétendre pour réaliser ce désir (p. 35 à 41).

3. *La perfection est celle de l'amour*

Trop de chrétiens se font une idée fautive de la sainteté en s'imaginant qu'elle consisterait en je ne sais quelles prouesses extraordinaires. Aussi les directeurs ont à leur révéler la véritable nature de la sainteté chrétienne : rien d'autre que la perfection quotidienne de l'amour, tel que tous peuvent le vivre dans toutes les conditions et en toute occasion.

Notre Dieu est Amour, et sa propre sainteté qu'il nous demande et nous donne à tous de partager, c'est son amour, à la suite du Christ Jésus, de la Vierge Marie et de tous les saints du ciel.

S'il arrive trop souvent que les fidèles n'aspirent pas à la perfection ou que les directeurs eux-mêmes n'y engagent pas les âmes qu'ils conduisent, l'une des raisons tient en ceci : les uns et les autres ne sont pas suffisamment éclairés et, parce qu'ils placent la perfection ailleurs que là où elle réside, ils ne pensent pas qu'elle soit destinée à tous.

Aussi est-il nécessaire d'instruire les fidèles de la véritable perfection et de leur révéler en quoi elle consiste : non seulement pour les empêcher de se tromper de route, mais aussi pour que sachant ce qu'elle est, ils l'aiment et s'engagent à prendre les vrais et solides moyens pour y parvenir.

Bien des âmes pour leur malheur demeurent dans une fautive persuasion dont il faut les détromper. Elles s'imaginent que pour parvenir à la perfection il est nécessaire de connaître les mêmes phénomènes – extases, révélations, miracles et autres – que l'on voit et admire chez certains saints. Elles croient que, sans tout cela, l'ont ne peut pas atteindre à la sainteté aussi bien qu'eux. Ou bien

encore que pour être parfait il faut quitter le monde, pratiquer de grandes pénitences et austérités, vivre dans le jeûne, etc... En réalité tout cela, qui a sa valeur, ne doit pas être confondu avec la perfection et il n'est pas demandé à tous les chrétiens de le connaître ni de le pratiquer.

Après avoir montré aux fidèles que ce n'est point en cela que réside la perfection, il faut leur dire en quoi ils la doivent trouver : dans l'amour. Cet amour pur et fort, cet amour ardent qui nous engage à la pratique des solides vertus chrétiennes et à la complète et permanente mort à nous-mêmes, en nous faisant vivre de la plénitude de la vie de Dieu et nous établissant tout entiers en Jésus-Christ, notre divin Maître.

Notre Seigneur regarde et chérit tous les chrétiens comme ses enfants et, dans cet amour qu'Il leur porte, Il les appelle tous à la perfection, tous Il les désire parfaits comme Dieu et saints comme Lui⁴⁹. Aussi a-t-Il voulu faire consister cette perfection et cette sainteté en quelque chose qui soit le bien commun de tous et non pas le privilège particulier de quelques-uns. Il a voulu les placer dans ce qui peut être pratiqué par tous, en tout temps et en toute occasion, en toute condition et en tout emploi. Or, tous ne sont pas en mesure de réaliser des actions d'éclat ni de faire de riches aumônes parce qu'ils sont pauvres. Tous ne sont pas capables de se livrer à de grandes austérités et mortifications extérieures. Tous ne sont pas en état d'aller s'enfermer dans la solitude, parce qu'ils sont appelés à servir le prochain ou à remplir des fonctions publiques. Tous n'ont pas le loisir de passer par de longues heures en oraison à cause de leurs occupations. Tous ne sont pas non plus aptes à connaître les états d'oraison les plus élevés, parce que Dieu ne leur en a pas encore fait la grâce ou ne leur accorde pas le don de l'oraison mystique.

Ce n'est point en tout cela que réside la perfection mais bien dans le pur amour. Tous les chrétiens, en effet, sont capables d'aimer. Dieu nous a fait à tous un cœur pour l'aimer, lui qui nous l'a donné. Or, nous pouvons toujours aimer, rien ne peut nous en empêcher : aimer Dieu, nous le pouvons dans le travail comme au repos, lorsque nous sommes malades aussi bien qu'en bonne santé, dans tel emploi comme dans tel autre, dans le bonheur ou dans la peine... En définitive, il n'y a ni moment, ni lieu, ni occasion, ni condition où nous ne puissions aimer Dieu de tout notre cœur et où la fermeté de l'amour ne puisse produire en nous ses véritables effets.

« *Dieu est Amour* », selon l'expression de l'apôtre saint Jean⁵⁰ et, pour rendre les chrétiens parfaits à son image, Il a voulu placer la perfection dans l'amour et la charité : « *celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu en lui* »⁵¹. Plus nous aimons et plus nous sommes établis en Dieu et Dieu en nous, et cette demeure en lui nous fait participer plus intimement à son être divin et à ses divines perfections. Plus Dieu habite en nous et plus Il se communique avec abondance à nos âmes, plus Il y répand en plénitude sa vie divine. C'est dans cette habitation en Dieu que nous réalisons notre propre sainteté : nous sommes saints dans la mesure où Dieu se communique à nos âmes et se les rend lui-même agréables. Plus Dieu répand avec abondance en nous sa vie divine, qui est une vie d'amour, et plus nous sommes parfaits et élevés en sainteté à ses yeux.

⁴⁹ Cf. Mt 5, 48.

⁵⁰ 1 Jn 4, 8.

⁵¹ 1 Jn 4, 16.

La vie de Dieu dans l'éternité est une vie d'amour. Les trois personnes divines ont toujours existé et existeront à jamais dans l'amour mutuel : et cet amour infini qu'elles ont les unes pour les autres ne sauraient avoir de cesse un seul instant. Parce qu'Il nous a créés à son image et ressemblance, Dieu veut que nous lui devenions semblables dans l'amour. Il veut que, de cet amour même, nous le chérissions de tout notre cœur, que nous l'aimions sans cesse et pour toujours, exactement comme les trois personnes divines mettent toute leur grandeur et tout leur pouvoir à s'entraider d'un amour éternel.

Voilà pourquoi Dieu nous a demandé de l'aimer, c'est même là le premier commandement qu'Il nous a donné : ce faisant, Il nous oblige à lui ressembler et à devenir parfaits comme lui-même. Voilà pourquoi Notre Seigneur, le Fils Bien-Aimé de Dieu et l'image de son Père, aimait tellement, pourquoi Il n'a jamais cessé d'aimer et pourquoi son amour durera éternellement. Voilà pourquoi la très sainte Vierge, dès le premier moment de sa Conception Immaculée, a été remplie d'un si grand amour : l'ayant choisie pour être son Epouse, la Mère de son Fils et le Temple du Saint-Esprit, Dieu, en effet, n'a pas voulu qu'elle vive un seul moment sans ce grand amour ; parce qu'Il la chérissait lui-même tendrement, Il ne voulait pas la voir, ne fût-ce qu'un instant, autrement que parfaite sous son regard. Voilà pourquoi, enfin, c'est une vie d'amour que celle des saints au ciel, eux dont les plus parfaits sont ceux qui aiment davantage. Et, de même, dans notre Eglise de la terre, Dieu a-t-il voulu que l'existence des chrétiens fût une vie d'amour et de charité et que le plus parfait fût celui qui la possédait au plus haut degré (p. 41 à 45).

De cet amour divin auquel la perfection chrétienne commune nous fait participer, quelles sont les exigences concrètes ? L'évangile est pour tous les jours. La perfection n'est pas affaire de sensibilité, mais d'engagement « actif et efficace » à accomplir fidèlement la volonté de Dieu dans l'obéissance et avec une « grande pureté d'intention ».

Cet amour qui fait les âmes parfaites ne doit pas être une affection d'enfant, un amour purement sensible, mais un amour fort et courageux, un amour actif, un amour capable de nous conduire efficacement à la pratique de toutes les solides vertus chrétiennes, au désir d'obéir à toutes les maximes et de suivre tous les exemples que Notre Seigneur nous a donnés. Voilà le véritable amour en quoi consiste la perfection, et un tel amour est possible dans toutes les conditions et tous les états de vie.

On peut, en effet, toujours aimer, et même en dormant ; si le sommeil ne permet pas, il est vrai, l'exercice actuel de l'amour, il n'en interrompt pas pour autant la possession habituelle. Voilà bien pourquoi il est dit dans le Cantique des cantiques : « *Je dors, mais mon cœur veille* »⁵². Le cœur du véritable amant n'est jamais sans amour, toujours il est comme tourné vers la personne aimée et jamais il ne cesse de soupirer après elle. Mais ce n'est pas tout.

Partout où règne un tel amour, il engage celui qui en vit à plaire autant qu'il en est capable au Bien-Aimé et à faire en tout ce qu'il sait lui être agréable : autrement dit à pratiquer les vertus de sa

⁵² Cant 5, 2.

sainte vie au plus haut degré dont il sera capable. Or ceci peut se réaliser dans toutes les conditions et en toutes circonstances : il n'en est pas une où, si nous lui sommes fidèles, nous ne puissions aimer Dieu de tout notre cœur. Pas une où l'amour divin ne soit capable de nous établir dans le véritable anéantissement intérieur que Dieu nous demande. Pas une où nous ne puissions vivre dans un abandon total de nous-mêmes à Dieu pour qu'Il fasse de nous ce qu'il lui plaira à jamais. Pas une où nous ne soyons capables d'aimer même les injures que nous recevons et de chérir tendrement ceux-là mêmes qui nous persécutent. Pas une où nous ne puissions brûler du désir de rendre gloire à Dieu et de le voir honoré par tous les hommes. Pas une où nous ne soyons capables d'aimer sérieusement notre prochain. Pas une où nous ne puissions mourir entièrement à nous-mêmes en vivant avec grande plénitude de la vie même de Dieu.

Voilà pourquoi c'est dans cet amour actif et efficace en nous que Dieu a placé la perfection : un tel amour, nous pouvons le vivre dans toutes les conditions et en chacune d'elles, et le vivre en tout temps ; alors que les mortifications, les jeûnes et autres choses semblables ne nous sont pas toujours possibles. Voilà, d'ailleurs, pourquoi il s'est trouvé des saints dans tous les états de vie et dans toutes les conditions : en toute circonstance, en effet, on est en mesure d'aimer. L'amour seul est capable de produire ses fruits de sainteté dans les âmes : il suffit, pour cela, d'avoir du courage et d'être fidèle à Dieu !

Nous devons vouloir vivre dans la dépendance de Dieu et dans l'obéissance à toutes ses volontés, c'est-à-dire satisfaire aux obligations de notre état par amour pour Dieu et le pur désir de lui plaire, en cherchant à le contenter. Ce qui suppose la soif de lui rendre gloire, une grande liberté intérieure qui nous décentre de nous-mêmes et nous empêche de nous attacher à notre propre action : ce n'est pas notre satisfaction personnelle que nous devons vouloir y trouver, mais seulement la gloire de notre Maître, en agissant uniquement pour lui, en ne recherchant que lui, dans la joie de faire par fidélité à Dieu ce qu'Il nous commande et rien d'autre. Il faut donc nous tenir devant Dieu dans une grande pureté d'intention : tandis que nous accomplissons ce qu'Il nous demande, ainsi pourra-t-Il réaliser lui-même en nos cœurs tout ce qu'il lui plaira pour sa gloire. Finalement, il nous faut demeurer abandonnés à Dieu pour accomplir son bon plaisir et rien d'autre que sa volonté. Or cet esprit et ces dispositions peuvent être le fait de tous et dans toutes les conditions du monde.

Cette manière d'agir est extrêmement agréable à Dieu et elle est capable de nous sanctifier en très peu de temps. Elle est sûre et exempte de toutes sortes d'illusions et de tromperies. D'abord, parce que nous faisons la volonté de Dieu, nous accomplissons ses desseins et nous ne nous écartons pas des commandements qu'Il nous donne. Ensuite, parce que, de cette façon, nous ne trouvons pas seulement notre sanctification en accomplissant la volonté de Dieu sur nous : souvent, pour ne pas dire continuellement, nous renonçons ainsi à notre volonté propre qui n'a que trop tendance, de manière habituelle, à rechercher tout autre chose que ce que Dieu demande et désire.

Ainsi vit-on dans un esprit de sacrifice continu : on ne cherche pas à se contenter soi-même, on ne donne pas satisfaction à son humeur, mais on vit plutôt dans une sorte de martyre permanent, d'autant plus agréable à Dieu qu'il est plus paisible, plus continu et supporté avec un plus grand amour (p. 47 à 49).

La croix est donc au cœur de l'amour évangélique. Avec beaucoup de réalisme spirituel, Olier enseigne la supériorité des croix que l'on ne choisit pas, celles qui marquent la vie quotidienne, dans la condition où Dieu a placé chacun (p. 53-55, tirées d'une conférence au séminaire recueillie par Bretonvilliers).

Les souffrances que nous impose notre condition, voilà les véritables croix, qui sont à préférer à toutes les pénitences et mortifications que nous pouvons choisir nous-mêmes. Et, cela, pour plusieurs raisons.

Ces croix-là, d'abord, nous sont imposées par Dieu lui-même dans la mesure où elles sont jointes, et souvent de manière inséparable, à la condition dans laquelle Il nous a placés. Il n'en va pas ainsi des autres mortifications que nous décidons nous-mêmes : n'y retrouvons-nous pas, souvent, notre volonté propre ? Ne nous sont-elles pas, en tout cas, moins onéreuses précisément parce que nous les décidons de notre propre chef ? Toute mortification qui est l'objet de notre choix ou de notre propre volonté nous paraît moins amère, et l'aiguillon dont elle peut nous piquer s'en trouve, pour le moins, émoussé.

Ces croix-là, en second lieu, qui sont ainsi attachées à notre état, durent ordinairement toute la vie, alors que les autres sont seulement passagères. Les disciplines et autres mortifications de ce genre sont vite passées, elles ne durent qu'un court moment ; après quoi l'on en souffre plus. Supporter volontiers et avec amour, de manière permanente, les croix de notre état, qui nous blessent sans cesse et de partout ; continuer à les endurer alors que l'on pourrait s'en exempter, et, cela, par fidélité à Dieu et pour le contenter en faisant ce qu'Il nous demande : voilà, en revanche, qui est un véritable martyre d'amour. Et il nous faut le préférer à toutes les autres pénitences... que nous choisirions volontiers, en suivant notre inclination, à seule fin de nous dispenser de celle-ci ! Acceptées, ces croix providentielles nous font progresser aux yeux de Dieu bien davantage que ne le pourraient faire celles que nous choisissons nous-mêmes.

Ces croix-là, troisièmement, qui tiennent à notre condition, nous ne nous y accoutumons pas. Outre celles qui nous affligent physiquement, ce sont souvent, en effet, des peines intérieures provoquées par les tracasseries que nous avons à endurer : elles restent toujours sensibles, et la peine et la souffrance qu'elles nous causent nous semblent pour ainsi dire toujours nouvelles. C'est un peu comme lorsqu'on est piqué à plusieurs reprises par des abeilles : la dernière nous fait souvent aussi mal que la première, et la piqûre des unes ne nous rend pas plus douce ou moins douloureuse celle des autres ! Ainsi en va-t-il des peines que l'on doit supporter dans chaque condition : impossible de s'y accoutumer, elles sont toujours aussi difficiles à endurer, et, souvent même, leur continuité nous les rendrait insupportables sans le secours de la grâce qui nous fortifie. Tandis que – l'expérience quotidienne est là pour nous le montrer – on s'habitue aux autres pénitences : le corps s'y fait et en souffre moins par la suite.

Ces croix de notre état nous sont très sanctifiantes pour une quatrième raison. Tandis qu'on les endure, souvent en effet elles nous apparaissent comme sans utilité pour notre profit spirituel. Ou bien nous croyons, en les supportant, ne faire rien qui vaille ; ou bien encore nous pensons que c'est par

notre faute si nous en souffrons. De la sorte on demeure toujours en esprit d'anéantissement, et c'est cela qui nous rend agréables à Dieu et davantage accueillants à ses grâces. Il en va autrement des croix que nous choisissons : elles nous paraissent avantageuses, nous sommes persuadés de bien faire en les pratiquant ; et, parfois même, parce que nous nous estimons plus mortifiés que les autres, l'esprit d'orgueil et de suffisance s'insinue en nous et, en nous gonflant intérieurement, nous éloigne de Dieu et nous retire de l'état où il nous faudrait être pour recevoir ses grandes miséricordes.

Cinquièmement, lorsque nous endurons ces croix de notre état, il arrive souvent que nous nous trouvons en butte au mépris, aux moqueries ou, au moins, à l'incompréhension du prochain. Dans le cas des mortifications choisies, en revanche, lorsqu'elles deviennent notoires autour de nous, nous sommes estimés et honorés, tout le monde en fait cas, à cause de l'admiration et du respect habituellement voués à ceux qui sont connus pour pratiquer de telles mortifications.

Dans ces dernières, sixièmement, les motifs de satisfaction ne manquent pas ; et, si le corps en souffre un peu, l'esprit y trouve sa paix, il s'en accommode, voire même s'y complaît volontiers. Dans les croix providentielles, au contraire, il est très souvent accablé, sans aucune satisfaction et sans aucun repos sensible : il n'y trouve que peine et amertume qui rendent plus douloureux encore son tourment.

Enfin, les mortifications volontaires – jeûnes et autres semblables – ne touchent que le corps dont, tout au plus, elles affaiblissent la vigueur naturelle pour la soumettre à la loi de Dieu, en le domptant et l'assujettissant à la volonté. Tandis que les croix providentielles domptent l'esprit lui-même en le mettant dans une attitude où il est en mesure de plaire à Dieu : en lui faisant pratiquer les véritables mortifications intérieures, elles le font mourir à lui-même et exercer les actes des vertus les plus pures, elles l'anéantissent et le rendent toujours soumis à la loi de Dieu. Aussi sont-elles d'autant plus avantageuses et préférables aux premières que l'esprit est supérieur au corps et la mortification intérieure, à celle des sens : lorsque l'esprit est bien réglé, il exerce ensuite avec plus de puissance sa domination sur la partie inférieure.

Voilà pourquoi nous devons aimer et accueillir avec joie les petites peines qui surviennent dans notre état... (p. 53 à 55).

Aussi « l'une des principales règles » pour un directeur sera de veiller à ce que ses dirigés ne s'écartent pas « de leur propre chemin » sous prétexte d'imiter... ce que les saints ont, en fait, d'inimitable.

Ce chemin vers la sainteté a beau être le plus sûr et le plus solide, il est, en fait, très souvent le moins suivi : c'est que la plupart des gens mettent la perfection dans ce qui est leur est le plus facile et le plus agréable. Lorsque, par exemple, on trouve plaisir à la prière, on en prolonge la durée, quitte à délaisser le devoir d'état auquel on doit toujours s'employer. Et ainsi de suite. On s'imagine ainsi avoir beaucoup fait, alors qu'en réalité on n'a rien fait du tout : nous avons agi en suivant notre propre inclination au lieu de suivre les desseins de Dieu sur nous, nous nous sommes soustraits à ses ordres pour laisser libre cours à notre désir et à notre imagination. Les directeurs doivent être très attentifs à ce point avec ceux que Dieu met sous leur conduite : la perfection chrétienne, en effet, ne consiste pas

à faire beaucoup mais à beaucoup aimer, elle consiste à faire avec un grand amour ce que Dieu nous demande.

Il faut donc détromper un dirigé lorsqu'il s' imagine que la perfection résiderait dans les phénomènes extraordinaires que nous pouvons admirer chez certains saints. Chez ceux-ci, en effet, il faut distinguer deux choses : ce que nous avons à admirer et ce que nous avons à imiter.

D'une part, en effet, il y a les actions merveilleuses que Dieu a réalisées en eux et, par leur entremise, chez les autres. Nous devons adorer la grande volonté de Dieu qui se plaît à se communiquer ainsi aux hommes : nous pouvons rendre grâce pour ces saints et nous réjouir avec eux des grands dons qu'Il leur a accordés. Pour nous-mêmes, en revanche, nous ne devons pas les désirer, mais l'humilité et l'anéantissement dans lesquels nous avons à demeurer continuellement doivent nous persuader que nous sommes indignes de ces faveurs.

D'autre part, il y a les vertus que ces saints ont pratiquées. Sur ce point, nous devons nous attacher à les imiter le mieux possible : les vertus, en effet, sont le bien commun de tous les chrétiens. Et les saints nous ont été donnés comme des modèles et des exemples sur lesquels nous avons à configurer notre vie.

Il ne faut pas se mettre en tête de reproduire tout ce que nous remarquons de saint et de bon en eux. Dieu a diverses manières de conduire les âmes dans l'Eglise. Il faut nous attacher plutôt à celle que Dieu veut pour nous sans en désirer une autre. Ce sont des chemins différents mais qui conduisent tous au même but, qui est Dieu. Notre fidélité consiste à marcher sur celui que Dieu nous indique, mais à y marcher du plus grand pas qui nous est possible, de manière à arriver plus tôt à lui et à le posséder parfaitement.

Cette règle est l'une des principales que doivent suivre ceux qui conduisent les âmes : les empêcher de se détourner de leur propre chemin et de prendre une autre voie que celle où Dieu les appelle pour aller à lui. Même si Dieu veut se donner à tous et être la possession de tous, c'est pourtant de manière variée et par des moyens différents pour chacun.

Notre grande application, comme directeurs, doit être de mettre les âmes dans la voie où nous croyons que Dieu les appelle et de les détourner de toutes les autres, où l'amour-propre pourrait être tenté de les conduire. C'est là le bon moyen pour parvenir à la perfection, cette perfection vers laquelle nous avons le devoir de conduire toutes les âmes que nous dirigeons (p. 55 à 57).

4. Diriger sans lâcheté, par amour

C'est au nom de son amour pour eux que le directeur doit travailler courageusement à la sanctification de ses dirigés. Travail exigeant, franchise qui les peinera parfois, mais dictée par cet amour, comme d'un père avec son enfant pour son plus grand bien. Le sculpteur ne doit-il pas tailler la pierre brute pour que la statue soit belle ?

L'amour de Dieu et le zèle pour sa gloire doivent nous inculquer efficacement cet esprit : Dieu est davantage glorifié par une seule âme parfaite et parvenue à une sainteté éminente que par plusieurs autres qui se contentent d'une vertu médiocre et commune. L'amour du prochain doit aussi nous pousser à travailler à sa perfection : c'est le plus grand bien que nous puissions lui procurer en ce monde et dans l'éternité.

C'est faire preuve d'une grande lâcheté, c'est manquer d'amour de Dieu et des âmes que de ne pas dire aux dirigés ce qui est nécessaire par peur de les attrister. Un père, au nom même du grand amour qu'il voue à son fils et du zèle ardent qu'il a pour son bien, le reprend... et souvent même le châtie : et, s'il le fait, c'est par amour. Pourquoi n'aurions-nous pas, nous autres directeurs, le même désir de voir parfaits nos fils spirituels ? Et, dans ce désir, pourquoi ne pas leur dire ce qui leur est nécessaire, même s'ils doivent le trouver amer et pénible sur le moment ? Ce qu'il nous faut regarder, ce n'est pas la peine qu'ainsi cela peut leur faire, mais le bien que cette peine même doit leur procurer. Dans cette perspective, si nous les aimons réellement, nous leur dirons leur vérité avec tout notre cœur, sans la leur déguiser en rien.

Nous devons considérer toutes les âmes que Dieu nous confie comme des ouvrages que nous avons à travailler pour sa gloire. Un peu comme ces blocs de pierre que l'on donne à un sculpteur pour qu'il y taille quelque belle statue : il y travaille de bon cœur, avec tout son amour, et, par fidélité au modèle, il s'efforce de la rendre la plus belle possible. Mais, pour en venir à bout, il lui faut faire plusieurs entailles dans la pierre pour en enlever tout ce qui est superflu, afin de donner à la statue toute la beauté désirable. Ainsi en va-t-il des âmes : Dieu nous les donne pour les travailler en vue de sa gloire et les rendre agréables à ses yeux. Ce travail, nous devons le faire avec amour, en mettant une grande fidélité à les sanctifier. Et, dans cette perspective, nous ne devons pas craindre de les émonder pour enlever le superflu dont elles sont pleines afin que, vidées ainsi d'elles-mêmes, elles deviennent toutes saintes et acquièrent la beauté que Dieu veut pour elles. Ce sont des (en)taillages d'amour pour lesquelles elles nous auront beaucoup d'obligation et nous remercieront un jour de tout cœur.

Lorsque l'artiste présente son ouvrage à son maître, si celui-ci le trouve à son goût il le prend et, trouvant plaisir à le contempler, il le place dans son cabinet parmi les objets qu'il aime : après quoi il félicite l'artiste et sur celui-ci en rejailit la gloire et l'honneur. Voilà comment Dieu fera si nous lui présentons une âme embellie par la grâce, un ouvrage rendu parfait par la sainteté où elle sera parvenue. Notre Seigneur, lui qui est le Maître, la recevra avec joie, la regardera avec satisfaction et la présentera à Dieu son Père comme un témoin de sa grande gloire pour toute l'éternité. Il la placera dans le Paradis afin que la très sainte Trinité trouve éternellement en elle ses complaisances et sa

gloire. Mais ce n'est pas tout : Il louera celui qui aura travaillé à réaliser cet ouvrage et le récompensera pour lui avoir ainsi procuré à tout jamais une si grande gloire, pour avoir contribué à embellir son palais d'un ornement aussi précieux, pour lui avoir donné un sujet où Il est en mesure de trouver ses délices et ses complaisances. C'est alors que toute la gloire de cette âme bienheureuse et tout ce que Dieu a réalisé en elle de grand et de magnifique rejaillira sur celui qui y aura collaboré et aura contribué à la mettre dans cet état, comme sur celui qui, après Dieu, est l'auteur de toute sa beauté.

Qui donc, parmi nous, ne voudrait travailler à la sanctification des âmes en voyant qu'ainsi Dieu en est glorifié et que nous en serons loués éternellement ? Qui ne voudrait procurer aux âmes un tel bienfait, puisque, grâce à leur sainteté, les âmes doivent être à tout jamais les sujets de la grande gloire et des grandes complaisances de Dieu ? Qui de nous ne voudrait prendre un peu de peine pour perfectionner les âmes, puisque non seulement c'est le moyen de glorifier Dieu et d'être utile au prochain, mais que nous en recevons nous-mêmes de si grands avantages au ciel ? (p. 57 à 61).

5. Pour manifester la gloire du Christ

En travaillant à la sanctification des âmes qui lui sont confiées, c'est la gloire du Christ que le directeur spirituel contribue à manifester : la sainteté des chrétiens est, en effet, participation aux richesses de « l'intérieur de Jésus » dont elle révèle la merveilleuse fécondité.

Il n'y aura pas trop de tous les « bienheureux » pour réaliser en plénitude cette manifestation de « l'intérieur de Jésus » dans toute sa beauté et pour répondre au désir du Fils de Dieu d'en faire l'hommage à son Père en une louange éternelle.

La plus grande joie que nous pouvons donner à Notre Seigneur, c'est de travailler, par la direction, à perfectionner ainsi des âmes : son grand plaisir est, en effet, de trouver de telles âmes pour les présenter à son Père comme autant de manifestations de l'amour qu'Il lui porte, afin qu'en elles le Père soit loué, honoré et glorifié. Si ce désir du Fils de Dieu est si grand, c'est qu'il est à la mesure de la dilatation de son cœur, rempli de l'aspiration à rendre gloire à son Père.

En perfectionnant les âmes et en les rendant plus saintes, nous contribuons d'autant plus à la gloire de Jésus-Christ que nous leur permettons de s'élever à un plus haut degré de sainteté : ainsi son Corps mystique dont elles sont les membres devient-il plus beau et plus éclatant ; ainsi sa couronne, que composent les saints, est-elle plus précieuse et plus riche, à la mesure même de leur propre richesse spirituelle. Les saints, en effet, sont les bijoux de la couronne de Notre Seigneur : plus ils ont de prix aux yeux de Dieu et plus elle est belle, un peu comme la couronne d'un roi est d'autant plus ouvragée qu'y figurent des diamants de plus grand prix.

Cette gloire de Jésus-Christ n'est pas passagère, mais elle sera éternelle, puisque les saints doivent devenir comme les bijoux de sa couronne et les sujets de sa gloire. Plus ils auront de sainteté et plus ils le loueront : l'étendue de leur amour pour le Christ sera la mesure de leur gloire, et cette gloire leur sera donnée éternellement à la mesure de la sainteté qu'ils auront acquise sur la terre.

L'intérieur de Jésus-Christ paraîtra et se manifestera davantage hors de lui-même en étant communiqué aux saints avec une plus grande plénitude, puisque c'est de cette plénitude qu'ils reçoivent tous : c'est cette participation qui fait leur sainteté. On peut, en effet, considérer l'intérieur de Jésus Notre Seigneur de deux manières : ou bien en lui-même, ou bien étendu aux saints. Selon la première, cet intérieur est toujours le même : c'est en lui que Dieu se complaît et lui que vénèrent les saints. Mais selon la seconde cet intérieur ne se manifeste que dans la mesure, plus ou moins grande, où les saints y participent.

L'intérieur de Jésus-Christ est un peu comme un grand fleuve qui se répand dans la campagne où une multitude de fossés reçoivent ses eaux en proportion de leur capacité plus ou moins grande. Ce sont ces fossés qui, à eux tous, montrent la plénitude des eaux de ce fleuve qui les remplit tous et qui est capable de le faire, quelle que soit leur profondeur et leur capacité. Ces fossés témoignent du besoin qu'ils ont du fleuve : sans le secours de ses eaux ils resteraient à sec et complètement vides. Alors que la campagne, arrosée par les eaux du fleuve, perd son aridité et devient fertile et belle à regarder.

Ainsi en va-t-il de l'intérieur de Jésus-Christ qui, en se communiquant à toute la terre de l'Eglise, lui donne beauté et fertilité. Et tous les saints sont comme autant de fossés qui reçoivent de la plénitude de cet intérieur divin à la mesure de leur capacité : ils en révèlent et en font connaître la grandeur selon qu'ils sont plus ou moins remplis des eaux de cette source divine. Plus les âmes seront saintes et davantage éclatera dans toute sa beauté l'intérieur de Jésus, d'un éclat qui ne sera pas passager mais bien éternel. Les bienheureux, en effet, comme autant de rayons reliés à ce centre divin, le rendront d'autant plus lumineux et éclatant qu'ils auront en eux davantage de sa lumière et de son éclat : tout ce qu'ils en auront rejaillira sur lui comme sur celui qui est la source et le principe de leur gloire et de leur grandeur. Quelle gloire ce sera dans le Royaume pour Jésus de se voir ainsi dilaté dans tous les saints pour louer et magnifier en eux la majesté de Dieu son Père !

L'amour du Fils de Dieu pour son Père est d'une étendue sans limites qui lui donne un désir infini de le louer, non seulement par lui-même, mais encore dans tous les hommes : Il a voulu les remplir tous de l'étendue de ses louanges et de son amour pour autant qu'ils en sont capables. Voilà la grande soif de Notre Seigneur et le grand désir de son cœur. Pour notre part, nous assouvissons cette soif lorsque nous mettons les âmes en meilleures dispositions de participer à son amour et à ses louanges. Et, cela, seulement si nous les rendons plus saintes et plus parfaites : plus elles acquièrent la sainteté et plus elles communient à Jésus-Christ. Ce divin Maître vit, en effet, plus intensément en elles et leur communique davantage les dispositions de son cœur et leur donne plus de part à son intérieur divin. C'est en lui que les saints trouvent la source de leurs louanges et de leur amour pour Dieu, à la mesure où ils y communient plus profondément (p. 61 à 65).

6. *A la grande joie du Père*

Dieu n'a pas de plus grand désir que de contempler en tous ses enfants le Fils qui fait toute sa joie ; le Fils veut vivre en tous à la gloire de son Père. Le directeur est au service de cette dilatation des richesses du Christ dans les âmes sanctifiées.

La grande joie du Père éternel, c'est de voir son Fils partout parce qu'Il n'a d'amour que pour lui et pour les âmes dans la mesure où elles sont davantage remplies de lui. Voilà pourquoi saint Paul affirme qu'il faut que Jésus-Christ se forme en nous⁵³ et pourquoi il prie pour l'entière consommation en lui de ses correspondants : **Oramus consummationem vestram**⁵⁴. Voilà la raison pour laquelle les saints du ciel n'auront plus rien d'eux-mêmes, c'est-à-dire plus rien de la vieille créature, mais seront tout perdus en Jésus-Christ qui les vivifiera entièrement, vivant et exprimant en eux son intérieur : Dieu voulant se complaire totalement dans les saints, ne le pourrait pas s'il demeurerait en eux quelque chose d'étranger à Jésus-Christ, qui seul peut être l'objet des complaisances de son Père.

Sachant que le Père veut le voir établi dans les âmes, Notre Seigneur n'a lui-même pas de plus cher désir que de le contenter et de le glorifier de cette manière : Il sait que le Père sera d'autant plus glorifié qu'Il sera lui-même mieux établi dans les saints, lui qui est la source de la gloire que ceux-ci rendent à Dieu, gloire d'autant plus grande qu'Il vit en eux avec plus de plénitude. Voilà pourquoi, afin de glorifier ainsi le Père, Notre Seigneur appelle tous les chrétiens à se revêtir de lui-même⁵⁵, c'est-à-dire à le laisser vivre et agir librement en eux. C'est à cette fin qu'Il se donne à eux au très Saint-Sacrement et sous d'autres formes encore.

Nous rendons donc une âme d'autant plus parfaite que nous y établirons Jésus-Christ avec plus de plénitude et d'étendue. Il s'y exprimera lui-même dans la mesure où nous le formerons en elle⁵⁶. De cette manière nous pouvons, nous autres directeurs, répondre et satisfaire tout à la fois au désir qu'a le Père éternel de voir son Fils dans tous ses membres, et à celui du Fils qui souhaite s'y exprimer lui-même pour l'amour et la gloire de son Père.

En vivant ainsi dans les âmes chrétiennes, Notre Seigneur y rend à Dieu son Père une plus parfaite religion : partout où Il est et vit, c'est en effet pour adorer continuellement la majesté de Dieu et toutes ses perfections divines, et Il fait participer à cette adoration les âmes dans lesquelles Il règne. La gloire principale que Dieu veut recevoir de ses créatures est le culte de religion où s'exprime leur reconnaissance de son empire et de sa souveraineté sur toutes choses : aussi lorsqu'Il vit dans une âme, Jésus-Christ la met-Il dans un état de parfait anéantissement devant Dieu et la fait-Il entrer dans l'esprit de sa propre religion envers le Père. Et, cela, d'autant plus qu'Il agit en elle avec davantage de force, à la mesure même où cette âme est plus sainte et plus parfaite.

⁵³ Cf. Gal 4, 19.

⁵⁴ 2 Co 13, 9.

⁵⁵ Cf. Gal 3, 27.

⁵⁶ Cf. Gal 4, 19.

Plus une âme est sainte et plus elle est capable de recevoir de grandes communications de Dieu. Dieu, voyant, en effet, son Fils davantage exprimé en elle, y répand d'abord avec d'autant plus d'amour et de plénitude ses miséricordes et ses grâces : Il ne saurait se lasser de faire du bien à son Fils, qu'Il regarde en sa propre personne ou dans celle de ses membres. Plus une âme est parfaite, ensuite, et plus elle est vide d'elle-même et de toutes choses : ainsi se trouve-t-elle dans une meilleure capacité de recevoir et d'éprouver les grandes opérations de Dieu en elle.

Aussi, lorsque nous travaillons à la perfection des âmes, est-ce un triple bien que nous accomplissons. Premièrement, nous donnons une grande joie à Dieu : son souhait étant de se communiquer, par son Fils et pour l'amour de lui, à ses créatures, Il est pleinement heureux quand nous lui donnons lieu de le faire ainsi à la mesure de son désir. Deuxièmement, nous faisons une grande joie à Notre Seigneur, puisqu'Il ne désire lui-même rien tant, pour la gloire de Dieu son Père, que de voir ses membres remplis de la vie divine communiquée par Dieu. Troisièmement, nous procurons à ces âmes le bonheur le plus grand dont elles puissent bénéficier, à savoir de posséder Dieu et d'en jouir, lui qui est leur souverain bien : tous ces bienfaits se réalisent dans les âmes à la mesure de leur sainteté et de leur perfection devant Dieu.

Il arrive souvent que Notre Seigneur a sur certaines âmes de grands desseins qui requièrent d'elles une haute sainteté, faute de quoi Il ne les accomplira jamais en elles ni par elles. S'Il ne les trouve pas dans l'état où Il les désire, Il en cherche d'autres pour être, à leur place, l'instrument de ses desseins et pour bénéficier de leurs grâces sur la terre et de leur récompense au ciel. Aussi, dans l'amour que nous portons à nos frères, dans le désir que nous devons avoir que les desseins de Dieu soient accomplis par ceux qu'Il a choisis et selon les voies qu'Il a déterminées, nous sommes tenus de conduire les âmes à la perfection, afin de les mettre en mesure de servir les desseins que Notre Seigneur a sur elles pour la gloire de son Père : ainsi obtiendront-elles, sans en être frustrées, les récompenses que Dieu leur a préparées pour le bien qu'Il veut réaliser en elle (p. 65 à 69).

7. Pour le bien de l'Eglise

Les âmes saintes sont pour l'Eglise un trésor spirituel et apostolique inestimable, aussi bien pour l'efficacité de leur prière que pour le rayonnement de leur témoignage exemplaire.

Dans la mesure où nous voulons que les âmes de nos dirigés deviennent parfaites, nous sommes la cause de plusieurs grands bienfaits.

Nous contribuons, premièrement, à fortifier l'Eglise : ces âmes obtiennent, en effet, davantage de secours de Dieu pour elle dans ses besoins. Car, s'il est exact que Dieu, en sa bonté et sa miséricorde, est disposé à écouter la prière de tous les chrétiens, il est non moins vrai que plus une âme est sainte et plus elle a de pouvoir auprès de lui pour obtenir ce qu'elle lui demande : par amour pour elle, Dieu lui donne bien des grâces qu'Il ne lui accorderait pas s'Il ne la voyait pas dans cette sainteté.

En second lieu, une âme sainte est d'un grand mérite auprès de Dieu pour obtenir, non seulement pour l'Eglise, mais pour certains de ses membres des grâces particulières que ceux-ci n'obtiendraient pas sans elle, comme l'expérience quotidienne le montre : Dieu les accorde à cette personne en raison de la sainteté dans laquelle Il la voit.

Troisièmement, les âmes saintes ont souvent le pouvoir d'épargner la colère de Dieu et le châtement qu'Il voudrait infliger aux hommes pour leurs péchés. Ainsi le voit-on dans l'histoire de Sodome⁵⁷ et a-t-on pu le remarquer dans plusieurs circonstances dont nous avons-nous-mêmes été les témoins. Jamais peut-être les âmes saintes n'ont-elles été plus nécessaires pour apaiser la colère de Dieu qu'en ces temps que nous vivons, où de grands désordres et des fautes énormes se commettent tous les jours. C'est comme si Dieu voulait, ainsi qu'il est dit au livre de l'Apocalypse⁵⁸, inonder toute la terre des eaux de sa colère : sans doute le ferait-Il en effet s'Il n'était arrêté par la présence de saintes âmes qui se tiennent comme des victimes en sa présence pour implorer sa miséricorde. Peut-être ne serions-nous pas aujourd'hui témoins de tant de fléaux s'il y avait assez de saints sur cette terre, capables, par leur prière, de fléchir Notre Seigneur.

Les âmes saintes, quatrièmement, sont des témoins qui portent continuellement Dieu aux autres ; elles sont des modèles que nous avons en permanence devant les yeux pour imiter l'exemple qu'elles nous donnent : tout comme, en effet, les méchants sont capables par le leur de nous porter au mal, de même les saints et les âmes parfaites sont-ils en mesure de nous entraîner à faire le bien et à les imiter dans leur pratique des vertus chrétiennes (p. 69 à 71).

8. Au bénéfice du directeur lui-même

Coopérant avec le Christ pour la sanctification des membres de son Peuple, le directeur est appelé lui-même à progresser. De plus, il communiera à la béatitude de ceux qu'il aura aidés. Mais loin de rechercher ces avantages, son seul but est que Dieu soit universellement aimé et loué.

Notre Seigneur est venu sur la terre pour sanctifier les directeurs spirituels et pour en faire des ouvrages de qualité pour la gloire de Dieu son Père : **Veni ut vitam habeant et abundantius habeant**⁵⁹. Habituellement, il est vrai, on explique autrement ce passage de l'Evangile. Mais on peut aussi le comprendre de cette manière. De même que Notre Seigneur est venu pour s'offrir à son Père comme une hostie vivante parce que les victimes de l'Ancien Testament n'étaient pas capables de rendre à celui-ci la gloire qui Lui revient⁶⁰, de même est-Il venu apporter une Loi d'amour et de grâce dont Il a voulu la perfection plus haute que celle qu'exigeait la Loi ancienne. Notre Seigneur est un peu comme un maître-artisan qui, après avoir fait travailler ses apprentis, a voulu ensuite se mettre lui-même à l'œuvre. Sortant directement de ses mains, son ouvrage va être d'autant mieux réussi que le maître a

⁵⁷ Cf. Gn 18.

⁵⁸ Cf. Ap 11, 18 et 15, 1.

⁵⁹ Jn 10, 10.

⁶⁰ Cf. Heb 10, 4ss citant le Ps 40, 7-9.

plus d'habileté que les apprentis auxquels il avait confié les premiers travaux : ainsi désire-t-Il procurer à Dieu son Père une gloire plus grande que celle qui lui avait été rendue auparavant.

Les prophètes qui ont autrefois contribué à la sanctification du peuple juif étaient, en effet, comme les apprentis du Fils de Dieu, travaillant sous sa conduite et en son nom. Voyant que les résultats obtenus par eux, même très valables, n'atteignaient toujours pas la perfection désirable pour glorifier Dieu son Père, Il a mis lui-même la main à l'ouvrage pour en faire de meilleurs et de plus parfaits en la personne des directeurs que, dans ce but, Il a fournis à l'Eglise ; cette Eglise dont Il a voulu être le Chef et l'Epoux, et qu'Il a voulu remplir de son propre Esprit.

Notre Seigneur nous a donné l'Evangile, Il a institué les sacrements, Il a voulu nous communiquer sa vie divine. Mais Il ne s'est pas contenté de cela : Il a voulu prendre un soin particulier pour former et sanctifier chaque chrétien, afin d'en faire un sujet de prédilection pour Dieu son Père par la sainteté à laquelle il atteindra et la conformité avec son Fils que Dieu verra en lui.

Voilà pourquoi Il dit : Je suis venu, non seulement pour donner aux hommes la vie en abondance, mais leur donner une vie toujours plus abondante⁶¹, plus pure, plus sublime, plus élevée : cela en leur communiquant toujours plus abondamment la vie même de mon Père dont j'ai reçu en moi la plénitude à leur intention.

Or, tout ce que Notre Seigneur veut ainsi faire, c'est par l'entremise des directeurs, choisis à cette intention pour être ses ministres et les coopérateurs de son propre ouvrage. C'est donc à eux de communier au zèle de Jésus-Christ pour voir toutes les âmes dans la perfection qu'Il désire, pour les y porter avec amour et les y conduire avec joie, en n'omettant donc rien de ce qu'ils pourront faire pour y parvenir.

C'est le plus grand honneur auquel nous pouvons prétendre que de contribuer, en coopérant ainsi avec Jésus-Christ, à la sanctification des âmes, d'être employés à une œuvre aussi sainte et qui doit glorifier Dieu si puissamment durant toute l'éternité. Si nous devons être fidèles à Dieu pour lui procurer, ne fût-ce que pour un instant, toute la gloire possible, avec quelle fidélité et quel amour ne devons-nous pas travailler, à plus forte raison, pour lui procurer celle qui ne finira jamais et qui est la plus chère de toutes celles auxquelles nous pouvons œuvrer !

Cette béatitude dont jouiront au ciel les âmes que nous aurons portées à la perfection, tous les biens qu'elles y posséderont, la grande gloire qu'elles y donneront à Dieu, tout cela rejaillira en quelque manière sur nous qui y aurons contribué. En effet, toute la gloire que pourront à jamais donner à Dieu les saints rejaillira sur Jésus-Christ comme sur le principe de cette gloire : et toute la gloire, toutes les joies et toute la béatitude des saints reviendront à Notre Seigneur, puisque c'est lui qui les leur a méritées et que sans lui, jamais ils ne les auraient possédées. De même, d'une certaine façon, la gloire que procureront à Dieu ceux que nous aurons travaillé à conduire et la béatitude dont ils jouiront dans l'éternité rejailliront-elles sur nous qui en serons de quelque manière la cause : c'est par nos soins et

⁶¹ Cf. Jn 10, 10.

notre fidélité que nous aurons conduit et affermi leurs âmes dans cet état, dans la mesure où nous aurons coopéré avec Jésus-Christ à leur procurer les grands biens dont elles jouiront éternellement.

Les élus participent d'une certaine manière à la béatitude les uns des autres en vertu du mystère de la Communion des Saints, comme l'affirme le Psalmiste : « *J'entre en part de tous les biens que possèdent ceux qui Te craignent* »⁶². Parce qu'ils sont parties d'un même Corps, tout le bonheur dont les membres jouissent rejaillit sur tout le Corps, et l'amour qu'ils se portent mutuellement les rend tout joyeux du bien qu'ils possèdent et, en même temps, cet amour les fait communier à la béatitude des autres dont ils partagent les intérêts. Tout comme il les rendrait tristes du malheur des autres, si jamais le mal et la tristesse pouvaient les atteindre, de même les fait-il s'associer à leur bonheur par la joie même de voir qu'ils en jouissent.

S'il en est ainsi parmi tous les bienheureux, cette communion sera plus étroite encore entre ceux qui auront été l'instrument de la sainteté des autres et ceux qui y auront été élevés grâce à eux. De même qu'il y aura entre ceux-ci et ceux-là une union singulière, de même y aura-t-il un partage particulier de leur bonheur : Dieu veut, en effet, que ceux qui ont été les instruments jouissent du bien qu'ils auront fait à leurs frères et soient ainsi récompensés à jamais de la gloire qu'ils lui auront procurée à lui-même par leur travaux.

Cette seule perspective devrait nous inciter à travailler de toutes nos forces à la sanctification et au perfectionnement des âmes. Nous devons désirer ardemment de le faire à l'égard de toutes les âmes au monde, non seulement en vue de la plus grande gloire de Dieu, qui doit en toutes choses être notre principale motivation, mais encore afin d'aimer et de louer Dieu en tous. Comme Notre Seigneur a cet immense désir de louer Dieu dans toutes les créatures, de même le devons-nous avoir, en effet, puisque nous sommes appelés à entrer dans tous ses sentiments. Et comme Notre Seigneur satisfait, pour sa part, à ce désir en louant et glorifiant Dieu dans tous les saints, du fait qu'ils reçoivent de la plénitude de ses louanges et qu'Il est lui-même la source de toutes celles que les saints rendront à jamais de Dieu, de même notre propre désir sera-t-il satisfait, pour notre part, en le louant avec tous les saints, soit du fait que ceux-ci auront reçu de la plénitude que Dieu a mise en nous à leur intention, soit du fait que nous aurons été la cause de toutes les louanges qu'ils rendront éternellement à Dieu : chaque saint, en effet, glorifie Dieu à la mesure de son élévation et celle-ci est proportionnée à la sainteté qu'il a vécue sur la terre.

Dès lors, qui ne voudrait ainsi louer et glorifier Dieu dans tous ses saints ? Qui ne désirera avoir un cœur élargi à toutes les créatures pour le magnifier en toutes ? Et, si nous n'en sommes pas capables, parce que cette grâce est réservée à Jésus-Christ, lui qui doit être la louange universelle de Dieu son Père, tâchons au moins de le glorifier dans les âmes que Dieu nous confie, en les perfectionnant le plus que nous pouvons afin de pouvoir, avec elles, louer et aimer Dieu éternellement !

Le zèle que nous avons pour la sanctification des âmes et la peine que nous prenons pour les conduire à la perfection nous vaut un autre avantage encore. Voyant notre désir de le glorifier en

⁶² Ps 118, 63.

travaillant à sanctifier ses enfants, Dieu prend un soin particulier de notre propre sanctification : Il nous fait avancer et progresser nous-mêmes dans la perfection à la mesure même où Il nous voit désirer ce progrès pour les autres ; et ainsi nous récompense-t-Il du bien que nous voulons procurer à nos frères.

C'est là un grand bienfait pour nous, directeurs : de cette manière, en effet, nous sommes dans les mains de Dieu qui désire nous sanctifier et qui est capable de le faire en peu de temps. Et, de la sorte, nous pouvons accéder à un degré de sainteté où nous ne serions jamais parvenus en suivant les voies ordinaires et communes.

Voilà les sentiments dans lesquels nous devons travailler courageusement à la parfaite sanctification des personnes que la bonté de Dieu nous confie et ne rien omettre de notre côté, quelque difficulté que nous puissions y rencontrer, afin de les élever au plus haut degré possible de sainteté comme aussi pour y parvenir nous-mêmes, ne devant pas avoir plus d'amour de nous-mêmes et de notre propre perfection que de celles des autres.

Nous devons donc travailler du mieux que nous le pouvons à rendre les âmes semblables à Dieu : c'est le plus grand bien que l'on puisse leur procurer, rien n'étant plus avantageux pour la créature que d'approcher le plus près possible de la perfection de son Créateur. Mais nous ne devons pas avoir moins de zèle pour nous conformer nous-mêmes à Dieu : parce qu'Il est le souverain bien des âmes, nous devons, en y portant les autres, nous y consacrer nous-mêmes de toutes nos forces. Même si nous devons tous devenir semblables à Dieu au ciel, comme l'affirme saint Jean⁶³, il n'en est pas moins vrai que ceux qui seront les plus élevés dans la gloire lui ressembleront davantage : ils auront en eux, en effet, une plus grande plénitude de la vie divine et Dieu exprimera plus parfaitement en eux ses perfections divines.

C'est à quoi il nous faut donc aspirer de toutes nos forces. Non point par amour de notre propre perfection ou par désir de nous voir plus élevés en sainteté. Mais dans la seule considération de Dieu et de sa plus grande gloire : c'est lui qui est d'autant plus glorifié dans les saints que ceux-ci sont plus élevés dans la perfection et participent davantage à la vie divine. Dans le seul désir de l'aimer plus parfaitement et de le louer plus universellement. Dieu veuille nous faire lui-même cette grâce en sa grande et infinie miséricorde : ainsi soit-il (p. 71 à 79).

⁶³ 1 Jn 3, 2.

CHAPITRE TROISIÈME

AIMER AVEC DÉSINTÉRESSEMENT

Conduire des frères sur le chemin de la perfection évangélique est, de la part du directeur, œuvre de la véritable charité. Comment vivre, concrètement, cet amour ? Un point central de la spiritualité d'Olier trouve ici son application : simple instrument d'une œuvre dont Dieu lui-même est l'unique véritable auteur, le directeur doit se garder de toute attache égoïste et du moindre intérêt personnel (p. 105 et 113-153).

1. Aimer en Dieu et pour Dieu

Liberté et pureté, sans lesquelles on ne peut participer à la charité de Jésus-Christ.

Nous ne devons avoir en vue que Dieu seul dans le prochain et dans les âmes que nous conduisons vers lui.

Nous devons entrer dans la charité de Jésus-Christ pour tous les hommes, nous devons donc les aimer tous pour Dieu, sans aucune attache et avec une grande liberté. Nous devons essayer de dire avec saint Paul : Personne ne souffre sans que je souffre avec lui, etc...⁶⁴. Cette parole montre l'étendue de la charité de l'Apôtre qui remplissait son cœur de cette disposition sans que la nature y ait aucune part. Il faut les aimer par la grâce et non point par la nature. Si nous les aimons en Dieu, nous les aimons avec une parfaite liberté et sans que l'attache y ait aucune part.

Les directeurs doivent donc prendre un soin très particulier de se tenir dans un parfait détachement vis-à-vis des personnes qu'ils conduisent.

Premièrement, parce que, les cœurs appartenant à tant de titre à Dieu et à Jésus-Christ son Fils, ils lui font un grand tort quand ils sont partagés et se donnent pour une part à d'autres qu'à lui.

En second lieu, parce que les directeurs doivent donner aux âmes l'exemple de ce qu'elles ont à pratiquer : comment porteront-ils les âmes au parfait détachement si on les trouve eux-mêmes attachés ? C'est davantage par l'exemple que par la parole qu'ils ont à prêcher et à enseigner.

Troisièmement, manquer de détachement est le meilleur moyen pour mettre obstacle à la communication de Dieu aux âmes. Dieu, en effet, choisit les prêtres pour se communiquer par eux aux autres et il les regarde un peu comme des canaux pour les arroser des eaux de sa grâce. Or il les trouve alors pour ainsi dire bouchés par l'attache qu'il voit dans leurs âmes, et ainsi hors d'état de recevoir ce qu'il voudrait réaliser par leur entremise dans ceux qui sont sous leur conduite.

⁶⁴ Cf. 1 Co 9, 22 et 2 Co 11, 29.

Quatrièmement enfin, une belle attache enlève la pureté de l'esprit et fait que l'on s'engage dans les sentiments de la chair, auxquels nous devons être entièrement morts selon le conseil de l'Apôtre⁶⁵ : il ne faut pas que les chrétiens agissent par de tels sentiments s'ils veulent vivre dans la sainteté de leur vocation, à plus forte raison les prêtres, qui doivent être plus saints et par leur sainteté attirer sur les autres les miséricordes de Dieu.

C'est « l'abomination de la désolation dans le lieu saint » lorsque, dans le cœur des prêtres – eux qui doivent être totalement sanctifiés et en qui Jésus-Christ veut régner pour la gloire de son Père et la sanctification des chrétiens – l'on trouve quelque image profane, autrement dit quelque créature, pour prendre la place de Jésus-Christ. Ou même si, sans l'en chasser, tout à fait, on trouve quelqu'un d'autre à siéger avec lui sur son trône et à partager avec lui son royaume et son autorité. C'est un véritable creve-cœur pour le Fils de Dieu, dont on n'aura connaissance qu'au ciel. Car, autant Notre Seigneur a d'inclination et de désir pour vivre et régner seul dans les cœurs de ceux qu'Il a choisis comme ses ministres et ses vivantes images sur la terre, autant sa douleur est alors profonde. C'est « l'abomination de la désolation⁶⁶ » à cause de tous les maux qui s'en suivent aussi bien pour le directeur lui-même que pour ceux qui sont sous sa conduite.

Nous devons vivre dans la pureté des anges, eux qui sont au service des hommes sans aucune attache. Dans l'Écriture les prêtres sont appelés anges : ainsi, en demandant que les femmes se voilent « à cause des anges⁶⁷ », saint Paul désigne-t-il par là les prêtres, qui servent Dieu dans son temple. Ce n'est pas seulement parce que nous sommes envoyés par Dieu comme les anges pour servir nos frères, mais autant parce que nous devons avoir leur pureté et leur sainteté et participer à toutes leurs dispositions : nous avons, en effet, en commun avec eux une même fonction au service de ceux que Dieu nous confie, à savoir de les conduire tous jusqu'à lui (p. 105 et 113-115).

2. Non pour des motifs humains

L'affection du directeur ne doit pas être dictée par des considérations d'ordre naturel, tels que l'agrément des qualités humaines des dirigés, la recherche de leur estime ou de leur affection.

Si nous voulons nous maintenir dans cette pureté, ce ne sont pas les qualités extérieures des dirigés que nous devons considérer, comme la bonne grâce, l'intelligence, les talents, la manière d'agir et les capacités : tout cela, qui est de l'ordre de la nature, nous porte, en effet, à une affection et à une tendresse simplement naturelles qui conduisent à l'attachement. Il faut oublier tout cela et ne pas même le regarder. Sinon nous pourrions tomber dans le même désordre que la première Eve lorsqu'elle regarda le fruit défendu : parce qu'elle le trouva « beau à voir », elle le prit à cause de cette beauté et ensuite elle le mangea et en donna à manger à son mari⁶⁸. Il peut en aller de même pour nous si nous prenons en considération les dons extérieurs des personnes que nous conduisons. Ayant, en effet, à

⁶⁵ Cf. Rm 8, 13 ; Gal 5, 24 ; Col 3, 5 etc...

⁶⁶ Cf. Dn 9, 27.

⁶⁷ Cf. 1 Co 11, 10.

⁶⁸ Cf. Gn 3, 6.

les fréquenter assez souvent, si nous attachons notre regard à ce qu'elles ont de beau et de plaisant selon la nature, il est à craindre que nous fassions cas de cet agrément. L'estime que nous en avons nous portera à nous y complaire et à y prendre quelque satisfaction. Cette satisfaction nous le fera aimer. Et notre attachement nous fera perdre, petit à petit, l'attention à Dieu : nos conversations avec ces personnes ne seront plus motivées par la recherche de la gloire de Dieu mais par le souci de notre propre satisfaction, et c'est elle qui pourra finalement nous conduire à l'attachement. Pire encore : parce que nous serons ainsi attachés à nos dirigés, nous ferons en sorte qu'ils aient aussi cet attachement à notre égard. Et c'est ainsi que le fruit défendu, auquel nous les ferons goûter avec nous, pourra être finalement cause de la regrettable perte des uns et des autres.

Nous devons donc demander à Dieu, et surtout quand nous travaillons à la direction, qu'il lui plaise de nous anéantir dans l'esprit de toute la créature et d'anéantir en même temps toute la créature dans notre propre esprit, afin que Dieu seul règne en tous⁶⁹, le directeur comme les dirigés.

C'est, en effet, vouloir se mettre à la place de Dieu que de chercher à occuper l'esprit et le cœur des hommes : ils ne sont faits que pour Dieu et Dieu seul doit les posséder !

Si nous avons à mériter l'estime des hommes, ce n'est pas par notre richesse mais par la sainteté qui doit être la nôtre, par la pratique des solides vertus chrétiennes et les bons exemples que nous devons continuellement leur donner. La sainteté, en effet, ne va pas sans un certain rayonnement qui la fait transparaître : aussi attire-t-elle l'estime pour ceux qui la possèdent. Ainsi s'explique que les saints qui ont voulu se cacher dans les cavernes les plus obscures ont été remarqués davantage et que tout le monde s'est empressé à leur suite au moment même où ils désiraient passer pour les plus ignorés.

Si nous croyons devoir mériter une certaine estime pour conduire les âmes à Dieu, il nous faut vivre selon les maximes les plus pures de l'Évangile et pratiquer les vertus chrétiennes au degré le plus éminent qu'il nous est possible. Alors, malgré que nous en ayons, l'on nous estimera : même si le monde, en effet, ne veut pas pratiquer la vertu, il ne peut s'empêcher d'estimer ceux en qui il la voit solidement établie.

Nous pouvons, et même nous devons, aimer et chérir les personnes que nous conduisons, tout comme il est raisonnable que celles-ci aient pour nous quelque estime. Mais cet amour ne doit pas être fondé sur le penchant naturel : nous devons nous aimer en Dieu et pour Dieu, sans aucune considération de la nature et sans attache de cet ordre : ce n'est pas l'attachement naturel qui fait le véritable amour, il le gâte au contraire. Le véritable amour est libre et sans attache à celui que l'on aime. Notre Seigneur aimait la très Sainte Vierge sans y être pour autant attaché de cette manière et Il la quitta au moment désiré par son Père. Cette très sainte mère, de son côté, tout en chérissant son fils de tout son cœur, en a aimé l'absence lorsqu'elle a vu que c'était l'ordre de Dieu. Voilà comment il nous faut nous aimer les uns les autres (p. 115 à 119).

⁶⁹ Cf. 1 Co 15, 28.

3. Voir, aimer et servir Jésus-Christ en chacun

Le désir du Père est que Jésus seul règne et vive dans les chrétiens. Pour « communier à cette intention », c'est Jésus-Christ que directeurs et dirigés doivent « aimer mutuellement les uns dans les autres ».

Les personnes que nous dirigeons ne doivent considérer que Jésus-Christ en nous et l'adorer souvent, lui qui est comme caché dans la personne des prêtres pour diriger ses membres. De même devons-nous les considérer comme les enfants de Notre-Seigneur que celui-ci met sous notre conduite, un peu comme les pères donnent des précepteurs à leurs enfants pour les instruire. C'est en cette qualité que nous devons les aimer et leur rendre tous les services possibles, tout comme nos dirigés doivent nous aimer en considération de Jésus-Christ et lui rendre en nos personnes le respect qu'il veut y recevoir. En un mot, c'est Jésus-Christ Notre Seigneur que nous devons aimer mutuellement les uns dans les autres.

Il ne faut pas que nous aimions les personnes précisément pour la raison qu'elles-mêmes nous aiment, et que, dans cette intention, nous leur rendions un service plus particulier : voilà qui est trop uniquement fondé sur la nature. Mais nous devons les aimer en considération de Dieu et de sa gloire, et nous appliquer à leur rendre un service d'autant plus signalé que nous estimons que Dieu le demande davantage de nous et qu'elles sont elles-mêmes en mesure de rendre un plus grand service à Dieu et à l'Eglise.

Dans ce parfait détachement que l'on doit avoir les uns vis-à-vis des autres, on ne cherche plus qu'à faire régner Jésus-Christ : voilà le seul motif que nous devons avoir dans tous les services rendus au prochain. Ne désirant pas nous y établir nous-mêmes, nous mettons tous nos soins à faire connaître et servir Notre Seigneur.

Nous devons être un peu comme l'étoile qui est apparue aux Mages pour les conduire à Notre Seigneur : une fois qu'elle le leur ait montré, elle s'est aussitôt éclipsé et a disparu⁷⁰. Il nous faut faire de même : nous devons être comme des étoiles pour conduire les âmes à Notre Seigneur, mais nous devons servir uniquement à leur indiquer le chemin. Dès lors que nous l'avons fait et que nous leur avons fait connaître Notre Seigneur, il nous faut alors disparaître, il faut nous effacer sans plus vouloir que l'on nous regarde et que l'on jette sur nous les yeux.

Il est naturel que l'on ait un grand désir d'être aimé : d'elle-même la nature nous y porte de toute son inclination. On met son plaisir dans l'amour dont on est l'objet et très facilement on se laisse aller aux manifestations sensibles de l'affection ainsi exprimée. Cette attitude n'est pas seulement le fait des gens qui vivent dans le monde, mais souvent elle se rencontre aussi chez les directeurs : ils sont ravis d'être aimés de leurs pénitents et pénitentes et désirent un attachement particulier de ceux-ci à

⁷⁰ Cf. Mt 2, 9.

leur égard. Voilà qui est contraire et opposé à l'Esprit de Dieu, qui veut que ses serviteurs soient dans une mort universelle : cet Esprit leur fait obligation de mourir non seulement à toute l'estime que les autres peuvent leur porter, mais également à l'affection qu'ils peuvent recevoir de toutes les créatures.

Neminem viderunt nisi solum Jesum⁷¹. Au sens littéral, cette affirmation de l'Évangile s'applique aux Apôtres : après la Transfiguration ils ne virent plus que Jésus-Christ seul, Moïse et Elie ayant disparu. Mais elle indique également la règle que Dieu nous donne, à nous aujourd'hui : nous ne devons, en toute circonstance, regarder que Jésus-Christ, en n'ayant rien d'autre en vue que lui dans tout ce que nous faisons.

A cause de son amour pour son Fils, qui est sa grande gloire, le Père éternel désire le voir, et lui seul, régner et vivre dans tous les chrétiens. Pour satisfaire son Père et le louer en tous ses membres, le Fils lui-même n'a pas de plus grand désir que celui-là. C'est à cette commune intention du Père et du Fils que nous devons communier et, pour contenter ces deux personnes divines, il nous faut travailler de toutes nos forces à détruire chez ceux qui nous sont confiés tout amour des créatures, afin d'y établir uniquement et totalement le règne de Jésus-Christ Notre Seigneur. Dans cette perspective, c'est nous-mêmes aussi bien que tout le reste que nous devons effacer de leur esprit en ne leur permettant pas, si peu que ce soit, de s'attacher à nous. Ainsi vivrons-nous dans l'unique désir de voir Jésus-Christ en tous et aurons-nous un véritable zèle pour commencer à faire ce que le Père éternel achèvera au jour du Jugement : détruire tous les ennemis de son Fils en les mettant sous ses pieds afin de le faire régner alors universellement sur toute créature⁷².

C'est au ciel, en effet, que sera parfaitement réalisé le désir du Père et du Fils, lorsqu'il n'y aura plus que Jésus à voir dans tous les saints sans aucun obstacle : Il sera tout en eux et sera leur tout⁷³. C'est à ce même but que tend déjà sur terre ce désir. Et c'est à nous, que Dieu a choisis pour collaborer à l'accomplissement de son dessein, de faire tout notre possible pour sa réussite (p. 119 à 125).

4. *S'attacher serait usurper*

Prendre pour soi ce qui doit être à Jésus-Christ, c'est se mettre à la place du Seigneur, et faire le malheur de ceux que l'on prive de ses dons.

Tous les chrétiens, du fait qu'ils sont appelés à aimer Dieu et à désirer sa gloire, doivent brûler du zèle de voir Jésus-Christ seul régner dans les âmes et s'efforcer de ne pas y faire obstacle. Mais les directeurs y sont tenus de façon particulière : ils sont bien davantage coupables lorsqu'ils cherchent à se réserver une part dans le cœur de ceux qu'ils conduisent et à se le partager ainsi avec Jésus-Christ.

Les directeurs qui désirent de la sorte s'attacher les cœurs ressemblent à celui qu'un prince aurait choisi pour lui conquérir un royaume en lui donnant pour cela tous les moyens nécessaires et

⁷¹ Mt 17, 8 ; Cf. Mc 9, 7 et Lc 9, 36.

⁷² Cf. 1 Co 15, 25 citant le Ps 110, 1.

⁷³ Cf. Col 3, 11.

qui, par une étrange infidélité, au lieu de l'acquérir à son maître se l'approprierait à lui-même en se servant, pour s'en rendre personnellement propriétaire et seigneur, de tous les biens de son roi. Les directeurs qui cherchent à s'attacher les âmes font pire encore. C'est, en effet, Notre Seigneur qui les a choisis pour aller conquérir des royaumes qui lui appartiennent déjà, puisqu'Il les a acquis par l'effusion de son sang : à savoir le cœur des hommes. Or, au lieu de les lui donner, ils les prennent pour eux-mêmes et veulent s'en rendre les maîtres et les propriétaires. Et ils vont jusqu'à se servir des biens du Fils de Dieu pour parvenir à leurs fins : souvent, en effet, ils utilisent pour cela la Parole de Dieu et les autres talents que Dieu leur a confiés à seule fin de lui attirer tous les cœurs.

Quelle méchanceté d'agir ainsi ! C'est vouloir se mettre à la place de Dieu. C'est vouloir se rendre maître de ce qui lui appartient à lui seul. C'est faire grandement tort et injure à Jésus-Christ. C'est le troubler dans le repos qu'Il désire prendre dans le cœur de ses enfants : le cœur de l'homme, en effet, est le lieu de repos du Fils de Dieu ; c'est pour cela qu'Il le réclame avec tant d'insistance, comme on le voit dans l'Écriture : **Fili, praebe mihi cor tuum, pone me ut signaculum super cor tuum, quia fortis est ut mors dilectio**⁷⁴.

Le cœur du chrétien est le lit nuptial du Fils de Dieu : c'est faire injure à l'Époux des âmes que de vouloir y prendre place. C'est son trône où nous ne devons pas prétendre nous asseoir, puisque Jésus-Christ est le seul roi des cœurs. C'est son royaume qu'il ne faut pas chercher à partager avec lui. C'est sa gloire à laquelle nous ne devons pas toucher et qu'Il ne veut céder à personne. C'est le lieu de son triomphe où il veut paraître seul en vainqueur : il ne faut pas mettre obstacle à sa victoire. C'est la fournaise qui doit être chauffée sept fois, **septuplum**⁷⁵, par l'Esprit-Saint et remplie du feu divin : il ne faut pas la refroidir par l'affection profane. C'est l'arche où doit être enfermée la loi de Dieu : il ne faut pas qu'une idole y trône à côté d'elle, mais il faut qu'elle y soit renversée et mise en pièces devant elle, comme dans l'épisode de Dagon⁷⁶. C'est le temple où Dieu veut être adoré en esprit et en vérité : aucun Baal ne doit y être toléré⁷⁷. C'est le lieu où Jésus veut répandre la vie de Dieu son Père : il ne faut y mettre aucun empêchement. C'est, enfin, le fruit défendu que Dieu s'est réservé et auquel il ne faut pas toucher : il est capable de provoquer la mort quand on y touche, comme il arrive malheureusement quelquefois, l'expérience le montre.

Les directeurs qui veulent s'attacher les âmes ne font pas seulement leur propre malheur. Ils privent encore Dieu de la grande joie qu'il recevrait de son Fils si celui-ci y était parfaitement établi. Ils l'empêchent de se communiquer aux âmes selon son désir : Dieu ne veut pas le faire à cause de l'attachement qu'il voit chez elles. De là vient ce que l'on constate chez les dirigés : ils font peu de progrès, témoignent de peu de vertus et de grâces, de peu de solidité en Dieu ; ils font preuve en revanche de beaucoup d'inconstances et de légèretés, manifestent beaucoup de faiblesses, de passions et d'humeurs, vivent de manière toute naturelle, cèdent à beaucoup de leurs propres inclinations : rien de tout cela, en effet, n'est détruit par la plénitude de la vie divine qui devrait être en eux et qui ne s'y trouve point à cause de ce malheureux attachement à leurs directeurs. Bien loin

⁷⁴ Cf. Cant 8, 6.

⁷⁵ Cf. Dn 3, 19.

⁷⁶ Cf. 1 R 5, 2-5.

⁷⁷ Jr 7, 9 ; 11, 17 ; 19, 5 etc...

d'être les « hommes de Dieu » dont parle saint Paul⁷⁸, ceux-ci sont souvent les hommes du Démon : au lieu de détruire ses adversaires pour faire régner Jésus dans les cœurs, ils divisent en effet son Royaume et font avancer celui de son Ennemi à cause des misérables attaches que non seulement ils tolèrent, mais vont même, hélas, souvent jusqu'à susciter chez leurs dirigés (p. 125 à 127).

5. L'oubli de soi établi dans la paix

Le détachement intérieur doit caractériser les relations entre directeur et dirigés : Jean-Baptiste n'a cherché qu'à conduire ses disciples à Jésus. Pour notre penchant naturel à « aimer et être aimés », c'est sans doute « un véritable martyr », mais qui ouvre à la joie et la paix...

Les directeurs tout remplis de l'Esprit de Dieu s'oublient eux-mêmes et ne se mettent pas en peine de s'attirer l'estime de ceux qu'ils conduisent sous prétexte d'y trouver le moyen de les influencer pour mieux les gagner à Notre-Seigneur. Tout le succès désiré de leur action, ils l'attendent de la seule et unique bonté de Dieu et de l'efficacité de sa Parole. C'est, en effet, au Saint-Esprit à faire fructifier la semence qu'Il fait répandre dans les âmes par la parole qu'Il met dans la bouche de ses ministres⁷⁹. Il n'y a qu'à voir ce qui s'est passé pour les Apôtres : remplis du Saint-Esprit et animés du zèle de la gloire de Dieu, ils prêchaient en disant aux hommes ce que Dieu leur mettait sur les lèvres ; sans se préoccuper aucunement de savoir si on les aimait et les estimait, ils s'oubliaient entièrement eux-mêmes pour ne plus se soucier que de celui qu'ils annonçaient. L'amour, qui oriente toujours vers l'être aimé, ne permet pas, lorsqu'il est fort, que l'on fasse retour sur soi-même : il remplit tout le cœur et le remplit entièrement. Nous devons être dans cet état intérieur et imiter les Apôtres qui, de cette manière et dans cet esprit, produisaient un si grand fruit.

Même s'il est utile que nous soyons estimés dans l'esprit de ceux que nous conduisons, ce n'est pas à nous de nous en soucier et de vouloir nous procurer nous-mêmes cette estime : nous devons plutôt nous abandonner à Dieu en lui laissant le soin de nous la donner, telle qu'il la jugera nécessaire pour sa gloire et pour le bien des âmes. Vouloir se la procurer par soi-même est, en effet, contraire à l'humilité et à la profonde confiance en Dieu. C'est une conduite visiblement opposée aux maximes et à la pratique du Fils de Dieu : selon l'Écriture, Il ne s'est point prêché lui-même et n'a pas recherché sa propre gloire mais celle de son Père⁸⁰. Contraire aussi à la manière de faire des saints : fût-ce en vue de Dieu, ils n'ont pas cherché eux-mêmes à se faire estimer.

Et puis, il est à craindre que le désir d'avancer les âmes ne soit en réalité un prétexte utilisé par notre amour-propre et notre orgueil, toujours avides de s'établir dans l'esprit du monde : il cherche souvent des moyens d'autant plus dangereux qu'ils paraissent plus innocents afin de s'en servir pour attirer l'amour et l'estime des hommes. Ainsi est-il à craindre qu'au lieu de rechercher en tout cela la gloire de Dieu et le bien du prochain, nous ne soyons en quête que de notre propre gloire et de notre

⁷⁸ Cf. 2 Tm 3, 17.

⁷⁹ 1 P 1, 23-25.

⁸⁰ Cf. Jn 8, 50.

notoriété personnelle. Voilà pourquoi il vaut mieux demeurer en paix, sans rien faire pour nous attirer l'estime de nos dirigés : le procédé est trop grossier et trop humain !

Nous devons honorer la séparation de Notre Seigneur et de la très sainte Vierge et demander de communier aux saintes dispositions avec lesquelles ils l'ont vécue. Il nous faut aussi être heureux de trouver des occasions pour offrir à Dieu quelque sacrifice en nous privant de ce qui nous est le plus cher, de manière à vérifier si nous vivons bien dans le véritable détachement que Dieu attend de nous. Privation qui n'est pas séparation ; même en étant les plus éloignés, nous pouvons demeurer dans une aussi profonde union en Dieu que si nous étions présents, et bénéficier même en Dieu des effets de la communion des cœurs que Jésus-Christ réalise en lui.

Chrétiens, nous devons toujours être prêts à ces sortes de détachement, comme des serviteurs qui attendent la volonté de leur maître pour aller où il lui plaira de nous envoyer, à la manière des Apôtres qui se dispersèrent à travers le monde entier. Il nous faut vivre dans l'attente du Paradis : là, où nous serons unis une fois pour toutes en Dieu, il n'y aura plus jamais de séparation.

Il ne faut s'appuyer que sur Dieu et ne se reposer que sur lui, et non pas sur les hommes ; si saints et élevés qu'ils puissent être, ils ne cessent pas pour autant d'être des créatures. Ils ne doivent donc pas être l'objet de nos désirs ni le fondement de notre appui et de notre confiance : nous devons trouver ceux-ci uniquement en Dieu qui seul peut nous conforter et nous soulager dans nos misères.

Les créatures sont des roseaux incapables de nous porter, des sources d'amertume qui ne peuvent consoler un cœur affligé, des feux de paille évanouis aussitôt qu'ils sont allumés : leur fragilité nous oblige à recourir à Dieu.

Le grand saint Jean-Baptiste orienta ses disciples vers Notre Seigneur et, lorsqu'on l'interrogea en lui demandant s'il était le Messie, il répondit qu'il ne l'était pas, mais que c'était un autre, présent au milieu des hommes, dont lui-même n'était pas digne de dénouer la courroie de ses sandales⁸¹. Il nous faut agir comme lui. Nous ne devons avoir de disciples que pour les conduire à Notre Seigneur. Et lorsqu'ils veulent s'attacher à nous, il faut leur dire, comme saint Jean aux Juifs : Ce n'est pas à moi de posséder vos cœurs. Il y a quelqu'un au milieu de vous, dont je ne suis pas digne d'être le pauvre serviteur : c'est lui qui prendra entièrement possession de vos cœurs, donnez-les lui sans les partager du tout avec aucune créature !

C'est un véritable martyre pour une âme de toujours demeurer dans cet esprit : de ne jamais accepter de se laisser aller au moindre épanchement pour aucune créature, pas plus que de permettre que l'on en ait à son égard. Naturellement, en effet, nous voulons aimer et être aimés. Il nous faut pourtant demeurer dans cette fidélité à Dieu auquel nous nous sommes consacrés. Il nous faut lui réserver tout notre cœur, notre âme tout entière avec toutes ses inclinations, en lui disant avec le Psalmiste : **fortitudinem meam custodiam**⁸². Il nous faut avoir toujours notre âme en Dieu, la tenant

⁸¹ Jn 1, 20 et 26, 27.

⁸² Ps 58, 10.

pour ainsi dire en équilibre sans lui permettre de sortir si peu que ce soit de lui pour se pencher d'un côté ou d'un autre.

Dieu tient une telle conduite pour si agréable qu'Il nous en donne la preuve : après nous en avoir laissé quelques temps ressentir la peine, pour nous fournir l'occasion de lutter et d'éprouver notre fidélité. Il nous rétablit si bien en lui, en guise de récompense, et donne à notre âme de si bien faire fond sur lui qu'elle trouve toute sa joie et tout son repos dans le détachement de toutes les créatures et dans la seule possession et jouissance de son Dieu ; et cela, à proportion même de sa fidélité et de l'amour avec lequel elle s'est privée des créatures pour lui appartenir entièrement. Cette assurance est telle en l'âme qu'elle souffrirait s'il lui fallait désormais mettre son attachement ou son repos en autre chose qu'en Dieu : c'est là que tout son attrait la porte et il tient l'âme sans le moindre goût pour les créatures, dont Dieu lui fait connaître la petitesse et le peu de repos qu'elle peut y prendre.

Nous jouirons d'autant plus de Dieu au ciel que nous nous serons privés davantage de la jouissance de la créature par amour pour lui. Dieu nous possède infiniment mieux que toutes les créatures ! Nous trouvons en lui ce que jamais nous ne trouverons en elles. Si donc il faut aimer et être aimés, aimons Dieu de tout notre cœur et mettons-nous en mesure d'être parfaitement aimés de lui ! (p. 129 à 135).

6. Le problème de l'union spirituelle

Olier sait d'expérience que Dieu établit parfois entre certaines âmes une communion spirituelle qui répond à ses desseins particuliers sur elles. Don purement gratuit, de telles unions ne doivent pas être recherchées par les directeurs parmi les personnes qu'ils conduisent.

Ce grand détachement des directeurs doit s'appliquer jusque dans le cas des âmes les plus saintes et les plus parfaites qu'ils peuvent rencontrer sur terre.

De la part de plusieurs serviteurs de Dieu, c'est en effet une véritable convoitise spirituelle que de chercher à connaître toutes les personnes ainsi estimées : ils s'empressent auprès d'elles et n'ont de cesse qu'ils ne fassent leur connaissance et ne passent de longs et fréquents moments en leur compagnie. Sans doute faut-il aimer et estimer toutes les personnes du monde ; sans doute leur fréquentation extérieure nous est-elle utile dans la mesure où, vivant en elles différentes grâces sur les autres. Mais nous ne devons pas moins vivre dans un entier détachement vis-à-vis d'elles ; nous ne devons désirer les connaître et commencer avec elles que sur l'ordre de Dieu, demeurant pour cela dans la dépendance continuelle de son divin Esprit, auquel il appartient de lier et unir les âmes.

Or, c'est sortir de la dépendance de Dieu que de vouloir prendre soi-même l'initiative de fréquenter ces personnes sans attendre la volonté de Dieu pour savoir s'Il le veut et le moment qu'Il a décidé pour cela : nous ne devons pas prévenir les desseins divins et entreprendre par nous-mêmes ce qui ne doit être l'œuvre que de Notre Seigneur, lui à qui, comme le Chef de l'Eglise, il revient d'unir en

lui tous les chrétiens, de la manière qu'Il désire parce qu'Il sait qu'elle est la plus propre à procurer la gloire de Dieu et la beauté du Corps qu'Il veut former.

Dans l'Eglise il existe deux sortes d'union entre les fidèles : l'une générale et l'autre particulière. L'union générale est celle qui doit exister entre tous les chrétiens comme membres d'un même Corps. L'union particulière est celle que Dieu établit entre quelques saintes âmes dont Il veut se servir pour sa gloire et pour réaliser les desseins qu'Il a sur elles.

Nous devons tous désirer la première sorte d'union et il ne faut rien redouter autant que la désunion entre chrétiens : parce que nous sommes tous membres d'un même Corps, il est en effet raisonnable que, tous ensemble, nous soyons un pour en faire la beauté. En ce qui concerne la seconde, en revanche, nous ne devons rien désirer, mais nous abandonner à Notre Seigneur, afin qu'Il fasse de nous ce qu'Il lui plaira. Nous avons à nous en remettre à ses desseins sans en désirer un en particulier. Dieu, en effet, ne réalise de telles unions que selon des intentions particulières sur certaines âmes : Il entend les sanctifier mutuellement, ou par leurs prières, ou par des grâces singulières et des communications spéciales qu'Il veut opérer en elles et dont Il veut les rendre toutes participantes, soit en les leur donnant immédiatement, soit en les faisant passer de l'une dans l'autre. L'expérience est là pour le montrer : si Dieu réalise ces unions spéciales, c'est parce qu'Il appelle certaines âmes à une même œuvre qu'Il veut faire en son Eglise et parce qu'Il les veut ainsi en lui, afin qu'elles réalisent cette œuvre avec davantage d'union, de perfection et de sainteté.

Or, nous ne devons désirer d'être appliqués à aucune autre œuvre que celle que Dieu nous confie, et nous n'avons donc point à en rechercher ni la grâce ni l'esprit. De même nous faut-il être morts à notre propre sanctification, en ne la voulant que dans la mesure, par les voies et selon les maximes qu'il plaît à Dieu de la réaliser en nous. Voilà pourquoi nous devons être morts à toutes les unions spéciales et particulières, et ne les rechercher qu'autant que Dieu les veut, de la manière dont Il les veut et selon les intentions pour lesquelles Il les veut.

Il nous faut honorer de telles unions chez les autres sans y aspirer nous-mêmes, tout comme nous avons à honorer les grâces faites à nos frères sans les envier pour nous-mêmes, mais en nous contentant de celles qu'il plaît à la bonté de Dieu de bien vouloir nous communiquer.

Nous devons abandonner nos âmes et nos cœurs à Dieu afin qu'Il réalise en eux et par eux ce qu'Il lui plaira. Nous devons trouver bon tout ce qu'Il fait, demeurer dans une attitude purement passive, laisser agir Dieu en nous dans toute l'étendue de ses desseins : demeurer aussi contents lorsque Dieu nous détache, ou plutôt cesse son opération en nous, que lorsqu'Il y agit. Nous ne devons, en effet, considérer en tout cela que Dieu et sa gloire : nous devons être aussi contents dans un cas que dans l'autre. Et, si nous ne l'étions pas, ce serait signe que nous y cherchons autre chose que Dieu et que nous y mêlons notre intérêt en recherchant notre propre consolation.

C'est Dieu seul qui doit être le lien de nos unions spirituelles. Il nous faut être entre ses bras un peu comme une bourse entre les mains de son propriétaire : il en tire les cordons, l'ouvre et la ferme quand bon lui semble sans qu'elle y trouve rien à redire. Ainsi faut-il être entre les mains de Dieu afin

qu'Il ouvre quand il lui plaît les cœurs de ceux qu'Il a unis en lui pour y agir selon son bon plaisir. Il faut avoir l'esprit anéanti en sa présence, dans un total abandon de soi-même, pâtir et souffrir les opérations qu'Il veut faire en nous et par nous chez les autres. Mais quand Il vient comme à retirer les cordons, autrement dit à cesser d'opérer en refermant nos cœurs, il faut demeurer parfaitement en repos, aimer même et chérir cette cessation de son action, parce que Dieu la veut, et tenir en réserve dans nos âmes les richesses qu'Il y a mises par ses opérations précédentes.

Les âmes doivent être dans une telle pureté intérieure qu'au sortir de ces états d'union elles ne fassent même pas réflexion sur ce qui s'est passé en elles, si ce n'est pour en rendre compte à celui les conduit. Autrement, c'est une infidélité dans l'âme, que Dieu veut voir dans un entier détachement de tout le reste et dans une parfaite application à lui et à ce qu'Il lui donne ; souvent c'est une occupation que l'âme se donne à elle-même en jouissant de la consolation de ce qui s'est passé en elle. Il y a là de la recherche de soi et ce n'est pas digne de Dieu : c'est Dieu seul qui doit remplir de lui-même l'âme et ses puissances, et celles-ci ne doivent agir et opérer qu'en lui pour sa gloire.

Lorsque Dieu unit les âmes et agit en elles, Il les tient entièrement détachées les unes des autres dans l'opération toute pure qu'Il réalise en elles et Il ne permet pas un seul retour de ces âmes sur elles-mêmes. Au contraire, en les élevant en lui, Dieu les met dans un grand oubli l'une de l'autre, afin que rien ne fasse obstacle à ce qu'Il veut réaliser en elles, mais qu'elles soient dans une plus grande capacité de le recevoir (p. 135 à 141).

7. Conduite à tenir dans le cas d'unions spirituelles particulières

Ne jamais chercher rien d'autre que Dieu. Conserver comme Marie avec Elisabeth, tout occupées des grandeurs de Dieu et conduites par son Esprit.

C'est donc avec une grande pureté intérieure qu'il nous faut nous entretenir avec les personnes auxquelles Dieu nous unit ainsi, en ne voyant en elles que Dieu, sans même nous appliquer aux grâces qu'elles reçoivent de lui. Il nous faut ne leur rendre visite qu'en dépendance de Notre Seigneur et lorsque la charité ou la nécessité le demandent. On peut, en effet, être tenté souvent d'y aller, soit à cause de la consolation que l'on y trouve, soit par quelque curiosité personnelle de s'enrichir des biens que Dieu opère dans ces personnes.

Si l'on y va par désir de consolation ou de quelque autre avantage humain, Dieu peut interrompre les communications qu'Il voulait faire par la suite, en punition de ce que l'on a cherché autre chose que lui-même. Il ne nous faut, en effet, jamais rien chercher d'autre que Dieu, sinon nous nous écartons de la voie de pureté où Dieu nous appelle. Il nous faut toujours, mais principalement dans les occasions de contacts avec ces âmes d'élite, agir dans l'Esprit de Dieu : c'est lui qui les élève au-dessus d'elles-mêmes et veut les établir dans un état divin, pour qu'elles agissent toujours en Dieu et pour Dieu. Autrement nous les détournons de cette voie de sainteté où elles doivent marcher devant Dieu pour lui être agréables selon son désir.

Appelées à demeurer totalement en Dieu, ces âmes doivent révéler et honorer dans leurs conversations la pureté et la sainteté des relations mutuelles des trois Personnes divines dans l'éternité. Elles doivent encore avoir en vue et honorer les conversations du Fils de Dieu avec la très sainte Vierge et saint Joseph. Ici et là, il n'y a que sainteté, pureté et charité ; tout se passe dans les ardeurs de l'amour divin, à soupirer après la gloire de Dieu et à jouir de la divine dilection. C'est ainsi que doivent se passer les relations entre ces âmes : toutes doivent avoir lieu dans la charité, rien d'autre que Dieu ne doit s'y manifester, l'amour doit y éclater, le zèle pour la gloire de Dieu doit y paraître et s'y faire entendre les cantiques du Seigneur pour les louanges unanimes à rendre à Dieu. Tout, en un mot, doit y être orienté vers Dieu dans un total oubli de soi.

Dans la première conversation de la très sainte Vierge avec sa cousine Elisabeth lorsqu'elle alla la visiter, il ne fut question que de Dieu et tout y porta à Dieu. Dès que sainte Elisabeth aperçut la très sainte Vierge, elle fut remplie du Saint-Esprit et c'est sous l'action de ce divin Esprit qu'elle dit : « D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? »⁸³ Quant à la très sainte Vierge, au lieu de s'arrêter aux louanges que lui donnait sa cousine en l'appelant ainsi mère de Dieu, elle fut comme transportée d'amour en Dieu et entonna ce beau cantique : « Mon âme exalte son Seigneur, mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur »⁸⁴.

Voilà comment doivent se passer les conversations des âmes saintes et ce qui s'y doit opérer. Il faut, premièrement, qu'elles invoquent le Saint-Esprit pour le prier de venir en elles et de les remplir. Il faut, en second lieu, que tout ce qu'elles se disent entre elles vienne de Dieu et les y porte ? Il ne faut point, troisièmement, s'y entretenir de bagatelles, mais des grandeurs et des merveilles de Dieu. Il faut enfin que, comme sainte Elisabeth, les âmes entrent dans un profond anéantissement intérieur : lorsqu'elles prennent conscience des grâces que Dieu leur donne ou lorsque les autres les leur font connaître, au lieu de s'y attacher et de faire réflexion sur elles-mêmes, elles doivent se tourner vers Dieu et demeurer en lui pour le louer de ces grandes miséricordes, en disant, comme la très sainte Vierge : « *Que mon âme magnifie son Dieu et que mon esprit mette sa joie dans son Sauveur* ». Si, en effet, notre esprit veut, si peu que ce soit, s'épancher dans la créature, nous devons immédiatement faire ce discernement : notre esprit, étant fait pour Dieu, ne doit trouver son repos qu'en lui seul.

Notre Seigneur doit vivre avec grande plénitude dans une âme pour la faire agir continuellement dans cet esprit. Mais il se plaît à choisir certaines personnes pour le faire : Il désire, en effet, présenter à Dieu son Père des âmes saintes et Il veut montrer en elles la puissance et l'efficacité de sa grâce. Nous n'avons qu'à nous laisser à Lui, nous autres directeurs, pour qu'Il nous fasse agir dans son Esprit de sainteté et, ensuite, demeurer fidèles à ses saints mouvements. Et nous verrons bientôt qu'à Dieu tout est facile et que rien n'est impossible à sa grâce.

Ainsi ayant commencé en sa divine bonté de nous faire agir avec sa propre pureté, Notre Seigneur, en effet, continuera et nous fera progresser, pourvu seulement que nous le laissions faire :

Qui cœpit in vobis opus bonum, ipse perficiet⁸⁵.

⁸³ Lc 1, 43.

⁸⁴ Lc 1, 46-47.

⁸⁵ Ph 1, 6.

Lorsque les âmes conversent entre elles avec une telle pureté, Dieu d'abord les unit ensemble de plus en plus profondément en augmentant sa grâce à laquelle Il leur donne part plus abondamment. Ensuite Il les introduit dans une grande communication et participation mutuelle des grâces qu'Il leur donne, en commençant à leur faire goûter par avance la communion des saints au ciel, si bien qu'elles s'enrichissent mutuellement des biens que Dieu leur accorde. Elles sont, troisièmement, dans la plus grande et la plus sainte liberté spirituelle : **Ubi Spiritus, ibi libertas**⁸⁶. Au sortir de l'entretien, en quatrième lieu, elles se trouvent davantage remplies de Dieu et inclinées à l'aimer et à le servir de manière plus fidèle que jamais. Enfin, elles ne perdent jamais Dieu de vue, ce qui est un point capital et un grand avantage (p. 143 à 147).

8. Supériorité de l'union avec Dieu lui-même

Ce que produisent toutes ces grâces, tout en unissant les âmes de plus en plus étroitement, c'est de les tenir pourtant dans un grand détachement et dégageant d'elles-mêmes : plus on est saint, en effet, et plus on se trouve détaché de la créature et intimement uni à Dieu. C'est sur ce point que doit agir notre fidélité : nous tenir toujours dans un grand détachement, parce que, si saintes soient-elles, les âmes ne sont pas Dieu et ne doivent donc pas remplir notre cœur qui est fait pour Dieu seul. C'est donc en lui que l'on trouve toujours la plus grande plénitude, lui qui est la source de tout bien, et non pas dans ce qu'Il donne aux créatures les plus saintes : ce n'est même pas une goutte d'eau par rapport à la mer immense et à l'océan infini qui est en Dieu !

D'ailleurs, si nous nous attachons aux saintes âmes pour les grâces qu'elles possèdent, cela nous arrêtera dans notre marche et nous empêchera d'aller à Dieu. Il ne faut pas que l'union que Dieu établit entre les âmes les détourne de lui, mais au contraire qu'elle leur soit un moyen d'y tendre plus fortement : c'est là le dessein de Dieu.

Pour tous les chrétiens qui n'ont pas ce privilège, c'est une grande consolation que de pouvoir simplement participer à la grâce des âmes saintes sans avoir avec elles d'union particulière. Voici ce qu'il leur suffit de faire pour cela.

Premièrement, adorer, en Dieu et en Jésus-Christ son Fils, la plénitude de l'Esprit et de la grâce répandue dans ces âmes.

Deuxièmement, en remercier Dieu comme d'un don fait à l'un de leurs frères et se réjouir de la joie qu'ils doivent éprouver de voir Dieu glorifié par ses créatures et les créatures remplies de Dieu : cette pratique est extrêmement agréable à Dieu et, si elle est bien suivie, elle est capable de les rendre participants des dons faits à leurs frères ; parce qu'ils s'en réjouissent pour eux, Dieu leur y donner part pour les récompenser de leur charité.

⁸⁶ 2 Co 3, 17.

Troisièmement, s'adresser à Notre Seigneur qui contient en soi toutes les grâces et par qui elles doivent toutes être communiquées à l'ensemble de l'Eglise : s'adresser à lui, dis-je, pour lui demander d'avoir part à ces grâces dans la mesure où Il juge que cela peut servir à sa gloire et à leur sanctification. Mais le demander dans l'indifférence et avec abandon à Dieu, c'est-à-dire ne vouloir être exaucés et recevoir cette participation autant seulement que ce sera la volonté de Dieu. Cette troisième pratique est extrêmement utile.

Quatrièmement, adorer souvent Dieu qui répand par Jésus-Christ toute la diversité de ses grâces dans le Corps de l'Eglise. Et lui demander que, comme membres de ce Corps mystique dont la vie doit être celle-là même du Corps, Il veuille bien les rendre participants des dons qu'Il fait aux autres membres, selon que le dit le Psalmiste : **Particeps ego sum omnium timentium te**⁸⁷. Tous les enfants de l'Eglise, en effet, ne doivent avoir qu'un Esprit, tous ils doivent participer à l'Esprit qui est dans les autres, en tous les autres.

Cinquièmement, s'abandonner en paix à Notre Seigneur pour qu'il opère comme il lui plaira en eux, en se confiant à son amour pour recevoir de Lui tout ce qu'Il voudra.

Sixièmement, s'unir intimement à Notre Seigneur afin d'être, en lui, unis aux âmes auxquelles ils désirent être associés : Il est, en effet, non seulement le Chef de l'Eglise, mais aussi le lien qui unit entre eux tous ses enfants.

Septièmement, s'unir intérieurement et de désir à toutes les dispositions de ces âmes, à toutes les louanges qu'elles donnent à Dieu et à tout ce qu'elles entreprennent pour sa gloire.

Huitièmement, demeurer dans une grande mort à eux-mêmes, sans chercher à connaître ces âmes, car ce n'est pas ce que Dieu veut. Dans une telle mort Dieu agit peut-être davantage que dans plusieurs unions sensiblement éprouvées. Et, au jour du Jugement, ces âmes apparaîtront plus profondément unies, au ciel, à cause de la même grâce que Dieu leur avait communiquée, alors même que cette union était demeurée inconnue sur la terre (p. 147 à 151).

⁸⁷ Ps 118, 63.

CHAPITRE QUATRIÈME

AIMER AVEC COURAGE ET PATIENCE

La « croix des directeurs » peut prendre bien des formes, outre celle du désintéressement : le temps qu'il faut donner, les défauts des dirigés, la lenteur de leurs progrès, et même l'absence de résultats. C'est la communion à l'amour de Jésus, amour à la fois paternel et maternel, qui fait persévérer dans ce service éprouvant et accomplir, dans l'espérance, la volonté de Dieu (p. 153-175).

1. La disponibilité

Nous ne devons pas nous laisser au milieu des difficultés qui se rencontrent dans la conduite des âmes, puisqu'elles ont tant de prix pour Dieu et qu'elles ont tant coûté à Jésus-Christ.

L'amour pur doit surmonter toutes ces peines : nous devons non seulement les subir avec résignation, mais les accueillir avec joie, à l'exemple du Fils de Dieu qui a tant souffert et enduré pour les âmes.

Ainsi en va-t-il de notre disponibilité à recevoir la visite des dirigés. Notre temps ne nous appartient pas mais à Dieu, et nous devons l'employer selon ses ordres et comme sa divine Providence en décide : c'est elle qui permet que ces personnes viennent nous voir à tel moment. C'est à nous d'adorer cette divine Providence, d'accueillir avec joie ce qu'elle décide et donc d'avoir toute la patience nécessaire pour ceux qu'elle nous envoie.

Il faut nous considérer comme les serviteurs des âmes et, à ce titre, ce n'est pas à nous de choisir l'emploi de notre temps : nous devons plutôt nous soumettre à celui que les âmes désirent. Si le fils d'un roi venait nous rendre visite, à quelque moment que ce soit, rien ne nous empêcherait de le recevoir avec joie : ni lassitude ni travail ne pourraient nous arrêter, nous serions très heureux et honorés de sa visite et de la faveur qu'il nous ferait de vouloir nous demander service pour ses affaires.

Nous devons regarder les âmes comme les enfants de Dieu que nous avons à servir avec amour : dans cette vue de foi, nous devons leur rendre les services qu'elles exigent de nous avec bien plus de joie que si nous avions à faire aux fils des plus grands rois du monde. Et, cela, à la mesure même où la qualité de fils de Dieu l'emporte et doit l'emporter à nos yeux sur celle du fils d'un roi de la terre.

Les personnes que Dieu nous envoie ne disposent pas toujours de leur propre temps et souvent elles n'en sont pas les maîtres. Quand bien même elles le seraient, elles sont souvent mieux disposées à tel moment qu'à tel autre, puisque c'est elles-mêmes qui viennent alors nous chercher. Il nous faut les regarder comme des personnes qui ont faim et que Dieu veut rassasier par notre ministère : il ne faut donc pas leur refuser la nourriture dont elles ont besoin et qu'elles viennent nous demander. Quelquefois, c'est seulement une peine qu'un mot de notre part peut soulager : sans cela elles souffriront et demeureront dans l'inquiétude, que souvent le Démon tâchera d'utiliser pour les attirer à lui et les détourner de Dieu. Ne faut-il pas que la charité nous porte à les soulager et à les affermir dans la voie de Dieu ?

Ces occasions doivent nous être chères et nous devons les saisir avec joie lorsque Dieu les permet : notre amour-propre, en effet, n'y trouve pas son compte, seul l'amour de Dieu nous les fait supporter. Et si l'on se consume comme à petit feu dans de telles occasions, on doit en être heureux avec Jésus-Christ, lui qui a voulu mourir pour le salut des âmes. Si nous n'avons pas le bonheur de recevoir la mort de la main d'un bourreau, il faut nous réjouir des occasions qui contribuent à notre consommation spirituelle, puisque c'est pour Dieu et en vue de sa gloire que nous les accueillons et par pur amour que nous les chérissons !

Nous ne devons rien omettre afin de contribuer à la perfection des âmes, dans le désir ardent qui doit être le nôtre de glorifier Dieu, de satisfaire au grand désir de Jésus-Christ et de lui conquérir ainsi des royaumes où son empire soit parfait et entier son domaine. Il nous faut imiter les peintres : lorsqu'ils ont une occasion d'ajouter un beau trait à leur peinture, ils s'empressent de le faire aussitôt dans leur intention de porter leur tableau à sa perfection. Les âmes que nous conduisons sont un peu comme des tableaux sur lesquels il nous faut tenter d'imprimer les perfections de Dieu et les vertus de Jésus-Christ Notre Seigneur. Dans cette perspective, nous ne devons négliger aucune occasion raisonnable d'y parvenir, mais les saisir toutes avec amour, quoi qu'il doive nous en coûter.

Si les généraux, dans l'armée, se donnent tant de peine et supportent de si grandes fatigues pour parvenir à enlever une place forte et à l'assujettir à leur roi, que ne devons-nous pas faire pour gagner une âme à Jésus et lui permettre d'en devenir le maître et l'unique possesseur ? En vérité, si nous songeons aux fatigues et à la peine des uns et des autres, nous verrons qu'elles sont sans comparaison. Les généraux, en effet, supportent davantage en un seul jour que nous ne le faisons à longueur de temps ; nous ne voulons pas nous exposer aux dangers qu'ils affrontent et, de la sorte, nous manifestons beaucoup moins de zèle pour la gloire et le progrès du Royaume de Jésus-Christ qu'ils n'en ont pour étendre celui de leurs princes. Dieu nous le fera voir pour notre confusion au jour du Jugement.

Moïse, quant à lui, conduisit le Peuple de Dieu pendant quarante ans au désert, non sans grandes fatigues et difficultés : pourquoi donc ne travaillerions-nous pas courageusement pour ce cher Peuple, au service de ces âmes d'élite que Jésus-Christ s'est choisies et dont Il a voulu faire dépendre la sanctification et l'avancement des soins que nous en prendrons ?

Si Dieu met tant d'amour et une si grande libéralité à récompenser une aumône que nous avons faite à un pauvre à seule fin de nourrir son corps, quelle récompense ne nous donnera-t-il pas pour les aumônes spirituelles destinées à sanctifier les âmes qu'il chérit si fort ? Il est, en effet, plus facile de donner de son argent que de son temps et de sa peine : ceci nous touche de plus près et, parce qu'un tel don nous est plus difficile, il sera agréé de Dieu avec plus d'amour et bien davantage récompensé.

Il faut regarder Jésus-Christ ici comme là. Le voir dans le pauvre : Il a beau être le maître et le seigneur de tout l'univers, Il s'anéantit si bien en celui-ci qu'Il veut pourtant, par sa main tendue, nous demander un morceau de pain. Le voir dans notre dirigé : Il a beau être la sagesse incarnée et la lumière

de l'Église qui éclaire tout homme qui vient en ce monde⁸⁸, Il s'humilie pourtant si profondément qu'Il veut être éclairé par nous en la personne de celui qui est membre de son Corps. A l'égard de l'un comme de l'autre, il nous faut ainsi satisfaire à ses désirs (p. 153 à 159).

2. La patience

On voit, grâce à Dieu, des directeurs qui courent volontiers et endurent les fatigues du corps pour attirer les âmes à Dieu : voilà qui est bien, voilà qui est saint, mais ce n'est pas tout ! Car, au milieu de leurs fatigues, ils ne savent plus supporter les contradictions qu'ils reçoivent de la part de leurs dirigés : leurs imperfections les dégoûtent, leurs humeurs et leurs défauts les impatientent et souvent les portent à vouloir les abandonner. Oh ! voilà qui est très mal et tout à fait contraire à la charité de Jésus-Christ : Il a supporté ses Apôtres avec les défauts qu'ils avaient, les a gardés avec une patience admirable ; et, tous les jours, Il nous aime au milieu de nos propres imperfections en songeant à nous donner ses grâces et à nous faire bénéficier de sa miséricorde ! En cela comme en toutes choses, nous devons imiter Notre Seigneur, en supportant avec amour et patience les défauts de ceux que Dieu nous confie. Nous sommes leurs pères spirituels et il nous faut imiter les pères de la terre : si imparfaits que soient leurs enfants, ils ne laissent pas de les chérir. La charité que nous devons avoir n'a pas à nous masquer les imperfections de nos dirigés ou plutôt, si elle nous les fait voir, ce n'est qu'en vue de les en corriger. Elle doit nous donner le souci de les purifier, bien loin de nous incliner à être moins zélés pour leur sanctification et à leur témoigner moins de soin : au contraire, plus ils sont malades et plus nous devons en avoir compassion et prendre grand soin de les guérir en leur appliquant les remèdes dont ils ont besoin.

Nous sommes les coopérateurs avec Jésus-Christ du salut des âmes. Il a tant souffert pour elles, elles lui ont coûté si cher⁸⁹, tous les jours Il les attend avec une si grande patience et les attire petit à petit avec un si grand amour jusqu'à ce qu'Il les ait conduites à l'état de sainteté où Il les appelle ! Alors, Il se réjouit avec elles de les voir selon son cœur : Il y prend pour ainsi dire d'autant plus de complaisance et en reçoit d'autant plus de joie qu'Il a patienté plus longtemps. Nous devons entrer dans toutes ces dispositions de Notre Seigneur, nous devons souffrir à son exemple toutes les peines qui se peuvent rencontrer dans notre ministère. Les âmes doivent nous coûter aussi cher qu'à Notre Seigneur si nous voulons avoir pour elles la qualité de pères spirituels. Il les faut attendre avec patience, les attirer avec amour et ne point cesser jusqu'à ce que nous les ayons mises dans l'état où Dieu les appelle : alors nos travaux nous seront agréables, nos peines douces et aimables, puisqu'elles auront produit un tel fruit ; et notre joie, en cette vie et dans l'éternité, sera d'autant plus grande que notre patience aura été plus longue, et plus difficiles nos peines.

Une telle conduite est souvent crucifiante, mais l'amour nous la doit rendre douce et aimable. Il arrive que nous voudrions voir les âmes parfaites en un jour : c'est, bien souvent, un effet de notre imperfection plutôt que de notre zèle, qui doit être plus modéré. Dieu donne toute la vie pour arriver à la perfection, Il ne la réalise pas tout d'un coup : ce sont là des grâces réservées à un saint Paul ou à

⁸⁸ Cf. Jn 1, 9.

⁸⁹ Cf. 1 P 1, 18-19.

une sainte Madeleine, qui ne sont pas données aux autres. Il faut, en cela, suivre l'Esprit de Dieu et ne pas vouloir le devancer. On travaille longtemps la terre avant de la mettre dans l'état que l'on désire : elle garde plusieurs mois la semence avant de fructifier. Nous devons avoir la même patience dans la conduite des âmes, un peu comme celle des fermiers dans l'espérance de la récolte, qui ne leur vient pas tout d'un coup.

En chaque état il y a une croix que Dieu nous présente et ce qu'il faut embrasser en la préférant à toutes les autres. Mais souvent nous n'en voulons point et nous en choisissons d'autres : c'est être infidèles à Dieu. La croix des directeurs, qui vient bien de Dieu, c'est de ne pas voir les âmes dans la perfection qu'ils désiraient, et le retard qu'elles prennent sur le chemin de la sainteté leur est un vrai martyre. Il faut embrasser cette croix et la préférer à toutes les autres de notre choix.

Mais il arrive souvent que, pour nous en débarrasser, nous délaissions les sujets qui nous la causent, en prenant à vrai dire des prétextes qui ne font que masquer notre impatience et notre peu de zèle pour Dieu ou notre amour-propre qui ne veut rien souffrir. Nous devons avoir davantage de force et de constance dans toutes les peines qu'il faut endurer dans la conduite des âmes. Il y faut une grande patience, à toute épreuve. Et aucune souffrance à endurer ne doit nous amener à quitter nos dirigés du moment que c'est la volonté de Dieu que nous les ayons sous notre conduite (p. 159 à 163).

3. La charité du Christ

Quis nos separabit a charitate Christi ? an tribulatio ? etc...⁹⁰ Rien ne doit nous séparer de la charité qu'a Jésus-Christ pour les âmes. Comme, en effet, nous participons à son sacerdoce, nous autres directeurs, nous devons prendre part à son zèle et à son amour pour elles. Et rien au monde, pas même la mort, ne doit diminuer ni altérer en nous cet amour et cette charité pour les âmes...

Cette grande charité de Dieu, c'est l'immense amour qu'Il a manifesté aux hommes, cet amour qui l'a amené à donner son propre Fils pour leur salut. Cet amour, Dieu l'a communiqué à son Fils avec tant de plénitude que celui-ci a voulu mourir et répandre tout son sang pour les sauver. Et ce grand amour qui était en Jésus-Christ doit être par lui répandu en nous ; Il veut nous le communiquer comme son Père le lui a communiqué ; toutes les réalités du ciel et de la terre ne doivent point nous séparer de cet amour-là, elles ne doivent pas nous empêcher de participer continuellement à cette grande charité de Jésus-Christ. De cette charité-là, il faut que nous soyons tout remplis.

Divitias nihil esse duxi in comparationem illius neque aurum...⁹¹ Nous pouvons appliquer le sens de ces paroles aux âmes, dont la valeur est si grande que nous devons tout mépriser pour les gagner : il n'est aucune souffrance qu'il ne nous faut aimer pour les conquérir à Jésus-Christ. Il faut, comme dit l'Apôtre⁹², surmonter toutes celles qui pourront se présenter, en regardant Jésus-Christ qui nous a tant aimés, son amour et sa charité dont nous devons être tout remplis. C'est là, comme dit

⁹⁰ Rm 8, 35ss.

⁹¹ Sg 7, 8.

⁹² Cf. Rm 8, 36-37.

l'Apôtre⁹³, un martyr continu : c'est vivre comme des victimes frappées tous les jours d'une infinité de coups qu'il leur faut chérir et supporter en regardant Jésus-Christ et en prenant part à sa charité pour les âmes.

Envers les âmes à conduire, il nous faut avoir ces deux dispositions à la fois : la force et la tendresse, la patience et le courage, la compassion et la réprimande. Il ne faut pas que l'une détruise l'autre, mais que toutes les deux coexistent en nous de manière que nous en usions dans l'Esprit de Dieu suivant les circonstances, selon que ce sera nécessaire pour le bien de la personne à qui nous avons à faire.

Nous devons participer à l'Esprit de Notre Seigneur qui possède deux qualités, incompatibles selon la nature, mais qui toutes deux doivent se trouver en nous. A notre égard, en effet, il a tout ensemble la qualité de père et de mère : celle de père parce qu'il nous a engendrés sur la croix, et celle de mère parce qu'il nous nourrit tous les jours de ses saintes mamelles, ces mamelles si tendres dont le Cantique dit qu'elles sont « *meilleures que le vin* »...⁹⁴

Nous devons entrer en part de ces deux qualités de Notre Seigneur à l'égard des âmes. Avec Lui nous devons avoir pour elles et l'amour d'un père et celui d'une mère. L'amour paternel est un amour fort et courageux, l'amour maternel est plein de tendresse et de compassion. L'amour paternel nous porte fortement à notre devoir sans avoir égard à nos difficultés, il nous reprend, nous menace, il nous crucifie souvent dans la seule vue de notre bien. L'amour maternel nous console dans nos afflictions et dans nos peines et nous procure du secours pour nous soulager dans nos difficultés.

Selon l'Écriture, Notre Seigneur a témoigné ces deux amours à ses Apôtres. L'amour paternel quand il leur dit : « *Je vous envoie au milieu des tribulations, des croix et des souffrances, comme mon Père m'a envoyé... Qui veut sauver son âme, il faut qu'il la perde. Qui veut venir après moi, qu'il s'anéantisse, qu'il prenne et porte sa croix, qu'il me suive dans ma vie souffrante, anéantie, et qu'il pratique toutes les vertus...* » etc⁹⁵. L'amour maternel quand il leur dit : « *Venez tous à moi, qui êtes dans les souffrances et les travaux et qui êtes chargés, car je vous soulagerai* »⁹⁶.

Notre Seigneur se conduit encore tous les jours de cette manière avec les âmes. Il leur manifeste son amour paternel lorsqu'il les crucifie intérieurement, leur donne part à sa croix, les reprend et les menace intérieurement, etc... Et son amour maternel quand il les console après les avoir affligés ; quand, au milieu de leurs souffrances, il les porte amoureusement entre ses bras, leur donne de petits réconforts pour les aider à supporter saintement et avec amour la peine qu'il leur a faite par amour ; quand au milieu de toutes les colères qu'il témoigne d'avoir contre elles, il se fait en même temps leur avocat, en priant pour elles Dieu son Père auquel il demande miséricorde et abondance de grâces à leur intention, et en s'interposant, comme une bonne mère, entre lui et elles pour arrêter ou détourner les coups dont la justice divine pourrait les frapper.

⁹³ Cf. 1 Co 15, 31 et surtout 2 Co 4, 11.

⁹⁴ Cf. Cant 1, 1.

⁹⁵ Cf. Mt 10, 16 ; Lc 10, 3 ; Mt 10, 38-39 ; Mc 8, 34-35 ; Lc 9, 23-26 ; cf. Lc 14, 27.

⁹⁶ Cf. Mt 11, 28.

Voilà comment doivent se conduire les directeurs. Ils doivent avoir un amour de père en portant avec force les âmes à suivre leur devoir, en les crucifiant quand c'est nécessaire, en les reprenant pour leurs fautes, en leur administrant selon leurs besoins les remèdes appropriés sans se soucier de leur amertume. Et ils doivent aussi avoir un amour de mère, habile à soulager les âmes après les avoir affligées, en leur donnant de petits réconforts, en les portant pour ainsi dire affectueusement sur les bras pour les offrir à Dieu et lui demander miséricorde pour elles. Voilà le savoir-faire dont il leur faut faire preuve : Dieu seul peut nous le donner pour nous préserver de pécher par excès ni dans l'un ni dans l'autre de ces amours mais, par sa puissance, nous les conserver tous les deux au degré exact qui convient à chacun de nos dirigés.

Ce savoir-faire, il nous faut le chercher et le trouver en Notre Seigneur : lui qui le possède avec grande plénitude nous le communiquera, pourvu seulement que nous le Lui demandions avec amour, anéantissement et confiance, et que nous nous rendions dignes de le recevoir de sa divine bonté (p. 163 à 169).

4. L'obéissance dans l'espérance

Lorsque Dieu nous a confié des âmes, ni leurs défauts ni le peu de profit qu'elles font dans la vertu ne doivent nous porter à les quitter jusqu'à ce que nous connaissions la volonté divine à ce sujet. Notre Seigneur n'a pas quitté Judas, tout en sachant qu'il devait être un traître et un réprouvé. Voilà l'exemple qu'Il a voulu nous donner pour nous montrer la fidélité et la persévérance dont nous devons faire preuve dans la conduite des âmes. Dieu veut éprouver sur ce point notre fidélité et notre amour. Il est très facile de travailler auprès de celles qui progressent dans la vertu et difficile de prendre soin des autres qui ne portent point de fruit : notre travail est alors, à notre avis et selon notre jugement, ingrat et sans fécondité.

C'est un peu comme un champ que Notre Seigneur nous donne à cultiver. Il faut le faire avec amour et fidélité, en ne considérant que l'ordre de Dieu sans se soucier aucunement de savoir quel en sera le résultat : c'est assez de connaître la volonté du maître pour l'exécuter ! Dieu veut nous faire partager sa croix et sa propre douleur, lui qui a tant travaillé même pour les âmes dont Il savait qu'elles ne devaient pas en profiter. Parce que nous avons part à son ministère, il est raisonnable que nous partagions aussi ses souffrances : notre récompense n'en sera que plus grande, à cause de la plus grande pureté de notre amour. Et puis, qui sait ?, peut-être ces âmes se convertiront-elles à la fin et Dieu récompensera-t-il notre persévérance et notre fidélité par l'abondance des grâces qu'Il leur donnera pour leur conversion : ainsi ce sont des âmes que nous donnerons à Dieu pour toujours.

Il ne faut pas que Dieu nous reproche un jour d'avoir quitté les âmes qu'Il nous avait confiées : il ne faut pas que, par notre impatience et notre infidélité, celles-ci se soient perdues. C'est ainsi que nous avons à « *posséder notre propre âme dans la patience* »⁹⁷. Nous ne sommes pas plus saints que

⁹⁷ Cf. Lc 21, 19.

Notre Seigneur : Il a compté parmi ses disciples un réprouvé et Il l'a pourtant gardé jusqu'à sa mort. A son exemple, il nous faut conserver cette patience qu'un faux zèle nous fait souvent abandonner.

Rappelons-nous cet ancien anachorète qui avait reçu de son abbé l'ordre d'aller arroser un arbre mort, et qui le fit avec autant de fidélité que s'il en avait espéré une grande fécondité : Dieu agréa si bien cette obéissance qu'en récompense il fit refleurir l'arbre, qui porta ensuite de très beaux fruits ! Voilà comment il nous faut agir dans l'obéissance : la garder exactement, fût-ce contre toute raison.

Si nous devons être si fidèles à la conduite de nos propres directeurs parce qu'ils représentent Notre Seigneur auprès de nous, nous ne devons pas l'être moins à son égard quand c'est lui qui nous commande personnellement quelque chose. Il nous faut alors, aveuglément, faire ce qu'Il nous ordonne, sans réfléchir aucunement : c'est assez qu'Il nous donne un ordre pour que nous l'exécutions, puisqu'Il est le Maître et le Seigneur⁹⁸ à qui nous devons obéissance en toutes choses.

Et donc aussi quand Il nous confie des âmes à conduire : quand bien même elles nous paraissent mortes, quand bien même nous n'en obtenons aucun fruit, il nous faut, par fidélité à la volonté de Dieu, les cultiver avec tout le soin qui nous est possible, il nous faut les regarder comme un dépôt que Dieu nous confie : nous ne devons point le lui rendre avant qu'Il ne nous le demande et ne veuille nous le retirer. Il faut avoir autant de patience et de douceur avec ces âmes que si nous avions à faire à un grand saint. Ce n'est point leur sainteté, précisément, qui doit nous obliger à prendre plus ou moins de soin des âmes, mais seulement l'amour de Dieu et la fidélité aux tâches qu'Il nous confie.

L'une des choses que j'admire le plus dans la vie du Fils de Dieu, c'est la douceur de son comportement à l'égard de Judas : lorsque ce misérable vint l'embrasser à Gethsémani, Il ne refusa pas son baiser⁹⁹ mais le reçut avec un amour et une tendresse bien faits pour fendre le cœur même d'un barbare. Notre Seigneur fit cela par amour pour ce misérable qu'Il désirait gagner par sa charité. Il le fit encore avec la grande douceur qui était la sienne et avec son abondante charité, qui lui permettait de ne repousser personne. Mais Il le fit surtout pour nous donner l'exemple de ce que nous devons faire à l'égard des âmes que la divine Providence nous confie, comme directeurs.

Le Fils de Dieu, en effet, ne voulut pas repousser Judas ni le quitter, alors même qu'il connaissait l'avenir de celui qui bientôt allait être un damné. Parce que son Père le lui avait donné¹⁰⁰, Il voulait par son amour l'attirer par tous les moyens pour essayer de le gagner : tant que Judas, vivant en ce monde, restait capable de porter des fruits de conversion, Il voulait le cultiver pour lui en faire porter. Et Il ne l'abandonna pas jusqu'à sa mort dans l'impertinence : au contraire, Il lui donna la grâce de reconnaître et d'expié le crime qu'il avait commis, même si, loin d'en user comme Dieu voulait, ce méchant ne s'en servit au contraire que pour se porter au désespoir¹⁰¹. Et c'est seulement après la mort de Judas que Notre Seigneur donna libre cours à sa justice et à la condamnation que lui faisait porter contre lui le zèle pour sa propre gloire divine.

⁹⁸ Cf. Jn 13, 13.

⁹⁹ Cf. Mc 14, 44-45 ; Mt 26, 48-49.

¹⁰⁰ Cf. Jn 17, 6 et 12.

¹⁰¹ Cf. Mt 27, 2-1.

Voilà comment il faut nous conduire quand nous avons des raisons de craindre qu'une âme dont Dieu nous a confié la conduite ne profitera probablement pas de nos instructions. Il ne faudra pas l'abandonner, il faudra en prendre au contraire tout le soin possible, ne pas la rebuter, mais user avec elle d'une grande douceur et d'une abondante charité, ne rien omettre de ce que nous pourrons faire pour la gagner, non pas précisément par amour pour elle, mais avant tout par fidélité à l'amour de Celui qui nous l'a confiée et à qui nous devons une entière obéissance pour tout ce qu'Il nous commande.

Il arrivera, d'ailleurs, que des personnes dont nous désespérons nous seront données parfois à cause de notre grande fidélité et de notre longue patience : et alors nous les gagnerons à Dieu. Et si, par malheur, elles ne se convertissent pas, nous garderons au moins à Dieu ce que nous lui devons, c'est-à-dire la fidélité. Nous n'omettrons rien, de notre côté, pour essayer de les gagner ; et c'est seulement lorsqu'elles seront perdues définitivement que nous pourrons partager le zèle du Fils de Dieu contre elles et les condamner avec lui.

Expectans expectavi Dominum et intendit mihi, et exaudivit preces meas¹⁰². Il faut avoir une grande patience dans la conduite des âmes et, dans cette patience, beaucoup prier Dieu de regarder notre persévérance : à la fin Il aura pitié de nous et exaucera nos prières pour ces âmes.

Voilà comment nous devons nous comporter : avoir une très grande patience, beaucoup prier, et attendre le moment où Dieu voudra nous faire miséricorde, tout en travaillant autant que nous le pouvons. Même si souvent nous croyons notre temps perdu de cette manière, il ne l'est pourtant pas puisqu'il est employé selon les desseins de Dieu. Nos journées seront bien remplies

¹⁰² Ps 39, 2.

CHAPITRE CINQUIÈME ACCOMPAGNER PAR LA PRIÈRE

Parce que le cheminement d'une âme vers la sainteté est essentiellement l'œuvre de l'Esprit-Saint, Olier attribue une grande importance à la prière des directeurs pour ceux et celles qui leur sont confiés (p. 81-103). Les chapitres IV et VI font également allusion au climat de prière qui doit entourer la direction spirituelle.

1. La prière du directeur

Pour que croisse en ses dirigés la vie divine, et pour qu'ils soient à l'abri des attaques du Mauvais, le directeur leur doit l'aide d'une prière assidue, qui sera « un des moyens les plus efficaces » de son action.

Nous devons nous comporter à l'égard des âmes que nous conduisons un peu comme le font les jardiniers avec les plantes qu'ils ont mises en terre.

Ils ne se contentent pas de les planter, mais ensuite ils les cultivent et les arrosent pour les faire pousser. Et ils sont ravis quand ils voient la pluie du ciel descendre sur la terre pour donner une nouvelle croissance aux arbres qu'ils ont plantés.

De même devons-nous ne pas nous contenter d'établir la vie de Dieu dans une âme, mais nous faut-il la cultiver et la faire croître continuellement, parce que cette vie ne nous est donnée que pour grandir sans cesse dans le saint amour et pour que nous obtenions de voir se développer de plus en plus cette sainte vie que Dieu a établie en nous.

Or, la prière est un des moyens les plus efficaces pour cela : par elle nous obtenons que le Saint-Esprit répande ses grâces sur les âmes, qu'il fasse descendre ses pluies célestes ; pénétrant en elles avec abondance, elles les fortifient et les font pour ainsi dire grandir à vue d'œil dans la grâce.

C'est au Saint-Esprit à dilater les âmes dans l'amour divin, à les faire grandir dans la vie divine. Mais c'est aux directeurs à l'obtenir et à le faire descendre en elles par leurs prières continues.

Nous devons instruire ceux que nous conduisons et leur annoncer les paroles de l'Évangile. Mais il nous faut aussi beaucoup prier afin qu'il plaise à la bonté de Dieu de les arroser de ses divines influences et de leur faire prendre de profondes racines dans le cœur de ceux chez qui nous les avons plantées : sans cela elles ne feront pas de grands progrès en eux.

La prière nous est ainsi donnée non seulement pour obtenir à nos dirigés ce qui leur est nécessaire, mais également comme un rempart contre le Démon, et pour le détruire dans leurs âmes, et pour contrecarrer tous les desseins qu'il peut avoir de leur faire du mal et de les perdre.

Nous ne devons pas être moins attentifs à garantir du mal les âmes de nos dirigés et à les remplir de toutes les vertus que ne l'est le Démon à les perdre et les faire trébucher, lui qui, comme dit saint Pierre¹⁰³, les « environne continuellement afin de les dévorer » si elles ne sont pas défendues. Nous avons le pouvoir, en la force de Jésus-Christ, de lui écraser la tête, de rendre inutiles tous ses desseins, et, grâce à nous, les âmes doivent triompher de toutes ses tentations.

Nous devons avec Jésus-Christ l'éloigner de ces âmes et le contraindre à reconnaître la puissance de Dieu sur ses créatures. Mais, très faibles par elles-mêmes, celles-ci sont néanmoins « *toutes puissantes en Celui qui les rend fortes* »¹⁰⁴ pour détruire toutes les tentatives de Lucifer et lui enlever l'aiguillon dont il voudrait piquer les serviteurs de Jésus-Christ. Si les âmes que nous conduisons tombent quelquefois, ce peut-être par notre faute, à cause de notre négligence, parce que nous ne nous adressons pas au ciel pour leur obtenir le secours qu'un père doit toujours procurer à ses enfants. Si Dieu permet que les démons les attaquent, Il nous donne à elles pour combattre avec elles et les défendre, comme le font leurs anges gardiens.

Je pense que les prières des directeurs sont les plus efficaces auprès de Dieu, comme celles des pères pour leurs enfants. Nous devons prier pour nos disciples, tout comme Jésus-Christ l'a fait pour les siens¹⁰⁵ et comme Moïse intercédait pour les Israélites¹⁰⁶ (p. 81 à 83).

2. Quatre exemples bibliques

Jésus priant pour ses disciples, en particulier pour Pierre.

Nous avons, dans l'Écriture, quatre beaux exemples qui doivent nous inciter à prier continuellement pour les âmes que nous conduisons.

Le premier est celui de Notre Seigneur, qui passait souvent les nuits en oraison, à prier pour ses disciples, comme je l'ai dit¹⁰⁷. Comme Il le disait à saint Pierre¹⁰⁸, Il avait ainsi demandé pour lui deux grâces : la première, que soient empêchés les desseins de Satan qui avait sollicité Dieu de le tenter ; et la seconde, que la foi de Pierre demeure toujours ferme et constante.

Nous devons imiter Notre Seigneur en faisant ces deux prières à l'intention de ceux qui sont sous notre conduite. Premièrement, demander à Dieu qu'il lui plaise de détruire et empêcher tous les mauvais desseins que le Démon peut avoir contre eux, soit en ne permettant pas la tentation, soit en

¹⁰³ Cf. 1 P 5, 8.

¹⁰⁴ Cf. Ph 4, 13.

¹⁰⁵ Cf. Jn 17, 9.

¹⁰⁶ Cf. Ex 17, 8ss – Nb 14, 10ss – Dt 9, 18ss.

¹⁰⁷ Cf. Lc 6, 12.

¹⁰⁸ Cf. Lc 22, 21-32.

leur donnant une telle force qu'ils en soient victorieux et qu'en la grâce de Jésus-Christ ils surmontent toutes les tentatives du Démon et triomphent de sa méchanceté. Secondement, prier Dieu qu'Il les établisse dans un tel esprit de foi que toute leur vie et toutes les actions soient établies sur ce principe : qu'ils soient tellement et si puissamment remplis des maximes et des vertus enseignées par la foi qu'il les aient toujours comme les règles de conduite de leur vie et que jamais ils ne s'en éloignent, si peu que ce soit, en tout ce que Dieu leur donnera la grâce de faire pour sa gloire.

Il ne suffit pas, en effet, d'agir avec cet esprit de foi dans les actions importantes de notre vie et dans ce que nous entreprenons de plus considérable pour Dieu, il faut encore le suivre dans tout ce que nous faisons, jusque dans les plus petits détails : parce que nous sommes toujours chrétiens et en toute circonstance, il nous faut agir continuellement dans l'esprit des chrétiens et, par conséquent, avec esprit de foi, puisque vivre de la foi, c'est cela vivre la vie chrétienne (p. 83 à 85).

***Saint Paul** : les actions de grâce et les prières de demande que contiennent ses épîtres sont autant de modèles de la sollicitude du directeur. Parlant du fruit des bonnes œuvres, Olier utilise de nouveau la comparaison du travail des jardiniers, avec un développement pittoresque sur les différences et ressemblances entre le chrétien et l'arbre fruitier !*

Nous devons prier pour ceux que nous conduisons, à l'exemple de l'apôtre saint Paul, tout comme il prie pour ceux à qui il écrit et dont il prend un si grand soin.

Saint Paul était fidèle à rendre grâce à Dieu pour les biens qu'Il leur accordait, comme on le voit dans ses épîtres¹⁰⁹. Nous devons faire de même, car tout bienfait mérite reconnaissance. Et il nous faut regarder les grâces que Dieu accorde à nos enfants spirituels comme si elles nous étaient données à nous-mêmes, et donc nous considérer comme obligés d'en rendre grâce à Dieu. C'est, de plus, un bon moyen d'en obtenir d'autres que de remercier Dieu des grâces qu'Il nous a déjà faites.

Saint Paul priait pour que ceux dont il était le serviteur¹¹⁰ soient remplis de la connaissance de la volonté de Dieu par une pure et vraie lumière ; pour que, dans cette connaissance, ils marchent dignement devant Dieu, lui étant agréables en toutes choses, fructifiant dans les bonnes œuvres, croissant dans la science, c'est-à-dire dans la connaissance et l'amour de Dieu ; pour qu'ensuite ils soient fortifiés et établis par la grâce et la puissance de Jésus-Christ dans une force et une patience plus grandes, selon la grandeur de sa charité, et dans toutes sortes de vertus et longanimités, avec joie¹¹¹. Voilà tout ce que les pasteurs doivent demander pour leurs ouailles, voilà en quoi consiste tout le soin que nous devons prendre d'elles. Voilà à quelles intentions, comme saint Paul, il nous faut prier sans cesse afin que nos dirigés reçoivent de Dieu tous ces effets de sa grâce.

Premièrement, nous devons demander que Dieu les éclaire dans tout le cours de leur vie, afin de leur faire connaître en toutes occasions sa très sainte volonté : tel est, en effet, le fondement de

¹⁰⁹ Cf. Rm 1, 8ss – 1 Co 1, 4ss ; Ph 1, 3ss – Col 1, 3ss – 1 Th 1, 2ss ; 2 Th 2, 13ss – 2 Th 1, 3ss – 2 Tm – 1, 3ss – Ph 4ss.

¹¹⁰ Cf. 2 Co 1, 9-11.

¹¹¹ Cf. Col 1, 9-11.

tout notre édifice spirituel et la grâce principale et la plus nécessaire que nous avons à demander, aussi bien pour nous-mêmes que pour les autres.

Deuxièmement, nous devons prier pour que, dans cette connaissance de sa volonté, nos dirigés marchent dignement devant Dieu, c'est-à-dire accomplissent cette volonté dans toute son étendue, comme il est dit dans une autre épître¹¹² : qu'ils soient parfaits et accomplis dans toute volonté de Dieu, autrement dit qu'ils n'omettent rien de ce qu'ils en connaissent et qu'ils agissent dans une grande sainteté, comme il est raisonnable de le faire en servant un Dieu si grand et si saint : à cause de sa propre sainteté infinie, Il entend que ses enfants le servent dans la sainteté la plus grande qui lui est possible, seul moyen de lui plaire et de lui être agréables en tout ce que nous faisons : **ut digne ambuletis Deo per omnia placentes**¹¹³.

Troisièmement, nous devons demander que nos dirigés fructifient toujours en bonnes œuvres : ce qu'ils feront s'ils marchent sous le regard de Dieu comme il convient et s'ils accomplissent continuellement sa sainte volonté. On doit toujours faire à Dieu cette prière, puisque toute la vie présente nous est donnée pour que nous portions toujours de nouveaux fruits de sainteté : **Fructificantes in omni opere bono**¹¹⁴.

Tous les chrétiens sont, en effet, comme des arbres destinés à porter des fruits. Et cet arbre que, dans l'Évangile, Notre Seigneur voulait que l'on coupe¹¹⁵ est la figure du chrétien qui mérite d'être enlevé du monde quand il ne produit pas les fruits de sainteté que Dieu attend de lui.

L'Église est comme un grand jardin dans lequel Notre Seigneur a planté tous les chrétiens, qui doivent porter des fruits de sainteté selon que Dieu le leur demande. Et Il leur fait le même commandement qu'Il fit à la terre et aux plantes au commencement du monde : « *Portez du fruit* », et encore « *chaque arbre selon son espèce* »¹¹⁶. Ainsi l'Église doit-elle fructifier et chaque chrétien porter des fruits de grâce selon son espèce, c'est-à-dire selon que Dieu le désire de lui.

Il y a, à vrai dire, plusieurs différences entre les chrétiens et les arbres, comme aussi quelque chose en quoi ils se ressemblent quant aux fruits qu'ils doivent porter.

Les différences sont les suivantes : Premièrement, les arbres ne produisent qu'une saison par an tandis que les chrétiens doivent continuellement fructifier en sainteté et tous les moments de leur vie sont pour eux la saison permanente des fruits à porter. Deuxièmement, les arbres ne produisent jamais qu'une seule espèce de fruits – ainsi les uns donnent des pommes, les autres des poires-, tandis que les chrétiens doivent en porter de différentes espèces, tantôt d'amour, tantôt d'anéantissement, tantôt d'abandon, de zèle, de charité, etc... Troisièmement, les fruits que portent les arbres sont pour le service des hommes afin de les rassasier, tandis que ceux des chrétiens sont pour la gloire et le service de Dieu, afin de le rassasier dans son désir de voir ces arbres tout chargés, et à cause de cela ils

¹¹² Col 1, 9.

¹¹³ Col 1, 9.

¹¹⁴ Col 1, 10.

¹¹⁵ Cf. Mt 7, 19.

¹¹⁶ Cf. Gn 1, 11-12.

doivent être dignes de Dieu. Quatrièmement, les fruits des arbres, étant pour le service des hommes, ne se conservent pas, tandis que ceux des chrétiens, étant plus nobles parce que destinés à contenter Dieu, seront éternels : Dieu, en effet, veut y trouver son plaisir toute l'éternité. Cinquièmement, les arbres portent leurs fruits pour les autres sans en bénéficier aucunement eux-mêmes, tandis que les chrétiens portent les leurs et pour Dieu et pour eux-mêmes, puisque dans l'éternité ils doivent s'en rassasier eux-mêmes et être comblés de gloire dans la mesure où ils auront porté de bons fruits qui la leur auront mérité : **quae seminaverit homo, haec et metet**¹¹⁷. Sixièmement, les arbres s'enracinent dans la terre, tandis que les chrétiens doivent s'enraciner en Dieu puisqu'ils doivent porter des fruits pour le ciel et pour Dieu et doivent donc être tout spirituels et divins.

Les ressemblances sont celles-ci. Premièrement, chaque arbre doit avoir sa semence en lui-même, comme le dit l'Écriture¹¹⁸ : ainsi en va-t-il du chrétien qui doit avoir en lui sa semence, à savoir le Saint-Esprit, lui qui est le principe des bons fruits que portent les chrétiens. Deuxièmement, pour fructifier il faut qu'un arbre soit arrosé par la pluie du ciel : de même les chrétiens doivent-ils recevoir la rosée du ciel, c'est-à-dire la grâce, sans laquelle ils ne sauraient porter aucun bon fruit. Troisièmement, un arbre est d'autant plus estimé et choyé de son maître qu'il donne de meilleurs fruits et en plus grande abondance : ainsi les chrétiens sont-ils d'autant plus aimés de Dieu que leurs fruits sont meilleurs et qu'ils en portent en plus grand nombre. Quatrièmement, un arbre est inutile au monde quand il ne produit pas de fruits, il est tout juste bon pour le feu : de même le chrétien est-il inutile sur la terre quand il ne porte point de fruits et, à cause de cette inutilité, Dieu souvent l'enlève du monde pour l'envoyer en enfer pour y être à jamais la proie du feu qui brûlera toujours sans jamais se consumer.

Ceux pour qui nous prions dans la foi doivent, par les bonnes œuvres qu'ils accomplissent, grandir dans la sagesse, autrement dit dans la connaissance de Dieu, et celle-ci, en croissant, doit opérer en eux un plus grand amour. Le propre des bonnes œuvres est, en effet, de nous faire avancer et progresser dans les voies de Dieu : une fois que nous y sommes engagés, nous sommes d'autant plus fortifiés et établis en Dieu que nous y avançons davantage ; ainsi, selon l'étendue de la charité de Dieu en nous, autrement dit selon qu'elle y est plus parfaitement établie, nous possédons les vertus à un degré plus éminent. Voilà la prière que nous devons faire, à l'exemple de saint Paul, pour ceux qui sont sous notre conduite (p. 85 à 91).

Moïse a soutenu de sa prière la marche de son peuple vers la Terre Promise. Le directeur avertira ceux qu'il conduit de tous les dangers et obstacles semés sur la route de la perfection : il les soutiendra comme l'ange qui a nourri Elie découragé par la longueur du chemin.

L'exemple de Moïse doit nous inciter à demander à Dieu que ceux qu'Il nous confie puissent parvenir à la véritable Terre Promise, à savoir le ciel, tout comme le patriarche le pria de faire entrer les Israélites dans la terre qu'Il lui avait montrée¹¹⁹.

¹¹⁷ Gal 6, 8.

¹¹⁸ Cf. Gn 1, 11.

¹¹⁹ Cf. Nb 14, 13ss.

Dans notre désir de voir nos enfants arriver au ciel, nous avons plusieurs demandes à faire dans notre prière pour eux. Et, d'abord, celle-ci : qu'ils ne s'écartent pas de leur chemin, tant il est fréquent que nous quittions la bonne voie pour en prendre une autre qui nous éloigne de notre foi, l'expérience est là pour le montrer. C'est un des points auxquels nous devons le plus prendre garde, car le Démon n'est pas à court de prétexte pour nous détourner, s'il le faut, du bon chemin. A cause de cela, il faut que ceux que nous avons à conduire soient comme de petits enfants insoucians qui se laissent conduire par Dieu dans un profond abandon à ceux qu'Il leur a donnés comme guides, dans une confiance et une ouverture de cœur totales, avec soumission et dégagement de leur volonté propre : c'est elle qui est la cause et la source de notre perte, parce que, si nous la suivons, elle nous écarte du chemin que nous avons à suivre pour aller à Dieu.

Si les dirigés sont dans de telles dispositions, les directeurs doivent en manifester d'autres à leur endroit. En premier lieu, si les dirigés se comportent avec eux comme de petits enfants, ils doivent avoir à leur égard un amour et un souci de pères, leur prodiguant des soins comme à de petits enfants qu'on n'abandonne pas à leur propre conduite, mais dont on se préoccupe d'autant plus qu'ils en ont davantage besoin sur ce chemin vers Dieu.

Les directeurs doivent être comme les gouvernantes des petits enfants : elles ne les perdent jamais de vue de peur qu'ils ne viennent à tomber et à se blesser en voulant marcher tout seuls ; aussi les tiennent-elles par la main de peur qu'ils ne trébuchent. C'est ainsi et pas autrement que nous devons faire avec nos dirigés : non pas par notre présence physique à leurs côtés, qui est souvent inutile, mais par notre présence spirituelle auprès d'eux, c'est-à-dire en priant Dieu à leur intention, en étant au courant de tout ce que font nos dirigés dans le domaine de leur conscience, de leur conduite et de leur avancement dans la grâce.

Pour empêcher qu'ils ne s'écartent du bon chemin, il faut leur apprendre les détours qu'ils peuvent être tentés de prendre dans la vie spirituelle, les illusions et les tentations que le Démon peut leur suggérer, fût-ce même parfois sous le prétexte de la vertu, les écueils dans lesquels ils peuvent tomber, les dangers qu'ils peuvent rencontrer, afin que, sachant tout cela, ils soient mieux en mesure de l'éviter.

Pour cela il est nécessaire que les dirigés nous rendent compte de leur conscience, de temps en temps, selon le besoin qu'à notre avis ils en ont, de manière à nous permettre, non seulement de voir les progrès qu'ils ont réalisés, mais encore de savoir s'ils ne se sont pas écartés du chemin qu'ils ont à suivre, afin de les y ramener au cas où ils s'en sont éloignés et de les encourager à le poursuivre s'ils y sont demeurés.

Il n'est pas suffisant pour un directeur de veiller ainsi à ce que ceux qu'il conduit ne s'écartent pas de la bonne voie. Il doit encore prendre grand soin qu'ils ne s'arrêtent pas sur le véritable chemin. C'est là, en effet, l'un des pires maux qui soient. Parce que la vie ne nous est donnée que pour aller continuellement à Dieu, nous perdons beaucoup en nous arrêtant en route : en effet nous n'approchons plus de Dieu comme nous le pourrions et nous n'en jouissons pas comme nous en serions

capables. Alors que notre bonheur consiste dans cette bienheureuse jouissance, nous nous en privons d'autant plus que nous nous arrêtons davantage sur le chemin de la perfection.

Le chemin de la vertu est ardu. Et, tout en nous ordonnant d'y marcher par sa miséricorde, Dieu permet souvent, pour éprouver notre amour et notre fidélité, qu'y demeurent des difficultés et des passages qui nous paraissent onéreux à franchir. Pour l'ordinaire nous marchons sur une route plate et aisée, mais devant les difficultés nous fuyons, un peu comme des enfants qui, en courant dans la campagne, trouvent sur leur chemin un rocher qui leur semble effrayant alors qu'il leur serait en réalité facile à escalader. Alors ils se découragent et, au lieu de se résoudre à passer par-dessus et à en trouver les moyens, ils s'arrêtent pour le considérer : et plus ils le regardent sans songer à ces moyens de le franchir, et plus cela leur semble difficile ! Et c'est ainsi qu'ils s'arrêtent là sans aller plus loin, ou bien même qu'ils s'en retournent là d'où ils sont venus.

Voilà comment font la plupart sur le chemin qu'ils prennent pour aller à Dieu. Ils marchent, ce semble, à grands pas ; tant qu'ils connaissent la joie et les consolations intérieures, rien ne leur paraît difficile ; ils courent, comme dit le Psalmiste¹²⁰, dans les voies de Dieu tant que leur cœur est dilaté par la grâce sensible et les consolations abondantes : ils sont alors comme sur un chemin plat et sans aucun obstacle. Mais quand il leur arrive de rencontrer des rochers, des chemins qui leur semblent mauvais, c'est-à-dire des difficultés ; lorsqu'il leur faut se trouver dans des occasions fâcheuses, lorsque la grâce sensible vient à diminuer, que les sécheresses et les privations arrivent, que les persécutions et les calomnies se présentent ; lorsqu'ils découvrent qu'il leur faut mener une vie crucifiée et anéantie, qu'ils en viennent dans un état où il leur faut se faire continuellement violence pour mourir à toutes les inclinations, leurs désirs, leurs passions et leurs humeurs ; lorsqu'il ne faut plus rien donner à la chair, mais vivre selon le pur esprit et pratiquer les vertus en toutes occasions, non plus avec facilité mais dans la révolte de toute la nature, dans l'opposition générale de tout soi-même et avec la pure force de l'Esprit sans mélange d'aucune douceur et consolation sensible... alors ils s'arrêtent pour considérer ces rochers. Et ceux-ci leur paraissent d'autant plus difficiles à franchir qu'ils les regardent de plus près. Aussi, au lieu de prendre les moyens de les surmonter, ils se découragent et s'arrêtent sur leur chemin. Ils demeurent dans leur premier état sans aller plus loin et sans passer à un état plus pur et plus saint. Souvent même le Démon, qui se sert de leur timidité, les fait reculer et remettre leurs pas en arrière sur les premières traces de leur vie passée, toutes choses d'autant plus fâcheuses qu'elles rendent ensuite plus difficile le retour à Dieu.

C'est alors que les directeurs doivent prendre un soin particulier pour inciter les âmes à passer outre. C'est à ce moment-là qu'il leur faut redoubler d'insistance pour les en prier et leur remontrer le grand tort qu'elles se font. C'est en pareille rencontre que leur amour doit éclater : celui-ci, en effet, ne brille pas de tous ses feux lorsqu'il ne trouve pas d'obstacle à surmonter. C'est sur la croix que l'amour du Fils de Dieu s'est montré le plus grand pour nous, dans les terribles peines qu'Il lui a fallu souffrir pour notre salut. C'est aussi dans ces occasions difficiles que le nôtre doit paraître pour sa gloire : on fait injure à Dieu en refusant d'aller à lui par ce chemin de la difficulté, parce qu'Il nous

¹²⁰ Cf. Ps 118, 32.

appelle à lui et nous attend pour nous combler de ses grâces les plus singulières, pour nous récompenser de la peine que nous aurons prise pour aller le rejoindre.

Les directeurs doivent entrer dans le désir qu'a Dieu d'attirer les âmes à lui et, dans cet esprit, ils ne doivent rien omettre pour les faire passer par-dessus tout ce qui peut leur faire de la peine.

Nous devons faire à leur égard ce que fit l'Ange de Dieu avec Elie, lorsqu'il le réveilla et l'invita à manger, « *parce que, disait-il, il lui restait un long chemin à parcourir* »¹²¹. Nous devons être comme des anges pour nos dirigés, parce que nous sommes envoyés par Dieu pour leur salut. Ils dorment souvent, comme nous le constatons, autrement dit ils restent au repos, un repos qu'ils aiment par trop en ne voulant pas se fatiguer pour aller à Dieu. L'Ange de Dieu avertit Elie par deux fois¹²² : manière de nous montrer qu'il ne suffit pas d'encourager une fois nos dirigés, mais que nous devons continuer à le faire sans perdre patience jusqu'à ce qu'ils cèdent à ce que Dieu leur demande. L'Ange de Dieu présenta à Elie de quoi manger¹²³ pour lui donner des forces : c'est ce que nous devons faire avec la sainte Parole de Dieu destinée à nourrir et fortifier l'âme de nos dirigés. L'Ange de Dieu pressa Elie de manger pour nous montrer que nous devons faire tout notre possible pour les rassasier de ce pain de la Parole : et, pour cela, il nous faut leur faire découvrir la nécessité qu'ils en ont pour le long chemin qui leur reste à parcourir, ainsi que le dit l'Ange de Dieu à Elie : **grandis tibi restat via**¹²⁴. Après avoir mangé du pain, Elie retrouva des forces et marcha quarante jours et quarante nuits¹²⁵ : ceci pour nous indiquer que les âmes remplies de la force et de l'efficacité de la sainte Parole de Dieu sont tellement fortifiées qu'elles peuvent progresser pendant toute la vie, symbolisée par le chiffre de quarante jours. Grâce à cette force, Elie surmonta les difficultés et parvint jusqu'à la montagne¹²⁶ : de même les âmes de nos dirigés ainsi encouragés seront-elles capables de passer par-dessus les pires difficultés et, ce faisant, de parvenir à la montagne de la perfection : une fois arrivés là, nous commençons à être plus estimés de Dieu et à jouir plus parfaitement de lui, comme il arriva à Elie qui, une fois parvenu sur la montagne, eut le bonheur d'entendre la voix de Dieu qui lui parlait¹²⁷.

Il est nécessaire que les directeurs soient bien remplis de Dieu pour que leurs paroles puissent produire d'aussi puissants effets dans les âmes de leurs dirigés. Et, parce qu'ils ne sont pas unis à Dieu comme il le faut, souvent les âmes n'en reçoivent pas les avantages et les forces dont elles auraient besoin.

C'est un grand malheur – dont les directeurs sont souvent la cause – lorsque des personnes qui ont commencé avec une grande ferveur tombent dans la tiédeur et en viennent à se contenter d'une vertu médiocre, n'avancent plus et perdent ainsi, tout à la fois, les grands biens que Dieu leur faisait en cette vie et la grande gloire qu'Il leur préparait dans l'éternité. On verra un jour le grand tort que l'on s'est ainsi fait, mais il ne sera plus temps : l'âme sera alors grandement confuse d'avoir tant

¹²¹ Cf. 2 R 19, 7.

¹²² Cf. 2 R 19, 5 et 7.

¹²³ Cf. 2 R 19, 5 à 7.

¹²⁴ Cf. 2 R 19, 7.

¹²⁵ Cf. 2 R 19, 8a.

¹²⁶ Cf. 2 R 19, 8b.

¹²⁷ Cf. 2 R 19, 9ss.

travaillé pour des bagatelles et de n'avoir craint sa peine que pour Dieu et pour tendre à la perfection !
(p. 91 à 99)

Job priant pour ses enfants

Nous devons imiter Job, ce grand homme, dans ce qu'il faisait pour ses enfants : pour eux il offrait à Dieu des sacrifices afin de Lui demander pardon des fautes qu'ils pouvaient avoir commises¹²⁸. C'est une des intentions que nous devons avoir dans nos prières : demander pardon à Dieu pour les fautes dans lesquelles ont pu tomber les âmes que nous conduisons. Comme aussi : demander que Dieu les en veuille préserver.

Un des effets de l'amour d'un père est d'empêcher que son enfant ne tombe et de le relever quand il est tombé. Nous devons être fidèles à cette pratique en considérant que Dieu souhaite tous ses enfants dans une très grande pureté, afin de pouvoir se communiquer à eux avec toute l'étendue qu'Il désire. Une petite imperfection suffit à ternir l'éclat d'une âme et il est du devoir d'un directeur de la conserver dans sa beauté afin qu'elle soit pleinement agréable à Dieu.

Nous devons entrer dans l'esprit de pénitence pour nos dirigés, à l'exemple de Notre Seigneur : Il a voulu être la victime pour le monde entier et prendre sur soi les iniquités de tous ses enfants, ressentir en sa propre personne les colères de Dieu que ceux-ci méritaient.

Dans les âmes il existe bien des tentations qui ressemblent à la possession de la personne qui, dans l'Evangile, ne peut être délivrée que « par le jeûne et la prière »¹²⁹, c'est-à-dire par les mortifications et les pénitences : c'est aux directeurs à les prendre sur eux, avec l'affection paternelle qu'ils doivent avoir, lorsqu'ils voient que tous les autres moyens n'ont pas obtenu leur effet.

Ceux que nous conduisons sont nos disciples, nous devons donc en prendre un soin tout particulier : nous sommes chargés de les conduire au ciel et ils sont nos enfants. (p. 99 à 101)

3. Désintéressement dans cette prière même

C'est pour Dieu que le directeur conduit ceux dont il a la charge : c'est aussi pour l'amour et la gloire de Dieu qu'il prie pour eux. Un vrai détachement à cet égard permet de « discerner » si l'amour qu'il leur porte vient bien de Dieu.

Prier pour les âmes de nos dirigés, il faut le faire en Dieu, c'est-à-dire que, non seulement nous devons être unis à Notre Seigneur pour prier en son nom¹³⁰, mais ces prières que nous faisons pour les âmes doivent obtenir du Saint-Esprit que, vivant pleinement en nous, Il nous porte à les faire, et par

¹²⁸ Cf. Jb 1, 5.

¹²⁹ Cf. Mt 17, 21.

¹³⁰ Cf. Jn 16, 23-24.

amour de Dieu, et par amour du prochain : le premier nous fait envisager la gloire de Dieu et le second la sanctification du prochain.

Si nos prières, souvent, ne sont pas exaucées, c'est que nous ne prions pas avec la sainteté et la pureté que Dieu désire¹³¹. Cette pureté doit se manifester par le grand détachement intérieur que nous avons à l'égard de ceux pour qui nous prions : nous n'avons pas à nous attacher à eux et à nous en préoccuper, mais à occuper notre esprit en Dieu, comme les saints du ciel qui, dans toutes leurs prières pour nous, ne se détachent pas un seul moment de Dieu, ne perdent pas un degré de leur application en lui et ne se préoccupent pas un seul instant des personnes pour lesquelles ils prient.

C'est ainsi que nous devons agir : prier en Dieu pour les âmes de nos dirigés, c'est-à-dire demeurer remplis de Dieu et occupés de lui, sans que les personnes pour qui nous prions nous attirent un seul instant à elles pour nous en emplir et nous y appliquer.

Voici un bon moyen pour discerner si l'amour que nous portons aux personnes que nous conduisons vient de Dieu ou de la nature.

S'il vient de Dieu, il nous porte à Dieu et nous dégage tellement de la créature que nous ne songeons pas à elles, sauf quand c'est nécessaire ; et, lorsque nous y songeons, c'est sans nous en préoccuper, mais principalement dans « l'oraison » où l'Esprit de Dieu doit nous attirer à lui ; et, s'il nous porte à prier pour la créature, nous le faisons avec un tel détachement intérieur que nous en venons pour ainsi dire à l'oublier : faisant si peu d'impression sur nous, elle ne nous désoccupe nullement de Dieu, et c'est en Dieu seulement et par son opération que nous prions Dieu à son intention.

Au contraire, quand l'amour est purement naturel, nous nous préoccuons souvent de la créature, nous nous y appliquons et, jusque dans la prière, elle nous détourne de Dieu. Si nous voulons prier pour elle, elle y fait quelquefois l'objet de notre occupation. Et, alors que l'amour que nous lui portons, s'il venait de Dieu, devrait nous porter à lui en nous séparant et dégageant intérieurement d'elle, s'il vient de la nature il nous désoccupe de Dieu, au contraire, pour nous appliquer à la créature et nous occuper d'elle.

Il ne faut pas nous étonner si, dans cet état, nous n'obtenons pas les grâces que nous demandons à Dieu pour l'âme de nos dirigés : Dieu, en effet, désire nous voir dans une grande pureté et dégagés intérieurement, même des grâces que nous demandons, comme des personnes pour qui nous les demandons : cela, de manière à pouvoir plus facilement être exaucés. Il veut que nous recherchions ces grâces seulement en vue de sa gloire et parce qu'il nous faut les vouloir, aimer et désirer uniquement pour obéir à ses ordres et pour suivre ses desseins. Voilà le moyen de tout obtenir de la divine Bonté. (p. 101 à 103).

¹³¹ Cf. Jc 1, 5-7 et 4, 3.

CHAPITRE SIXIÈME

ÊTRE UNI AU PÈRE, AU FILS ET À L'ESPRIT

La spiritualité trinitaire d'Olier se reflète souvent dans ses consignes sur la direction spirituelle (cf. les chapitres précédents). On voit ici qu'il concevait ce ministère comme fondé sur la vie et le dessein des trois Personnes ; il en dégagait les conséquences, exigeantes pour la vie personnelle du directeur.

Bretonvilliers avait placé ces développements en tête de ses souvenirs sur la pratique et l'enseignement d'Olier en ce domaine (p. 1-31).

1. Dans la lumière de Dieu

Nos propres lumières ne peuvent que gêner le travail spirituel dont nous ne sommes que les instruments ou les canaux. Nous ouvrir à la lumière divine, pour la transmettre sans y mêler la nôtre. Dans l'amour et le service du prochain, n'envisager que Jésus-Christ, tout comme nos anges gardiens qui ne perdent jamais la vue de Dieu.

Nous devons être entre les mains de Dieu pour diriger en lui les âmes qu'Il nous confie, comme des instruments dont Il veut se servir pour leur faire connaître ses volontés, les faire marcher à grands pas sur le chemin de la perfection, les fortifier dans leurs faiblesses, les animer dans leur découragement, les détourner des précipices et des pièges que l'Ennemi leur tend continuellement.

Pour y parvenir, il nous faut les conduire dans la lumière de Dieu et non pas dans la nôtre. Nous devons anéantir notre propre esprit pour être remplis de celui de Dieu. Il faut être entre les mains de Notre Seigneur pour entrer dans sa conduite sur les âmes et ne pas vouloir les diriger par la nôtre propre : elle leur serait d'autant plus dommeageable qu'étant alors « *aveugles et conduites par des aveugles* », elles tomberaient infailliblement dans le précipice¹³², et c'est nous qui en serions la cause.

Il faut donc être mort à sa conduite et à sa lumière propres pour ne plus assister les âmes que dans celles de Dieu qui, fortes et éclatantes comme elles le sont, les conduiront toujours dans la clarté et avec assurance. Si nous y mêlons quelque chose de notre propre crû, nous gênerons tout !

Nous devons être un peu comme des canaux qui servent seulement pour le passage des eaux qui jaillissent de la source pour aller se perdre dans les bassins : s'ils sont propres, les eaux y descendent avec la même pureté qu'elles avaient au sortir de leurs sources ; tandis qu'au contraire elles contractent de la souillure et deviennent bourbeuses si elles y rencontrent de la saleté. Tout ce que les canaux peuvent faire de mieux, c'est de restituer les eaux dans l'état où ils reçoivent, sans y mêler rien d'autre.

Ainsi le directeur doit-il être ouvert à la lumière divine, afin de la communiquer à celui pour qui elle lui est donnée, sans y rien ajouter du sien, ce qui lui enlèverait de son état et de sa beauté. Il ne

¹³² Cf. Mt 15, 14 et Lc 6, 39.

faut jamais que la créature mêle sa propre lumière avec celle de Dieu. Il faut que, par respect, elle se taise quand Il parle : lui seul mérite d'être écouté quand il veut ouvrir la bouche. Et, si nous avons de la prudence et de la sagesse, ce doit être pour mieux les sacrifier et les soumettre à cette lumière divine, qui doit les consommer et anéantir en elle-même : ce qui ne peut se réaliser sans une mort universelle du directeur à tout soi-même.

De même que les dirigés ne doivent considérer que Jésus-Christ en ceux qui les conduisent et en qui Il vit pour leur conduite, ainsi les directeurs doivent-ils envisager en ceux qu'ils conduisent uniquement Notre Seigneur dont ceux-ci sont les membres et les enfants. C'est pour eux le moyen d'agir dans une grande pauvreté spirituelle et d'obtenir de Dieu une particulière bénédiction.

Il ne faut pas que vous considériez le prochain en lui-même, mais Notre Seigneur en lui : autrement vous êtes en danger de vous y attacher, et ce serait un grand mal. Alors, en effet, l'amour du prochain ne serait plus fondé sur Dieu, mais uniquement sur la sympathie ou sur les qualités naturelles que vous reconnaîtrez en sa personne. C'est de là que viennent les attaches des confesseurs et des directeurs pour ceux dont ils ont la conduite. C'est ce qui aboutit à tant de visites inutiles et de conversations superflues : non seulement elles font perdre beaucoup de temps, mais elles font obstacle à la bénédiction de Dieu, puisque les directeurs regardent autre chose que lui dans le service qu'ils rendent à leurs dirigés. C'est de là que naissent encore ces craintes et ces appréhensions de voir ceux que nous dirigeons nous abandonner : c'est ce qui nous fait garder le silence pour taire ce qu'il serait nécessaire de leur dire et nous fait parler pour les flatter jusque dans leurs imperfections.

Tout cela fait que ces pauvres âmes, non seulement ne progressent pas vers Dieu, mais souvent s'en éloignent et s'en détournent. Elles s'élèveront là-contre un jour devant le tribunal de Dieu pour demander justice de la lâcheté de ces directeurs qui, par considération humaine ou affection propre, ne les auront pas rassasiées de la nourriture de l'Évangile et ne leur auront pas montré le chemin pour parvenir à la sainteté.

Quel jugement s'exercera alors contre ces pauvres malheureux directeurs, qui auront ainsi trahi la cause de Dieu ! Leur condamnation sera d'autant plus terrible que l'amour de Dieu est plus grand pour les âmes qu'ils ont abandonnées de la sorte. Le jugement de ceux à qui Dieu a confié des âmes à conduire sera extraordinairement rigoureux s'ils n'ont pas fait leur devoir.

Nous devons imiter nos Anges gardiens : ils sont toujours auprès de nous et pourtant ne perdent jamais la vue de Dieu, qu'ils contemplent sans cesse face à face. Tout leur soin pour nous, ils le prennent uniquement par égard à la volonté de Dieu qui le désire de leur part. Ils n'ont rien à craindre pour eux-mêmes en nous conduisant, ils sont dans un état dont ils ne peuvent pas déchoir : ils ne peuvent pas perdre la béatitude qu'ils possèdent. Mais, en nous attachant à elle, nous pouvons tomber misérablement dans le précipice et souffrir de voir notre charité, soit perdue, soit diminuée (p. 1 à 7).

Avec réalisme et finesse, Olier note les conséquences néfastes, pour les dirigés comme pour les directeurs, de l'absence de chez ceux-ci d'un tel regard de foi : acception de personne, pertes de temps et surtout tiédeur spirituelle. L'amour-propre aura empêché l'œuvre de Dieu.

L'absence de cette pure considération de Dieu dans ceux que nous dirigeons entraîne plusieurs grands dommages qui entravent notre propre progrès spirituel et, bien souvent, celui des personnes que nous avons à conduire.

1) Premier dommage : on fait souvent acception de personne, non pas en fonction de Dieu, mais seulement des personnes elles-mêmes. Ainsi, par exemple, traitera-t-on différemment le pauvre et le riche, celui qui nous plaît et celui qui ne nous plaît pas, celui qui nous donne satisfaction et celui qui nous est à charge, et ainsi de suite. Et, dans tout cela, rien de viendra de Dieu mais tout, uniquement, de la nature et de notre amour-propre : c'est eux qui sont la source de notre action et nous ne travaillerons ainsi que par le principe et dans la considération de la créature.

Non seulement notre travail sera inutile pour nous et infructueux pour les autres, mais il s'avérera aussi dangereux par la suite : Dieu ne l'agréera pas, parce qu'il n'est pas fait par amour de lui, il ne lui plaira pas et Dieu ne lui donnera pas sa bénédiction, et ce sera donc une conduite sans valeur et sans force, aussi bien pour nous-mêmes que pour ceux dont nous avons la charge.

Sans doute peut-on distinguer parmi les personnes à diriger, mais à la condition que ce soit en Dieu et pour Dieu qu'on le fasse. Il arrive, en effet, que Dieu veut nous voir prendre plus grand soin de certaines âmes que d'autres, du fait des desseins particuliers de sa bonté sur elles. Mais alors, ce faisant, c'est Dieu que l'on regarde purement ; et il s'agit, d'ailleurs, pour l'ordinaire plutôt de personnes moins élevées que d'autres en dignité, puisque, comme dit l'Apôtre¹³³, Dieu veut qu'elles servent davantage sa gloire et l'accomplissement de ses desseins dans son Eglise.

2) Second dommage qui se produit quand on ne considère pas Dieu purement dans les personnes à conduire : on perd beaucoup d'un temps qui devrait pourtant nous être précieux. Non seulement nous commettons souvent l'imprudence d'en consacrer beaucoup aux uns et aux autres, sans autre motif que celui de notre propre satisfaction, mais, en outre, nous employons ce temps inutilement et pour des conversations qui n'ont rien à voir avec la direction, mais qui contentent et satisfont notre amour-propre. Et, de cette manière, nous ne respectons pas l'ordre que Dieu nous donne en nous demandant d'employer notre temps pour sa gloire et pour le salut du prochain.

3) Troisième et très grand dommage : à la suite de ces conversations, auxquelles l'Esprit de Dieu seul devrait présider et dont l'esprit du monde et de notre amour-propre devrait être entièrement banni, voici ce qui arrive. Parce que nous n'avons pas été fidèles à regarder Dieu uniquement, parce que nous nous sommes fort peu entretenus de ce que Dieu désirait, mais ou bien des affaires du monde ou bien de sujets qui satisfaisaient notre amour-propre : au lieu de sortir de l'entretien, comme ce devrait être, tout pleins de Dieu, tout animés de son amour, tout portés à son service avec le désir de sa glorification et de notre avancement spirituel par les seuls moyens divins, nous nous sommes comme assoupis et nous nous retrouvons remplis, souvent, de la pensée, de l'estime et de l'amour de la créature. Nous nous sentons plus éloignés de Dieu, avec moins de zèle pour sa gloire et notre perfection. Nous nous sentons davantage portés vers les créatures, non point par l'Esprit de Dieu mais

¹³³ Cf. 1 Co 12, 22ss.

par notre amour-propre et l'amour de la créature. Et nous faisons l'expérience intérieure d'une attirance vers elle, qui souvent est dangereuse et peut nous conduire dans de très grands maux !

De la sorte, ce qui devrait nous faire du bien ne nous fait que du mal, ce qui devrait nous éloigner de la créature nous en rapproche au contraire, ce qui devrait nous rapprocher de Dieu nous en sépare, et qui devrait contribuer à notre propre perfection insensiblement nous en détourne.

4) Quatrième dommage : à la suite de cet état, on a beaucoup moins de goût pour l'oraison, pour la retraite, pour les exercices spirituels. On reste souvent préoccupé des personnes que l'on a vues et des sujets dont on s'est entretenu avec elles. L'esprit n'a plus la liberté de s'occuper de Dieu et, de ce fait, il est moins capable de recevoir ses dons, non seulement pour lui-même mais aussi pour les autres. De la sorte nous obstruons, pour ainsi dire, le canal dans lequel l'eau de la fontaine devait s'écouler afin de se répandre sur les autres : ceux-ci demeurent, à cause de cela, dans une très grande sécheresse, privées des services qu'ils devraient recevoir de Dieu par notre ministère (p. 7 à 11).

2. Avec le Christ pasteur

De même que le Christ unique prêtre demeure et agit dans les prêtres, de même, « seul véritable directeur », il veut conduire tous les fidèles. Le directeur n'est que son « supplément », son « instrument », qui doit se tenir uni à lui et être à sa disposition pour parler de sa part.

Tous les prêtres doivent recourir à Jésus-Christ pour trouver en lui leur grâce et la sainteté que requiert leur état, parce qu'Il est le Grand Prêtre de l'Eglise qui possède en lui la plénitude et l'étendue de la grâce et de l'esprit sacerdotal pour les répandre en tous ceux qu'Il appelle à ce divin état. Tous les chrétiens sont obligés d'aller à Jésus-Christ comme à celui en qui ils doivent puiser l'esprit du christianisme. De la même manière, il faut que tous les directeurs regardent Jésus-Christ comme celui qui doit écouler et révéler en eux le véritable Esprit, la grâce et la lumière qui sont nécessaires pour la direction des âmes, car Il en possède la plénitude et l'étendue, afin que chacun d'eux puisse les recevoir de lui en abondance.

Non seulement les prêtres reçoivent leurs grâces de Notre Seigneur qui en renferme en lui-même la plénitude, mais il n'y a, pour ainsi dire, qu'un seul Prêtre dans l'Eglise, à savoir ce même Jésus-Christ : c'est lui qui demeure dans tous les prêtres. Lui qui s'offre encore tous les jours à Dieu son Père lorsque ceux-ci offrent le sacrifice eucharistique : ce que montrent les paroles de la consécration où le prêtre s'exprime comme si c'était Notre Seigneur qui parlait par sa bouche. Et, comme Jésus-Christ vit dans les chrétiens, selon que l'apôtre saint Paul le dit lui-même¹³⁴, nous pouvons donc dire avec l'Écriture qu'il n'y a qu'un seul Christ dans tous les chrétiens, puisque Jésus est en eux pour les animer et les remplir : **omnia et in omnibus Christus**¹³⁵.

¹³⁴ Cf. Gal 2, 20.

¹³⁵ Cf. Col 3, 11.

De la même manière, il n'y a dans l'Eglise qu'un seul véritable directeur, à savoir Jésus-Christ qui, par lui et en lui, veut conduire tous les fidèles, Jésus-Christ, en effet, doit être dans tous les directeurs pour conduire les âmes : que ce soit saint Pierre, saint Paul ou un autre qui les guide, c'est toujours Jésus-Christ en eux qui doit les conduire, lui qui en tous doit les diriger.

Le directeur, dans cette vue de foi, doit se considérer comme le supplément de Notre Seigneur qui, ne voulant plus conduire les chrétiens visiblement comme il le faisait autrefois avec ses apôtres, désire les diriger invisiblement désormais par le ministère des prêtres. Il doit donc se dépouiller de ses propres lumières de manière à être en mesure de recevoir celles de Dieu, celles qu'il lui plaît de lui communiquer, à l'exemple du grand saint Joseph que nous voyons toujours conduire Jésus-Christ notre Maître par la lumière reçue du ciel¹³⁶.

Non pas que nous devons espérer ni désirer de révélation comme ce grand saint, puisque telle n'est pas la conduite ordinaire de la foi, selon l'apôtre saint Pierre¹³⁷. Mais nous devons attendre de recevoir les lumières nécessaires pour instruire ceux qui sont sous notre responsabilité. Dieu ne les refuse jamais quand on se dispose à les accueillir comme il convient. Sinon, nous serons comme ces faux prophètes, affirmant ce qu'ils n'avaient pas vu et annonçant ce que Dieu ne leur avait point révélé¹³⁸. Et, au lieu de porter les autres à accomplir la volonté de Dieu, c'est la nôtre que nous imposerons et, comme le dit, le prophète¹³⁹, nous suivrons nos vues et nos imaginations propres, faute d'avoir écouté la voix de Dieu qui voulait parler à notre cœur. Il nous faut recourir au Fils de Dieu pour être soulagés des fardeaux qui nous accablent, dont le plus lourd est celui de les conduire heureusement à bon port. Tels sont l'exemple et l'instruction que Dieu nous a donnés en la personne de Moïse : lui qui avait à conduire le Peuple de Dieu, il monta d'abord sur la montagne où il reçut la Loi afin de la donner aux Israélites¹⁴⁰.

Deux autres exemples peuvent encore nous montrer l'obligation que nous avons de nous tenir intérieurement unis à Notre Seigneur pour recevoir de lui les connaissances nécessaires pour la conduite des autres.

Premier exemple : celui du général d'armée à qui s'adressent tous les officiers pour recevoir les ordres qu'ils doivent donner à leurs soldats. Jésus est comme le général de l'Eglise et les prêtres en sont les capitaines : il leur faut s'adresser à lui pour connaître ses volontés.

Second exemple : celui des anges dans la Hiérarchie céleste, dont il n'est aucun à avoir par lui-même la lumière, mais qui tous reçoivent des autres ce qu'ils communiquent à leurs inférieurs. Ainsi les directeurs ne doivent-ils pas trouver en eux-mêmes ce qu'ils ont à dire à ceux qui suivent leur conduite, mais doivent-ils le chercher en Jésus, lui qui, étant la Lumière éternelle, doit éclairer tout homme venant au monde¹⁴¹. Et, de même que Dieu n'éclaire les hiérarchies angéliques inférieures que

¹³⁶ Cf. Mt 1, 18ss ; 2, 13ss et 19ss.

¹³⁷ Cf. 1 P 1, 6-9 et 2 P 1, 19.

¹³⁸ Cf. Ez 13, 1-16 et 22, 28.

¹³⁹ Cf. Ez 13, 2.

¹⁴⁰ Cf. Ex 19ss.

¹⁴¹ Cf. Jn 1, 9.

par l'entremise des plus élevées, ainsi Jésus n'éclaire-t-il les peuples que par le ministère des prêtres, qui sont comme des écorces sous lesquelles il se cache pour les diriger.

Parce que Notre Seigneur est le directeur universel de l'Eglise, nous sommes seulement ses instruments, qui doivent être mûs par lui pour parler aux âmes. Parce que Notre Seigneur est la source, nous devons être comme les canaux qui attendent de recevoir les eaux pour les répandre dans les autres. Parce que Notre Seigneur est la lumière universelle, il nous faut attendre qu'elle se répande sur nous pour connaître ce qu'il désire. Parce que Notre Seigneur est le maître et le seigneur, il ne faut pas le devancer, il faut ne rien dire avant qu'il ne nous en ait donné l'ordre en nous faisant connaître ce qu'il demande : autrement nous serons des serviteurs infidèles qui préviennent les ordres de leur maître, et nous nous exposerons à la tromperie en détournant du bon chemin les personnes que nous avons le devoir de conduire de manière assurée.

Et coeperunt loqui prout Spiritus Sanctus dabat eloqui illis¹⁴². Les Apôtres, ces saints fondements de l'Eglise, demeuraient dans une dépendance universelle du Saint-Esprit : c'est lui qui leur ouvrait la bouche, et ainsi ils ne parlaient que sous sa divine inspiration. C'est de là que provenaient cette grande bénédiction et le fruit si extraordinaire que produisaient leurs paroles. Voilà l'exemple que nous devons suivre le plus qu'il nous sera possible.

Quand il s'agit des services à rendre au prochain dans le monde, il faut se tenir à la disposition de Dieu, pour ce qui est du moment où lui-même médite de faire les choses comme Il l'entend, selon la façon dont Il nous éclaire et nous conduit : lui seul, en effet, sait la manière qu'il faut prendre pour accomplir ses desseins. Il est le maître et de l'ouvrage à faire et de la direction à suivre. Il est lui-même l'exécuteur de son ouvrage. Quant à nous, en qualité d'instruments, nous n'avons pas à diriger, mais plutôt à nous laisser diriger et conduire par lui. **Si quis loquitur, tanquam sermones Dei ; si quis administrat, tanquam ex virtute quam administrat Deus, ut in omnibus honorificetur Deus per Jesum Christum**¹⁴³. Il faut que ce soit Dieu qui fasse tout dans les effets de la grâce par son Esprit, tout comme dans la nature c'est lui qui a déjà fait toutes choses : **Omnia per ipsum facta sunt**¹⁴⁴. Il faut qu'il soit ainsi lui-même l'âme et la vie de tout (p. 13 à 17).

Aussi le ministère de la direction impose-t-il la fidélité à l'oraison : c'est là que le directeur reçoit la lumière, la vie et l'Esprit qu'il pourra communiquer. « Tous les défauts » d'une mauvaise direction proviennent du peu d'union à Jésus-Christ et de l'insuffisance de l'oraison.

Lorsque Moïse gravit la montagne pour y recevoir la Loi de Dieu, il fut entouré d'une nuée qui le séparait en quelque sorte du reste du monde¹⁴⁵. C'est pour nous montrer que nous devons nous éloigner parfois de la fréquentation des hommes pour nous attacher à Dieu et lui demander ses volontés afin de les annoncer à ses créatures. C'est pour cela aussi que Dieu a voulu si souvent nous

¹⁴² Ac 2, 4.

¹⁴³ 1 P 4, 11.

¹⁴⁴ Jn 1, 3.

¹⁴⁵ Cf. Ex 19, 9.

montrer dans l'Écriture les montagnes embrasées par le feu et pleines de la lumière du ciel¹⁴⁶. Pour cela que Jésus-Christ lui-même fut transfiguré sur la montagne¹⁴⁷ : afin de nous faire comprendre que sur la montagne, c'est-à-dire dans l'oraison, nous serons éclairés, transfigurés et remplis de lumière, à la fois pour nous-mêmes et pour les autres.

Nous devons nous adonner à l'oraison pour y recevoir la plénitude divine afin de la communiquer aux autres. C'est aux directeurs comme à des pères à nourrir leurs enfants et à les remplir de cette vie suréminente qui est en Dieu : et cela n'est pas possible si eux-mêmes n'en sont pas tout pleins, un peu à la manière des bassins remplis d'eau pour arroser toutes les terres avoisinantes, ou encore comme des fleuves débordants qui apportent souvent la fertilité à la terre irriguée par leurs eaux.

Nous devons être encore comme des sources de vie en Jésus-Christ : de leur plénitude ceux qui sont sous notre conduite seront remplis et recevront chacun ce qui lui est nécessaire. De cette manière, ils doivent tirer leur vie de nous, et c'est en cela que nous sommes appelés leurs pères. Autrement les enfants ne seront pas nourris, ils demeureront secs et arides parce qu'il n'y aura pour ainsi dire pas de lait dans les seins de leur mère ; ils mourront parce qu'on ne leur donnera pas l'aliment nécessaire à l'entretien de leur vie : n'ayant pas de nourriture à donner, les pères ne pourront pas la distribuer à leurs enfants.

Or c'est dans l'oraison que Dieu nous remplit de son Esprit et nous donne ce que nous devons communiquer aux autres. Et c'est par manque de fidélité à l'oraison que les directeurs font si peu de fruit, que leurs paroles sont si banales et si froides et manquent tellement de force pour toucher ceux qui les entendent. Voilà pourquoi nous devons être vides de nous-mêmes pour vider de nous les cœurs et être pleins de Dieu pour les en emplir.

Il nous faut, de plus, nous adonner à l'oraison pour y recevoir la force, afin de soutenir les âmes qui nous sont confiées. Nous sommes un peu comme le bâton sur lequel elles doivent pouvoir s'appuyer entièrement. S'il n'y a que faiblesse en nous, nous serons la cause de leur chute, que nous pourrions provoquer soit par manque de lumière pour les guider, soit par insuffisance de force pour les soutenir. Comme nous ne sommes pas nous-mêmes que faiblesse, nous ne pouvons être forts qu'en Jésus-Christ par le moyen de la sainte oraison.

L'oraison, enfin, doit nous servir à demander à Dieu la bénédiction pour les paroles et les instructions que nous adresserons aux dirigés, de manière qu'elles pénètrent dans leurs âmes et y portent du fruit au centuple.

Tous les défauts qui se rencontrent dans la direction des âmes proviennent uniquement du peu d'union avec Jésus-Christ des directeurs et tiennent au fait qu'ils ne s'attachent pas assez à l'oraison, qui est le canal par lequel Notre Seigneur veut communiquer aux prêtres ses lumières. Rien d'étonnant si, croyant posséder assez de lumière et de sagesse par eux-mêmes pour conduire les autres, ces

¹⁴⁶ Cf. Ex 19, 18 ; Dt 5, 4 et 22 ; Dt 10, 4 etc.

¹⁴⁷ Cf. Mc 9, 2ss ; Mt 17, 1ss ; Lc 9, 28ss.

directeurs les laissent aller selon leur propre imagination et leurs fantaisies, et si, n'étant pas éclairés eux-mêmes faute de fidélité à l'oraison, ils plongent les autres dans les ténèbres et dans l'erreur ! (p. 19 à 23)

3. Remplis de l'Esprit-Saint

Etre si profondément animés par l'Esprit de Dieu et du Christ, que notre parole en soit toute pénétrée. Comme celle des Apôtres après la Pentecôte, la parole des directeurs sera efficace et glorifiera Dieu dans la mesure où c'est le Saint-Esprit qui les fera parler.

Si c'est dans l'oraison que nous devons recevoir ce qui est nécessaire pour la conduite des autres, encore faut-il ensuite se donner beaucoup à Notre Seigneur afin de dire en Lui ce que nous y avons reçu : nous devons, pour ainsi dire, parler avec la bouche de Jésus-Christ, afin que ce qu'Il nous a communiqué puisse porter le fruit qu'Il en attend dans les âmes.

Il est nécessaire d'avoir en soi une grande plénitude de Dieu pour parler ensuite de Lui. Et, pour que nos paroles portent dans les âmes des effets de grâce notables, il faut que nous soyons remplis du Saint-Esprit comme l'étaient les Apôtres, dont les paroles réalisaient des prodiges en ceux qui les entendaient. Comme dit l'Écriture : **Repleti sunt omnes Spiritu Sancto et coeperunt loqui prout Spiritus Sanctus dabat eloqui illis**¹⁴⁸.

D'abord, les Apôtres étaient tous pleins du Saint-Esprit, comme il l'a été dit de saint Etienne : **plenus Spiritu Sancto et fide**¹⁴⁹. Cette entière plénitude de Dieu a pour effet de nous donner un grand esprit de foi et de confiance en Lui.

Ensuite, c'est avec cette grande plénitude de Dieu en eux qu'ils ont commencé à parler. Cet exemple nous montre que nous devons être bien remplis de Dieu avant d'en parler aux autres. Et nous ne devons donc pas nous appliquer à la conduite des âmes avant d'être d'abord bien remplis de Notre Seigneur.

Enfin, lorsqu'ils parlaient, les Apôtres disaient non pas ce que leur propre esprit leur fournissait, mais ce que le Saint-Esprit leur suggérait. Ceci indique le grand abandon que nous devons avoir à l'Esprit-Saint et l'extrême dépendance de son divin mouvement et de sa lumière où il nous faut être pour parler et annoncer les réalités divines aux autres.

*« Si quelqu'un parle, qu'il prononce les paroles de Dieu afin que Dieu soit honoré par Jésus-Christ Notre Seigneur »*¹⁵⁰.

Agir ainsi, selon ce que désire l'apôtre saint Pierre, c'est le grand moyen d'avoir le soutien de Dieu dans tout ce que nous disons.

¹⁴⁸ Ac 2, 4.

¹⁴⁹ Ac 6, 5.

¹⁵⁰ 1 P 4, 11.

Nous ne devons, en effet, espérer l'efficacité de nos paroles que dans la mesure où elles seront animées par le Saint Esprit : c'est la raison pour laquelle on voit tant de gens dire de si belles paroles qui demeurent cependant si peu efficaces.

Parce que ce sont simplement les inventions et les émanations de notre intelligence, nous les disons selon notre esprit propre et non pas selon celui de Dieu ; nous les disons en fonction de nous-mêmes, et quelquefois dans le désir de notre propre gloire, au lieu de les dire en fonction de Dieu et de la gloire qui lui revient, comme nous y incite toujours le Saint-Esprit quand c'est lui qui nous fait parler. Voilà qui nous oblige à recourir nécessairement à Dieu pour le bien de nos frères (p. 25 à 29).

Conclusion

La dimension trinitaire du ministère de la direction.

Placée en conclusion par Bretonvilliers (p. 199), cette page caractérise bien pour l'enseignement d'Olier sur le service du directeur spirituel et la profondeur à laquelle il le situe.

Les directeurs doivent être :

- tout forts en la puissance du Père pour assister les âmes,
- tout sages dans l'union au Verbe pour les conduire,
- et tout pleins d'amour grâce à la demeure en eux du Saint-Esprit pour supporter les défauts des dirigés et les aimer au milieu de leurs imperfections.

Parce qu'ils sont les images de Dieu et tiennent sa place, ils doivent posséder les perfections du Père et être parfaits comme lui¹⁵¹, afin que les âmes, incapables de le voir en lui-même, puissent au moins en avoir sous les yeux une copie parfaite : connaissant ainsi ses beautés et sa sainteté, elles pourront les adorer comme elles le doivent et tâcheront de s'y conformer le plus possible.

Ils doivent de plus pratiquer les vertus du Verbe incarné, pour en inspirer la connaissance et l'amour et appliquer aux âmes les mérites de Jésus-Christ par le moyen des sacrements.

Ils doivent enfin être remplis de l'onction, de la lumière et des dons du Saint-Esprit pour les leur communiquer et les en remplir : faisant voir à leurs dirigés ce qu'ils doivent faire, ils leur en donneront en même temps le désir, la force et le courage pour l'accomplir fidèlement (p. 199).

◀ FIN ▶

¹⁵¹ Mt 5, 48.